

Manuel des goutteux et des rhumatistes, ou l'art de se traitor soi-même de la Goutte du Rhumatisme & de leur complication ... suivant la méthode de feu M. Gachet ... avec la manière de s'en préserver, de s'en guérir, & d'en éviter la récidive / Par M. Gachet. [Edited by L. Gachet, fils].

Contributors

Gachet, Louis Étienne, active approximately 1700-1780.

Publication/Creation

Paris : Chez M. Gachet, Jnr. & le Boucher, 1790.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/rgyh22nn>

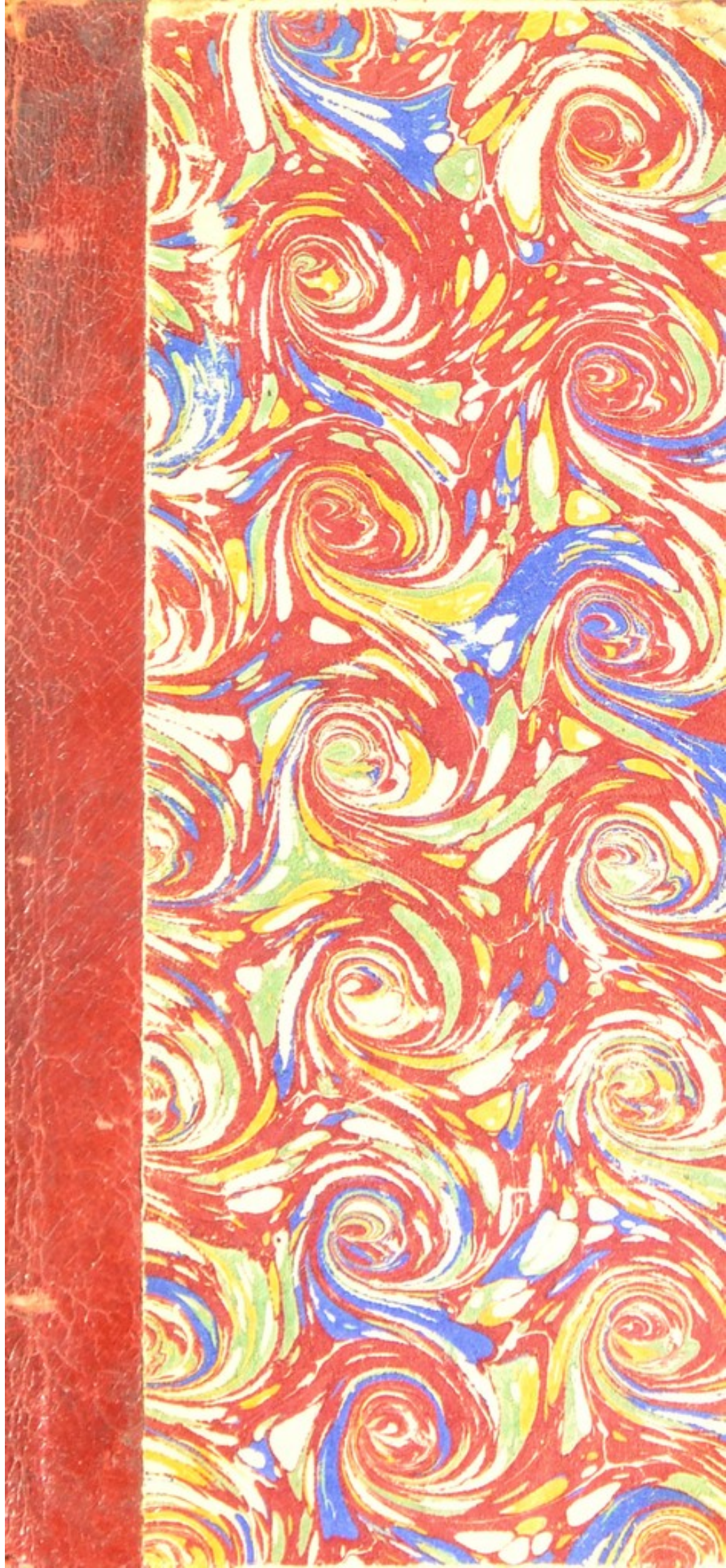
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

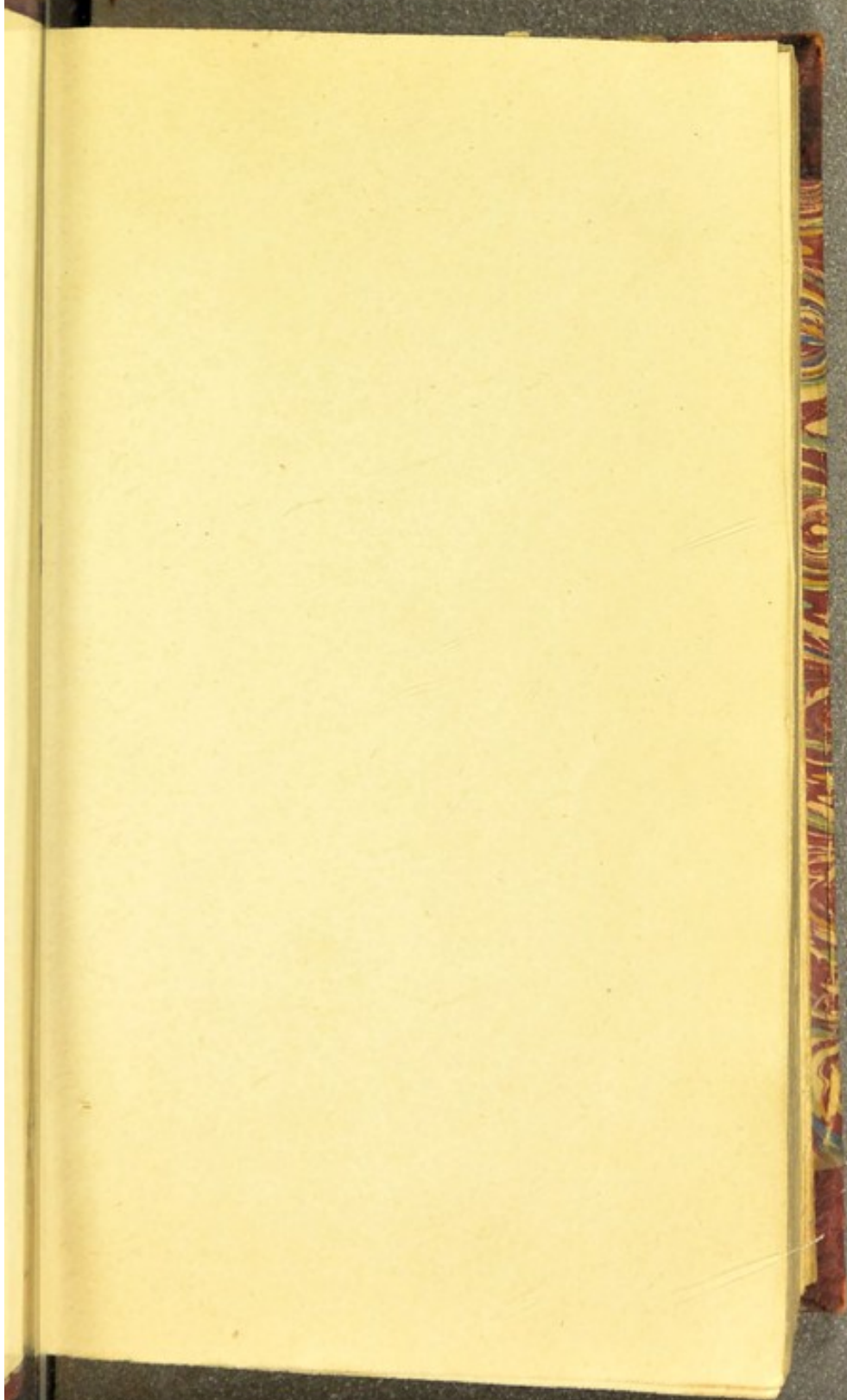
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

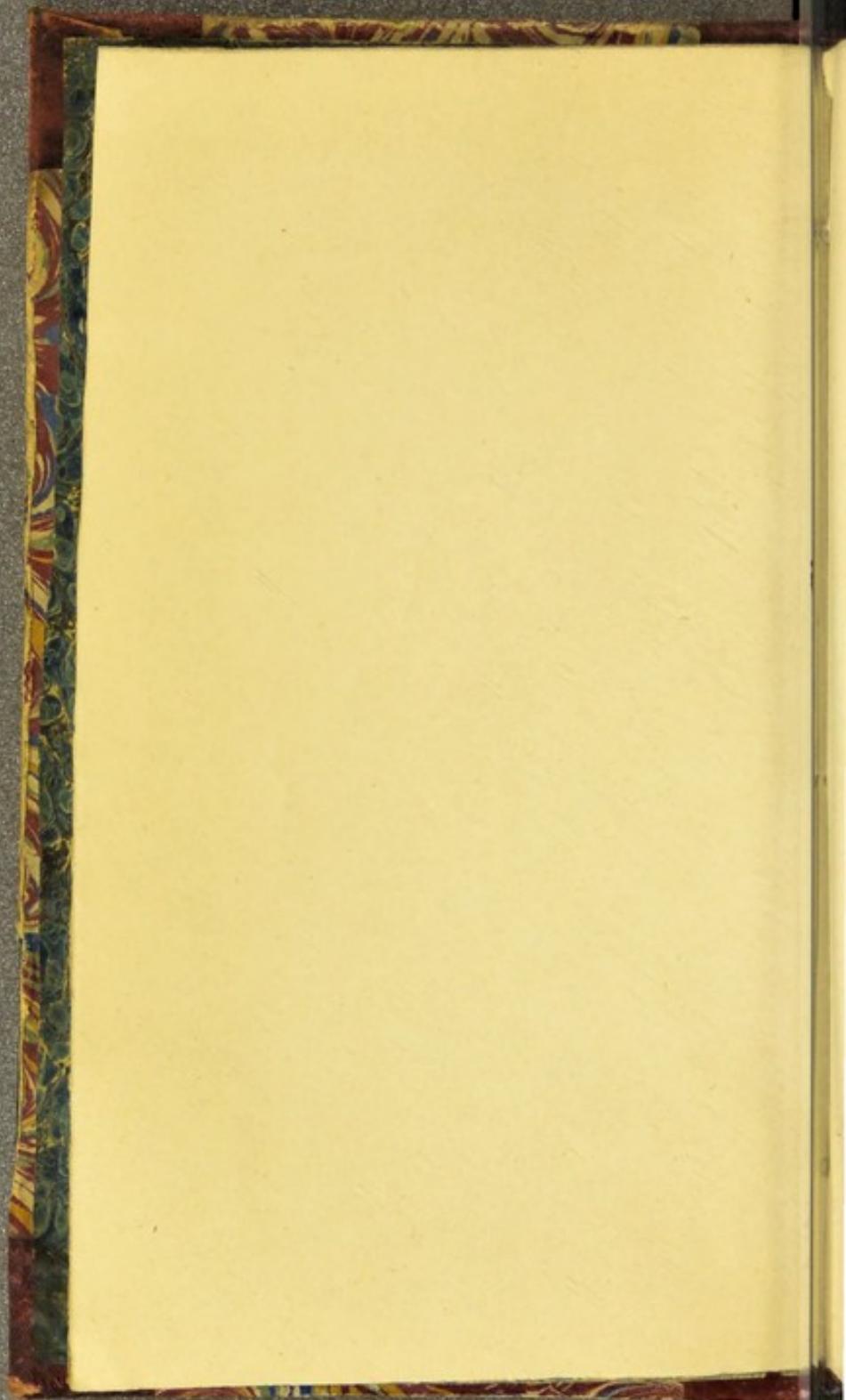


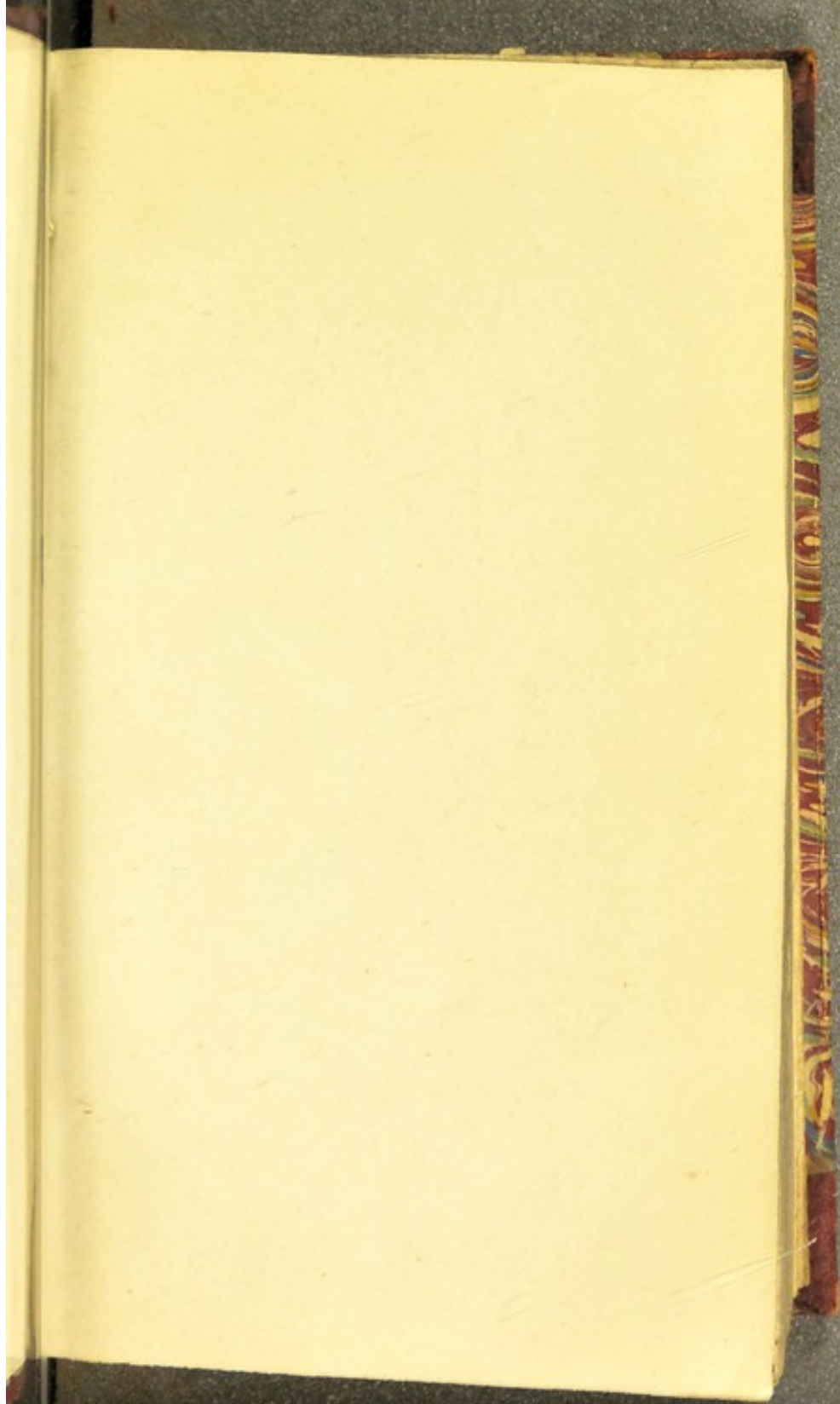


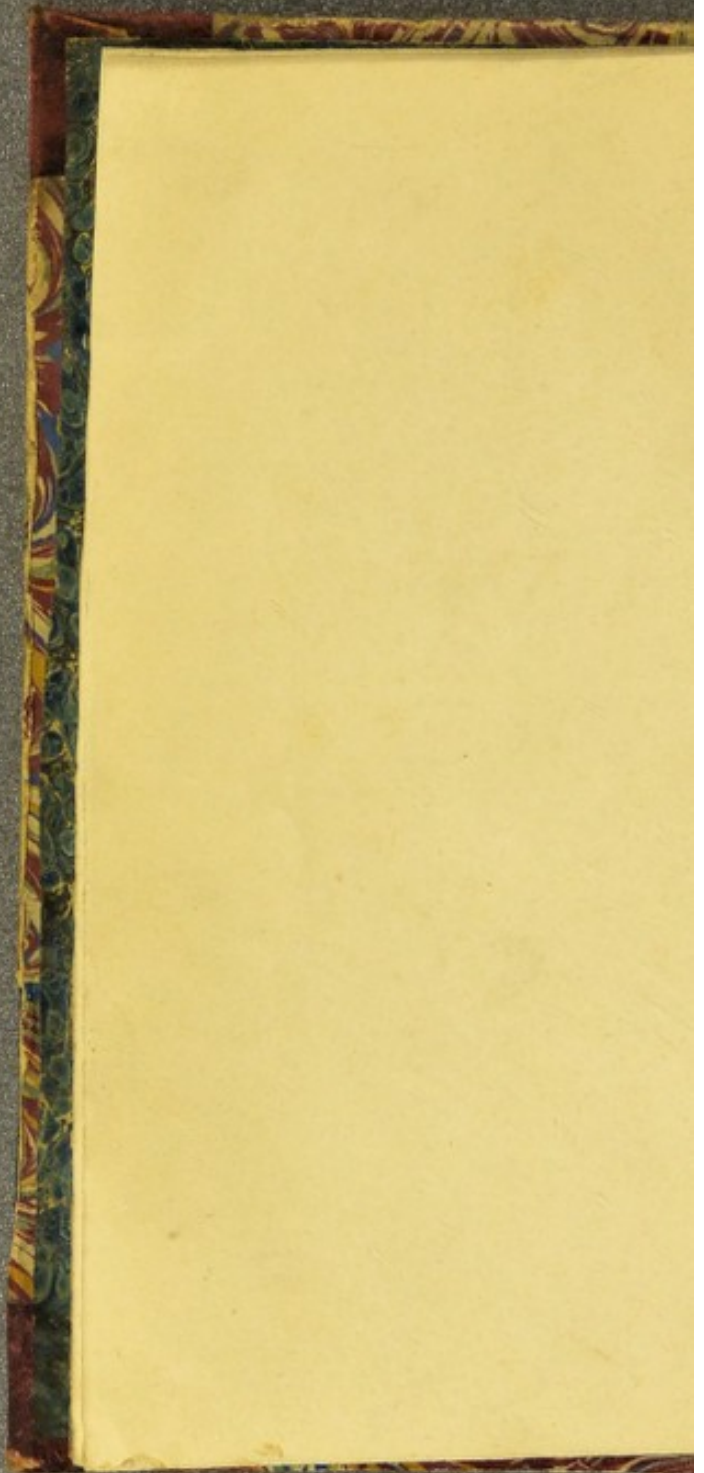


23,792/B/1

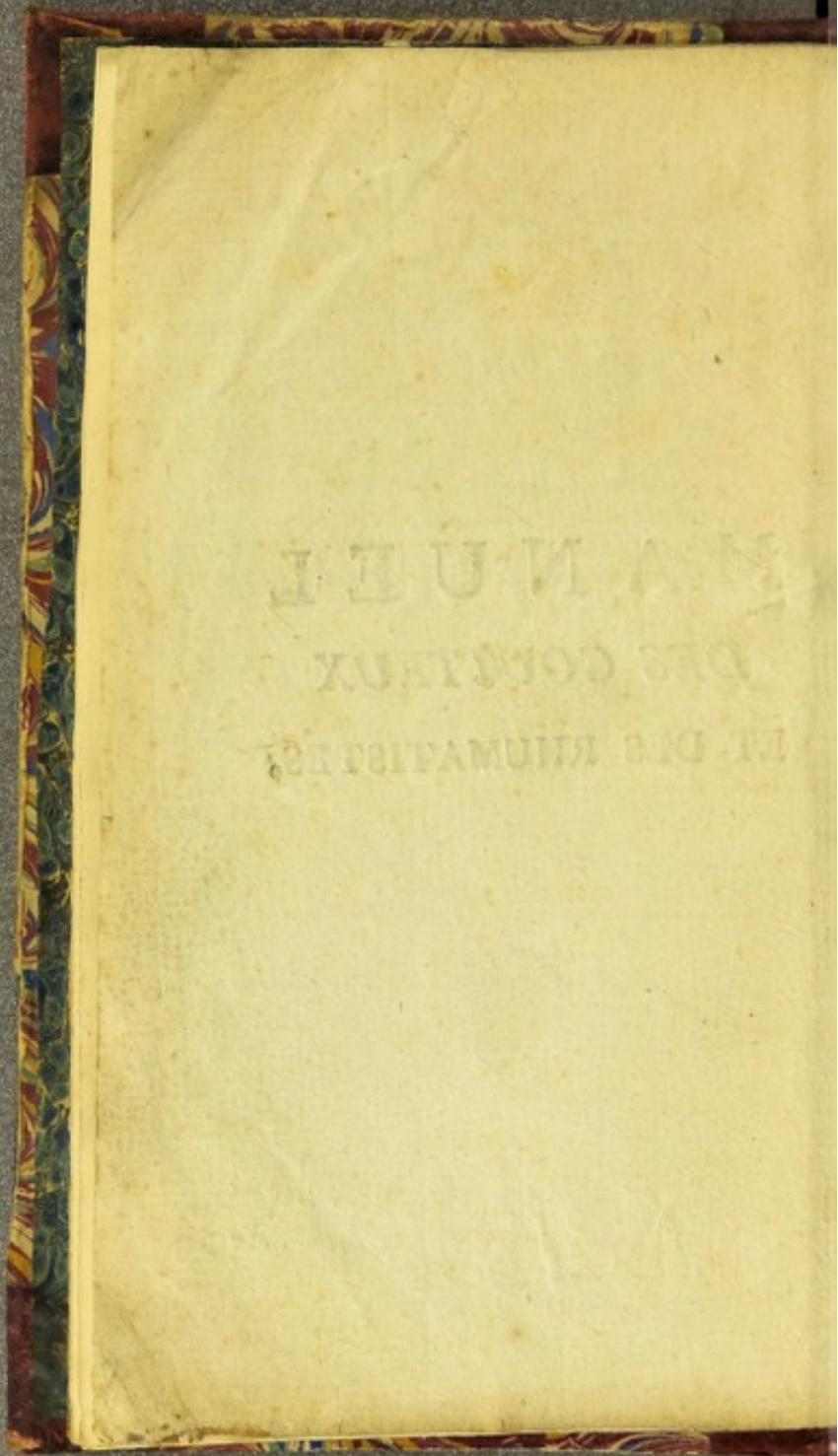








MANUEL
DES GOUTTEUX
ET DES RHUMATISTES.



M. A. N. U. S. C. R. I. P. T. U. M.
DES COPIES
ET DES REIMPRIMES

42550

MANUEL
DES GOUTTEUX
ET DES RHUMATISTES,

OU

*L'Art de se traiter soi-même de la Goutte,
du Rhumatisme, & de leur complica-
tion, avec la maniere de s'en préserver,
de s'en guérir, & d'en éviter la récidive;
suivant la méthode de feu M. Gachet,
Maître en Chirurgie, Auteur de l'Elixir
Anti-Goutteux.*

PAR M. GACHET, Docteur en Médecine,
Membre de l'Académie des Arcades
de Rome, du Musée de Paris, &c.

TROISIEME EDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

Prix broché, 2 liv. 10 sols, port franc 3 liv.

Una salus Podagris ex hoc sperare salutem.
Abjurant désormais votre incrédulité,
Goutteux, d'un bon remède espérez la santé.

A PARIS,

Chez { M. GACHET, porte S. Denis, rue Beau-
regard, n°. 50.
LE BOUCHER, Libraire, au coin des rues
du Marché-palù & de la Calandre, vis-
à-vis celle de S. Christophe en la Cité,
à la prudence.

M. DCC. LXXX.

Avec approbation & privilège du Roi.

A V I S.

On trouve aux mêmes adresses que le Manuel des Goutteux et des Rhumatistes, le *Tableau historique des événemens présens, relatif à leur influence sur la santé, aux maux qui en sont ou qui peuvent en être la suite, & aux moyens propres à les combattre*, vol. in-12. broché 1 liv. 4 sols pris sur les lieux, 1 liv. 10 sols en s'adressant par lettres affranchies à l'auteur ou au libraire, qui les feront parvenir franc de port.

Pour ce qui est de l'*Elixir Anti-goutteux*, M. Gachet prie les personnes, en affranchissant toujours les lettres & l'argent, de s'adresser directement à lui. C'est le moyen le plus sûr & le moins dispendieux pour être bien servi. On est presque toujours trompé par les commissionnaires qu'on paye, & lentement ou négligemment obligé, disons mieux, promptement & volontairement oublié par les plus bénévoles & les plus désintéressés, malgré les plus belles offres de service; je fournirois la preuve de ces inconvéniens, par une infinité de lettres.



RÉFLEXIONS

Sur le secret de l'*Elixir Anti-*
Goutteux.

Si la composition de mon Elixir n'étoit pas compliquée ; si avant d'être employés quelques-uns de ses ingrédients n'exigeoient une opération chymique ; s'ils ne demandoient pas tous un mélange raisonné ; si la manipulation qui doit s'en suivre, ne présenteoit pas un nouveau travail ; si la digestion qui vient après, n'étoit longue et inséparable d'attentions infinies ; si les particuliers qui voudroient le préparer eux-mêmes, n'avoient à craindre d'être trompés, et sur le prix et sur la qualité des substances qui doivent y entrer ; s'ils

ij

pouvoient être à l'abri des erreurs , de la supercherie , de la négligence , des sophistications , inconvéniens capables de rendre le meilleur remède dangereux ou inutile ; si j'eusse pu , dis-je , sans aucunes de ces appréhensions , en donner la recette , il y auroit long-tems qu'elle seroit généralement connue ; et par cette voie simple , j'aurois dissipé les scrupules de la pusillanimité et confondu l'ignorance et la calomnie. Les gens de l'art en ont la preuve dans la maniere ouverte et franche dont je parle de ses propriétés salutaires et de son efficacité , connoissance qui peut conduire , sinon précisément à sa composition spéciale , au moins à quelque découverte analogue ; et cela , est si vrai , que plusieurs ont crû l'avoir saisie , et ont , à ma grande satisfaction , joui de quelque succès. C'est ainsi qu'en fouillant , qu'en

scrutant avec persévérance une mine, si on n'y découvre pas toujours le métal le plus précieux ; on y en rencontre souvent d'autres qui nous dédomagent de nos recherches et de nos peines.

Aussi-tôt qu'on aura résolu le problème suivant : *Est-il plus avantageux que la manipulation d'un spécifique soit bannale, ou que le secret en soit réservé à son inventeur, à son possesseur immédiat ?* Je ne ferai plus mystère du mien, quelque fondé que je me croie à opiner pour l'affirmative que je puis, tout intérêt à part, étayer de raisonnemens plus justes et plus solides qu'on ne l'imaginer oit d'abord ; lesquels je ne veux pas même laisser entrevoir pour donner un champ plus libre à ceux qui voudront bien s'en occuper. Je ne propose cette question que pour me décider dans l'é-

iv

dition subséquente de mon *Manuel*, en faveur du plus grand avantage public.

J'invite donc les savans, et singulièrement mes Confreres, à m'éclairer sur ce point. Je me conformerai avec plaisir à leur décision. Je recevrai leurs avis avec empressement et avec reconnoissance; je serai flaté qui plus est, de voir ce *programme* discuté dans les journaux; et je me ferai un honneur de concourir avec eux à sa discussion qui me paroît très importante.

DÉDICACE.

D É D I C A C E
AUX MANES DE MON PERE.

*C*HER auteur de mes jours ,
vous qui , par ce seul titre , mé-
riteriez de moi les sentimens les plus
tendres que puisse inspirer la nature ,
que vous rendre pour votre amour ,
pour vos soins , pour vos bien-
faits , pour cette vie que vous
m'avez donnée , que vous m'avez
mille fois conservée par vos lu-
mieres , et que vous m'avez ren-
due en tout tems si délicieuse par
vos bontés , vos attentions et vos
complaisances ? Votre ame , jadis
si heureuse , même dans ce bas
séjour , par la satisfaction du bien
qu'elle procuroit continuellement ,

A

» D É D I C A C E .

ne peut manquer de goûter la plus pure, la plus parfaite félicité parmi les bienfaiteurs du genre humain, au rang desquels vous ont placé les longs travaux de la vie la plus utile et la mieux remplie. Que vous offrir donc, ombre chérie, pour ajouter (s'il est possible) à votre bonheur? « Ne me le » demandez pas, répondrez-vous; » quelque utile, quelque glorieuse carrière que j'aie parcourue, mon ardeur encore infatigable au terme de ma vie, » auroit voulu la recommencer, » ou du moins la poursuivre, et » continuer de rendre à la société, » tous les services dont je m'étois » rendu capable; mais ayant prévu » les bornes de mes jours, j'ai laissé

DÉDICACE. 3

» dans un spécifique aussi efficace
» que précieux, confié à votre re-
» connoissance pour moi, et à votre
» zèle pour vos semblables, un
» moyen sûr de perpétuer le bien
» qui a toujours été mon unique
» but. Personne ne peut et ne doit
» s'intéresser plus que vous à la
» conservation intacte de ma dé-
» couverte. La confiance entière
» que je vous en ai faite, les
» succès dont vous l'avez vu et
» la voyez couronner, votre goût
» pour la médecine, les connois-
» sances particulières que je vous
» ai données sur mon élixir, sur
» les maux auxquels je l'oppose,
» les expériences que vous avez sui-
» vies avec moi, celles que vous
» avez faites, les observations que

4 D É D I C A C E .

» je vous ai communiquées , celles
» que vous pouvez y ajouter , ma
» réputation , la vôtre , enfin l'a-
» vantage du public , droit sacré
» et inviolable , tout vous engage
» à conserver dans toute sa pureté ,
» dans toute son intégrité , ce re-
» mède essentiel. J'ai laissé encore
» dans des écrits , un dépôt de con-
» noissances utiles et salutaires ;
» singulièrement dans celui qui
» traite de la Goutte , du Rhuma-
» tisme et de mon élixir , qui com-
» bat ces deux cruelles maladies.
» Remplissez sur ces objets mes de-
» sirs. Que le public ne perde rien à
» ma mort. Gardez-vous d'enfouir le
» trésor que j'ai trouvé , ne laissez
» pas la lumière sous le boisseau ,
» exposez-la sur la plus haute mon-

D É D I C A C E. 5

» tagne , faites-la briller dans
» cette ville immense , devenue ,
» pour ainsi dire , la capitale du
» monde ; que de ce centre elle
» se répande dans tout l'Univers ;
» achevez , consommez mon ou-
» vrage. Voilà ce qu'un bon pere
» a droit d'attendre d'un bon fils.
» Telle fut ma dernière & ma
» plus expresse recommandation.
» Vous promîtes de me satisfaire
» pleinement à cet égard ». O pere
vertueux ! jamais promesse ne
sera plus sacrée pour votre fils.
C'est donc avec le plus grand
empressement , et pour entrer dans
vos généreuses intentions , que je
vous offre mon hommage , par
l'édition de l'écrit que vous avez
composé dans des vues si bien-

6 D É D I C A C E .

faisantes et si respectables. Recevez, dans la Dédicace que je vous fais de vos propres œuvres, le gage de la plus sensible reconnoissance, et du plus profond respect.

Voilà le tribut que je vous présentai l'année dernière. J'ai à m'acquitter dans celle-ci d'un autre, au nom d'un public juste et éclairé; et je dois le faire dans cette seconde édition, qu'il désire avec la même avidité qu'il a enlevé la première. Jamais concert plus harmonieux n'a flatté mes oreilles, que celui des louanges par lesquelles il a célébré si unanimement de toutes parts, la solidité de votre ouvrage et l'importance de votre découverte. Je ne serai donc que son écho dans la mention abrégée

D É D I C A C E. — 7

*que je ferai de ces éloges , l'article
des certificats & des autres pieces
concernant votre spécifique. Le seul
reproche que j'aurai à craindre ,
sera celui de la réserve , que m'im-
pose votre modestie.*

Je suis , avec tous les sentimens que la
tendresse la plus affectueuse ait jamais
vouée au meilleur des peres ,

VOTRE FILS.

P R É F A C E.

LES motifs qui m'ont engagés à embrasser la chirurgie , et à faire les recherches qui devoient me conduire à ma découverte , sont trop louables , pour que le lecteur me blâme de les publier. Etant encore enfant , j'eus le malheur de perdre mon pere. J'appris dans un âge propre aux études la cause de sa mort , qui fut l'effet d'une Goutte remontée. Dans l'instant je me décidai à prendre l'état , qui a fait depuis mon devoir et mes délices. Mon dessein , quand je le choisis , fut de me venger de la perte que j'avois faite , en acquérant des connoissances , qui pussent

P R É F A C E. 9

me procurer l'espoir de combattre la cruelle maladie, qui m'avoit ravi ce que j'avois de plus cher au monde.

Animé de ce noble désir, j'apportai dans mes études une ardeur et une application incroyables. J'y fis tous les progrès que pouvoient désirer mes maîtres. Je voyageai beaucoup, et restai un tems suffisant dans les villes où je croyois trouver de nouvelles lumières. J'approfondis la science de ma profession. Enfin, je m'établis dans ma patrie, où, contre le proverbe, je fus prophète, annonçant souvent les maladies auxquelles l'intempérie de l'air, ou l'inconduite personnelle pouvoit donner lieu, indiquant les moyens

de les prévenir , et guérissant ceux qui , par ignorance ou par négligence , en étoient attaqués. Je réussis dans la cure des différens maux qui affligent notre espèce ; mais au milieu de ces succès , je n'eus rien de plus à cœur , que de suivre mon dessein , et de découvrir un spécifique contre la Goutte. J'ai cherché en dérobant nombre de victimes à la fureur de cette cruelle maladie , à me consoler de la douleur qu'elle m'avoit causée par l'enlèvement d'une seule. J'ai jeté , pour ainsi dire , un pont sur l'océan des maux qu'entraîne après lui , le plus terrible fléau sorti de la fatale boîte de Pandore. J'imite cette tendre mere , qui , pour avoir perdu son fils au passage

P R É F A C E. 21

D'un fleuve dans un bac , fit au même endroit , bâtir à ses propres frais un pont , pour soustraire les meres sensibles aux regrets éternels qui la déchiroient.

Je fis les premiers essais de mon élixir , à la Ferté - Milon , lieu de ma naissance , où j'étois établi et où j'exerçois mon art depuis bien des années , avec la satisfaction d'avoir acquis dans cette ville l'estime et la confiance de mes concitoyens. Quelque innocent que je crusse mon remède , je portai la délicatesse , jusqu'à n'en faire prendre à aucun malade , avant d'avoir fait mille épreuves sur moi-même. Assuré de son analogie avec les principes vitaux , je savois par les proportions que je gardois , que

je pouvois en user sans inconvénient. Dans cette persuasion , il n'y a point d'expériences que je n'aie tentées sur moi , avant que de l'administrer à d'autres. Tout convaincu que je fusse de ses excellentes propriétés, je n'ai voulu rien hasarder. Personne ne l'a jamais pris et ne le prendra aussi longtems, aussi fréquemment , et à dose aussi forte que je l'ai fait , sans cependant que j'eusse à me guérir d'aucune indisposition , et sans qu'il m'en soit survenu aucune de son usage.

En essayant ainsi mon élixir , dont je connoissois les qualités , j'avois la plus grande certitude de n'en point éprouver d'accident. Mais eussai-je dû encourir quelque dan-

ger, je tiendrois à la gloire pour tout bon citoyen, dans une connoissance fondée en principes, d'expérimenter sur lui-même un remède, qui pourroit devenir d'une grande utilité au public. Je trouverois ce procédé plus généreux, plus patriotique, plus sage, plus éclairé que ces dévouemens orgueilleux, si vantés dans l'histoire Grecque et Romaine.

Enfin, pour dernière assurance de la bonté de mon remède, j'apprendrai à mes lecteurs, que depuis plus de trente ans que j'en ai tenté sur moi, sans aucun inconvénient, les premières expériences, et les plus longues qui en aient jamais été faites par qui que ce soit, je jouis à quatre-vingt-

quatre ans de la plus parfaite santé, que puisse comporter cet âge ; ayant cependant mené une vie très-active et très-laborieuse , par la pratique la plus étendue , tant dans ma ville que dans les environs.

Pleinement assuré par ma propre expérience , de la douceur , de la bonté de mon élixir , et ne pouvant plus avoir à craindre le moindre risque , de ses effets , je ne balançai plus à éprouver sa vertu sur les Goutteux qui avoient confiance en moi. Plusieurs ayant été guéris de leurs accès , en moitié moins de tems , que de coutume , d'autres témoins de ces cures , ou qui en avoient entendu parler , demanderent le

même traitement. Il leur fut aussi favorable. Autre merveille ! le tems s'écoule , différentes époques critiques pour eux , se passent sans atteinte nouvelle. Ils admirent ce phénomène , ils le publient. Bientôt la connoissance de mon spécifique se répand dans le voisinage , et même à plusieurs lieues à la ronde. De Villers-Cotterets et de Soissons , on me demande ce remède , j'en envoie , et à peine en a-t-on fait usage , que j'en reçois des lettres de remerciemens.

Pendant ce tems , je continue à l'administrer à la Ferté-Milon , toujours avec le même succès ; je guéris une infinité de personnes de la Goutte , du Rhumatisme et

de la complication de ces deux maladies , connues sous les noms de *Rhumatisme Goutteux* , ou *Goutte Rhumatisante*. Je ne crus pas nécessaire alors de tirer des certificats de guérisons , qui par la proximité des lieux et ma réputation , devenoient notoires. Des intérêts particuliers m'ayant attiré à Châtillon-sur-Marne , je me fis agréger à la communauté des Chirurgiens de cette ville , qui m'honorèrent de la charge de Prévôt. Quoique mon séjour y ait été assez court , j'eus la satisfaction d'y traiter et d'y guérir plusieurs goutteux , entr'autres M. Nacquart , Ecuyer du Roi , demeurant à Orbais en Brie.

La situation de ce malade étoit

P R É F A C E. 17

entièrement désespérée , quand je fus mandé. Il y avoit six semaines, qu'il étoit entrepris d'une Goutte universelle. Il avoit été épuisé par dix saignées , tant de pied que de bras , sans éprouver aucun soulagement , ni aucune diminution des douleurs , qui étoient si vives , qu'il falloit soutenir ses draps par des arceaux. Tous ses voisins , ses amis , le Curé même de l'endroit , ne croyoient pouvoir mieux faire dans le triste état où se trouvoit le malade, que de disposer son épouse à recevoir le coup fatal et inévitable d'une séparation éternelle de la moitié d'elle-même. Au milieu de son désespoir , je lui laissai entrevoir une lueur d'espérance , si elle vouloit permettre qu'on

administrât mon élixir à son mari. Tout le monde l'en dissuadoit, objectant, qu'elle auroit toute sa vie à se reprocher l'imprudenc d'avoir tenté un remède contre toute vraisemblance, et même contre toute possibilité de succès. La confiance qu'elle avoit en moi, fut long-tems combattue et balancée, par l'opposition de toutes les personnes qui l'environnoient; enfin je l'emportai. Cette tendre et courageuse épouse confondit, par ces deux mots, tous les opposans à sa volonté: « Selon vous, leur » dit-elle, c'en est fait de mon » mari abandonné à son mal; vous » ne pouvez me le dissimuler. Tous » vos discours tendent à me pré- » parer à mon malheur. Toute espé-

P R É F A C E. 19

» rance m'est ravie en l'abandon-
» nant à son état : au contraire ,
» j'en entrevois une, quelque foible
» qu'elle soit , dans un remède
» offert par un homme de l'art et
» digne de ma confiance , je ne
» veux , ni ne puis me la ravir ,
» ma conscience , mon amour ,
» m'en font un devoir. Monsieur ,
» me dit-elle , en se tournant vers
» moi , rien ne me fera repentir
» de ma résolution , tentez tout et
» soyez sûr de ma reconnoissance
» et de mon approbation ».

A ces mots j'administre mon élix-
xir au malade , qui étoit si affoibli ,
que s'il n'eût pas été question d'un
remède qui se prend à très - petite
dose , la chose eût été impossible.
Dans une inquiétude et une sus-

pension semblable à celle des courtisans d'Alexandre , lorsque ce Prince , malgré l'avertissement qu'il avoit reçu de Parménion , qu'on vouloit l'empoisonner , but hardiment la potion que lui présenta Philippe , son Médecin , tous les assistans qui s'intéressoient à Monsieur Nacquart , attendoient avec impatience l'issue d'une tentative , selon eux , si téméraire et si inutile. Ils le croyoient tous , hors d'état de supporter l'effet du plus doux palliatif , à plus forte raison celui d'un curatif efficace. Ils s'attendoient à la dernière révolution. Mais quel fut leur étonnement , lorsqu'au bout de trois heures , ceux qui avoient eu la constance de rester , virent

le Goutteux plus animé , plus fort qu'on l'avoit vu depuis long-tems , et sa respiration devenue plus libre , faire disparoître le danger de la suffocation , qui menaçoit auparavant de la mort la plus prochaine ! Surpris de ce prodige , ils vont annoncer à ceux qui s'étoient retirés , cet heureux événement. On ne peut les croire , on vient soit-même s'assurer du fait , qu'une meilleure situation toujours de plus en plus sensible , confirme solidement.

La Goutte d'universelle qu'elle étoit , devient bientôt régulière. Elle se transporte entièrement sur les articles , et par une douce et abondante transpiration , ordinaire et principal effet de mon élixir ,

L'humeur se dissipe en trois semaines si parfaitement , M. Naquart reprend si bien ses forces , qu'à la quatrième , il s'en va à sa terre faire ses vendanges. Depuis ce tems , il n'a ressenti aucune atteinte de Goutte , quoiqu'auparavant il y fut fort sujet. Étant venu à Paris en 1774 , et sachant que j'y étois , son épouse et lui me firent l'honneur de venir d'un quartier bien opposé , ayant pris leur logement dans un hôtel , rue de Sève , fauxbourg Saint Germain , me rendre leur visite , *rue Beauregard , quartier Saint Denis*. Le mari me donna un certificat de douze ans de la plus parfaite santé , dont il eût jamais joui ; tous deux me renou-

vellerent les marques d'estime et de reconnoissance , qu'ils m'avoient témoignées lors de la guérison. Je ne sais même qui des deux démontra plus de joie et de satisfaction de me revoir , et me causa une plus délicate jouissance.

Quelques tems après cette cure , je quittai Châtillon-sur-Marne , et j'allai demeurer deux années à Meaux en Brie , où j'eus occasion de traiter plusieurs Goutteux , qui témoignèrent également en faveur de mon remède.

J'étois encore dans cette ville , lorsqu'une personne de qualité , *M. de Verneuil* , seigneur très-charitable d'une terre de ce nom , près de *Dormans* , en Champagne ,

ayant appris la guérison étonnante de son parent, Monsieur Nacquart, dont je viens de parler, me fit parvenir quatre louis (1) :

(1) Le prix d'un louis pour chaque flacon de mon élixir, paroitra peut-être un peu cher au premier apperçu ; mais si l'on fait attention à l'efficacité de ce spécifique, qui ne se prend qu'une fois par jour, à la très-petite dose à laquelle on le prend, aux intervalles qu'on doit garder dans son usage, qui n'est pas ordinairement long, jamais remède ne sera moins dispendieux. Que l'on compare ce qu'il en coute par son moyen, pour la cure, & la cure même *radicale*, avec les traitemens palliatifs, longs et périodiques de la pratique ordinaire, avec la quantité des purgatifs, des bains, des douches, des fumigations, des eaux minérales, thermales, &c. &c., on verra, j'ose le dire, que c'est l'unité mise en comparaison avec l'infinité des combinaisons des nombres. J'en appelle au témoignage de ceux qui ont eu recours à mon élixir,
me

P R É F A C E. 25

me recommandant de lui envoyer quatre flacons de mon élixir, pour les faire employer au soulagement de quelques pauvres affectés de Rhumatisme, de Goutte, ou tout à la fois de l'un et de l'autre. Ce qui réussit à son gré, comme il s'en applaudit et m'en félicita un jour que j'étois à sa table en nombreuse compagnie, ajoutant même que l'efficacité de mon remède avoit ménagé sa bourse, sur l'observation qu'il avoit faite, que les années précédentes,

qu'ils calculent les dépenses antérieures à son usage, avec celles qu'ils ont faites depuis, & qu'ils prononcent: ils trouveront des sols pour des livres, ou des livres pour des louis. Chaque flacon contenant trente prises, ce remède ne revient qu'à 18 sols la prise.

B

il lui en avoit coûté bien davantage pour le traitement des pauvres, que mon élixir avoit guéris.

Ces succès m'engagerent à venir à Paris. Alors je jugeai nécessaire de tirer des Magistrats de la Ferté-Milon, un certificat qui attestât la multitude des cures que j'avois faites de la Goutte. Le zèle et la justice de ces respectables personnages, satisfirent pleinement à ma demande. On ne peut guères voir de témoignage aussi favorable et aussi vrai. Avec cette pièce authentique, qui seule en valoit un grand nombre, avec plusieurs certificats d'habitans de Meaux; avec quelques lettres de différentes personnes de Soissons, qui m'avoient demandé de mon

élixir, et m'avoient témoigné le bien qu'ils en avoient vu, ou éprouvé, entr'autres de M. Petit, Médecin de Monseigneur le Duc d'Orléans, qui en avoit fait à Soissons quelques heureux essais sur sa gouvernante, et à Villers-Cotterets sur une Jardiniere du Prince, j'arrivai dans la capitale, où je ne fus pas long-tems à mériter et à obtenir un bien plus grand nombre d'autres témoignages de guérisons également certaines.

A la faveur de ces certificats que M. de Sartine, alors Lieutenant de Police, fit vérifier (1),

(1) Je dús leur vérification à un incident bien singulier. Un Avocat qui croyoit posséder dans un certain vinaigre un spécifique contre la Goutte, avoit appa-

par M. Legrand, un de ses Inspecteurs, qui rapporta que toutes

ramment allégué à la Police plusieurs guérisons. On envoya un Commis pour les vérifier, & entr'autres cures vraies ou prétendues, celle d'un frotteur de l'hôtel d'Esclignac, fauxbourg S. Honoré, n^o. 11. Sur les questions de l'envoyé, le Suisse de l'hôtel, dit qu'effectivement, le sujet dont on s'informoit, avoit été longtems malade de la Goutte, qu'il avoit bu du vinaigre en question; mais que plus de quinze jours après, ledit frotteur se trouvant toujours dans la même situation, un Chirurgien (c'étoit moi-même) l'avoit en moins d'un mois, guéri si parfaitement, que ce malheureux avoit repris le travail de son état; & qu'au surplus cet homme alloit rendre compte lui-même de ce qui en étoit. Le frotteur répéta mot pour mot ce qu'avoit dit le suisse. Le Commis à qui l'on donna mon adresse, vint me trouver, & m'engagea, sur nombre d'autres guérisons qu'il me fut aisé de lui prouver; à demander à la Commission Royale de Médecine, l'approba-

les cures étoient radicales, (1) je me sers de ses propres expressions,) j'obtins du plus zélé Magistrat et de la Commission Royale de Médecine la permission d'annoncer et de débiter au public mon élixir, ce qui me mit plus à même, malgré le préjugé général de l'incurabilité de la Goutte, de traiter et de guérir une infinité de personnes dont je conserve, ainsi que

tion de mon remède, & au Magistrat la permission de l'annoncer & de le débiter au public, deux choses qui me furent accordées.

(1) On peut s'assurer de ce que j'avance, par le successeur de M. Legrand, (M. Paté qui a eu la complaisance de me lire le rapport de son prédécesseur, & de m'offrir de procurer la même satisfaction à ceux qui le desireroient,

des premiers guéris , les certificats originaux , que je communique à ceux qui desirent les voir. J'en ferai imprimer des copies , avec quelques autres piéces relatives à mon objet.

Je finirai cette préface , en assurant avec toute la candeur et la sincérité , dont doit se piquer tout honnête homme ; qu'il est peu de remede aussi benin et en même - temps aussi efficace en toutes circonstances , que mon élixir ; qu'administré dans toutes sortes de Goutte et de Rhumatisme , à tout âge , à tout sexe et à tout tempérament , jamais il n'en est résulté le moindre inconvénient ; mais toujours au contraire , le soulagement , la

P R É F A C E. 31

guérison, la cure radicale de ceux qui ont été exacts à l'usage du remède et au régime prescrit.

A D D I T I O N

*A la Préface ci-dessus, par M.
Gachet fils.*

La satisfaction unanime que le public a témoigné de l'élixir anti-goutteux et du livre, qui le concerne ainsi que la maladie à laquelle il est opposé, loin de me laisser indifférent sur la perfection de ce dernier, n'a fait que redoubler mon activité, mon ardeur, mon assiduité, mon exactitude au travail et aux soins qui peuvent le rendre de plus en plus utile. Un accueil aussi universel est un

encouragement si flatteur qu'il n'y a point de peine qu'on ne doive prendre pour le mériter et le payer de retour. C'est pourquoi outre le manuscrit, qui a servi de base à la première édition, précis d'un traité beaucoup plus étendu que celui qu'on a livré aux desirs des Goutteux et des Rhumatistes, j'ai lu plusieurs autres papiers de mon père, dans lesquels j'ai trouvé des faits et des instructions si analogues à son grand traité de la Goutte et du Rhumatisme, qu'il les auroit sans doute extraits de ces écrits pour compléter cet ouvrage, principal objet de ses veilles; mais qui pour mieux remplir le but d'utilité que son auteur a eu en vue, doit être circonscrit

P R É F A C E. 33

dans de justes bornes , et ne doit pas excéder la grosseur d'un volume portatif. Au milieu de si riches parterres , ne m'attachant qu'aux meilleures plantes , il m'a été facile d'extraire de leurs fleurs le miel le plus pur et le plus salubre.

De plus , à l'occasion de nouvelles expériences , j'ai eu sujet de faire des réflexions , si intéressantes , que ce seroit un crime d'en priver ceux qui pourroient en profiter. Une maladie aussi compliquée que celle dont on traite ici , peut lorsqu'on en fait une étude particulière , fournir à un esprit observateur les phénomènes les plus curieux. On ne s'étonnera donc pas de voir des

cures et des observations récentes ,
si naturellement liées à celles de
mon pere , qu'on pourra peut-être
les croire de lui , si l'on ne fait pas
attention aux tems et aux circons-
tances , qui y ont donné lieu. Je
déclare bien sincèrement , que je
désirerois cette espèce d'illusion ;
ne pouvant mieux faire que de l'i-
miter. C'est dans ce dessein que de
son vivant par sa conversation ,
et depuis sa mort par ses écrits ,
je me suis pénétré et rempli de
ses sentimens. Heureux et trop
heureux , si j'approche du point de
perfection , où il desiroit de por-
ter cet ouvrage.



M A N U E L
DES GOUTTEUX
ET DES RHUMATISTES.

CHAPITRE PREMIER.

Division de l'Ouvrage.

DONNER l'étymologie, la définition & les divers noms de la Goutte; exposer les sentimens des anciens & des modernes sur son origine; à la suite de quelques notions sur les tempéramens; & d'un article concernant les femmes, relativement à cette maladie; expliquer sa naissance, celle de ses tortures, les symptômes, les effets & les suites; décrire ses différentes causes, celles du Rhumatisme & du mélange de ces deux affections dans le *Rhumatisme goutteux*, ou la *Goutte Rhumatifante*; déterminer le

résultat des effets de ces causes; démontrer par théorie & par expérience, l'efficacité d'un remède qui détruise ce résultat; prescrire un régime qui n'en permette pas une nouvelle formation; joindre à ces connoissances des observations générales & particulières qui puissent diriger, dans les cas les plus rares & les plus extraordinaires; tel est le plan de ce Traité, qu'on me demande tous les jours.

Je cède aux instances réitérées d'un grand nombre de personnes guéries par mon Elixir, & de beaucoup d'autres qui désirent de l'être; mais qui craignent de faire usage de ce remède, sans ces instructions préliminaires. Me refuser à celles qui le prônent, seroit défaut de reconnaissance; me refuser à celles que le doute, la défiance, ou l'incrédulité en éloigneroit, ce qui les priveroit de la guérison de leurs maux, seroit inhumanité. D'après ces considérations je me suis décidé à donner cet ouvrage. Il n'est pas d'une ame sensible de refuser, de différer même le bien qui est en sa puissance. Le pouvoir de le faire, devient un engagement, que pour sa propre satisfaction, on ne peut remplir avec trop de promptitude. Je ne différerai donc pas de payer une dette, dont l'acquit m'est si agréable.

CHAPITRE II.

Etymologie du mot de Goutte, définition de cette maladie, ses différens noms.

L'ETYMOLOGIE qu'en donne M. Liger, est assez naturelle. Comme il y a eu un temps où l'on croyoit, que toutes les maladies étoient occasionnées par des fluxions ou des eaux qui tomboient goutte à goutte sur la partie affligée, que lors de la basse latinité, on désignoit ces fluxions par le mot de *Goutte*, les François ont employé ce terme pour exprimer la maladie dont il s'agit.

Abstraction faite de ses divers modes, je crois qu'on peut définir la Goutte, une maladie périodique des articulations, accompagnée de fièvres plus ou moins tortes, de douleurs, de chaleurs dans la partie, plus ou moins grandes, & qui se termine par un dépôt ou tumeur de différent volume, qui ne tourne jamais en suppuration.

Ne cherchons point dans les épithètes multipliées de la Goutte, une connois-

fance de son origine; elles ne font que nous désigner les parties qu'elle afflige ou la maniere dont elles sont affectées. Ainsi on appelle *Dentagre*, celle qui tombe sur les dents; *Omargre*, celle qui occupe les épaules. *Onagre*, celle qui gêne le coude; *Courbature*, celle qui affecte les unes ou les autres vertèbres, depuis la nuque jusqu'au coxis, les côtes, les clavicules & les omoplates; *Chirague*, celle qui s'empare des mains; *Gonagre*, celle qui tient les genoux; *Podagre*, celle qui nous lie les pieds; *Sciaticque*, celle qui nous embarrasse les jointures des cuisses, à l'endroit de l'os qu'on appelle *ischion*; *Sereine*, celle qui attaque la vue.

L'*Universelle*, comme le mot le fait entendre, moleste tous les articles à la fois, & en général toute l'habitude du corps. La Goutte *remontée* est ainsi nommée, parce qu'elle quitte les parties extrêmes & extérieures, pour vexer les internes & les plus nécessaires à la vie, ou parce que la nature n'étant pas assez forte pour pousser la fluxion sur les parties externes, l'humeur se porte sur les parties nobles, & menace de la mort. La Goutte *froide* n'est qu'un *Edème*; la Goutte *chaude* se manifeste par une enflure, dit-on, de couleur de *rose*.

La Goutte *exquise*, (que ce mot est d'un beau choix pour exprimer l'horreur d'un si grand mal) est la Goutte ordinaire; c'est-à-dire, celle qui ne vient d'aucune maladie: au contraire la *symptomatique*, dite autrement d'un nom moins honorable, la *bâtarde*, tire sa naissance d'une autre maladie. Ces deux dernières sont *régulières* ou *irrégulières*. La *Régulière*, attaquant d'une manière uniforme ne se déplace point d'une articulation pour se porter sur une autre. L'*Irrégulière*, ou *vague*, ou *anormale*, attaquant sans se fixer tantôt l'une; tantôt l'autre, & n'ayant aucune place déterminée, en parcourt de différentes, se porte quelquefois sur les autres parties, & souvent sur les plus essentielles. La *périodique*, revient à des époques fixes. On appelle goutte *nouée*, celle qui est accompagnée de nœuds dans les jointures, remplies d'une matière gypseuse, semblable à de la craie ou à de l'amydon, ce qui ordinairement la suppose invétérée. L'*héréditaire* nous est transmise de nos parens, & se répand de pere en fils. L'*accidentelle* dépend de plusieurs causes particulières au tempérament, à l'âge & aux circonstances. Réservons pour la clôture, la *Mignarde*, épithète charmante, & si mignardé elle-même qu'elle

fait image; elle nous peint une Goutte qui ne cause que de légères douleurs.... Vous me croyez peut-être au bout des divisions & subdivisions de la Goutte. Il s'en faut; mais je vous en fais grace pour un point plus important, la connoissance de ses causes.

CHAPITRE III.

Sentimens des Anciens & des Modernes sur les causes de la Goutte.

AVANT de mettre au jour mes idées sur cet objet, je ne saurois me dispenser de donner un précis de celles des Auteurs, tant anciens que modernes, dans lesquelles rentreront infailliblement quelques-unes des miennes.

Hypocrate regarde comme la cause de la Goutte, le mélange de la bile & de la pituite, qui, après avoir été mises en mouvement, se déposent dans les articulations. Selon ce grand homme, rien n'est plus capable de produire ce mal, que les crudités de l'estomach, l'intempérance dans le boire & dans le manger, l'oïveté,

le défaut d'exercice, & il insiste fortement sur l'usage trop fréquent de l'acte vénérien. Il conseille l'abstinence, la tempérance, l'exercice du corps pour anéantir les causes éloignées, & prévenir la surabondance des humeurs. Que de lumière & de vérité dans cette théorie! Combien elle l'emporte sur nombre d'opinions nouvelles!

Galien au contraire, a pensé que cette maladie étoit occasionnée par une fluxion sur les parties affligées, & il rejette totalement l'acrimonie des humeurs, qui ne peut avoir lieu, selon lui, que par la sécheresse incompatible, dit-il, avec la Goutte; c'est une erreur. Car on voit souvent l'acrimonie & la sécheresse dominer dans la Goutte & le Rhumatisme, particulièrement chez les personnes maigres, & ces sinistres symptômes, annoncent les douleurs les plus vives, les plus lancinantes, les plus longues & les plus rebelles à la guérison. Il rejette également la foiblesse des articles; & il y a substitué pour cause prochaine la surabondance de différentes humeurs. Ce sentiment a prévalu long-tems, il a même été adopté par Oribase, Aetius, Paul Æginette, & par Alexandre de Tralle, qui tous ont été successeurs du

célèbre Commentateur du pere de la Médecine.

Paracelse, non moins opposé à Galien que celui-ci à Hypocrate, a prétendu que la Goutte n'étoit autre chose que l'acrimonie de la synovie, dans laquelle il l'a fait résider. Il auroit dû au moins y joindre l'épaississement de cette humeur.

Vanhelmont, disciple de Paracelse, marchant à tâtons & d'un pas chancelant dans le chemin qui peut nous mener à la vraie connoissance de la Goutte, dit que le caractère de cette maladie est dans la semence comme dans une premiere vie dans laquelle il dort jusqu'au premier accès; ainsi que fait l'hirondelle dans son nid. Ce caractère, poursuit-il, est une acidité, qui, quoique renfermée dans la semence ne l'affecte point, parce que la nature fait tous ses efforts pour maintenir cette humeur dans sa perfection. C'est pourquoi elle se fait sentir dans les humeurs synoviales, qui sont les plus analogues à la semence, & avec lesquelles cette acidité doit avoir plus d'affinité. La contradiction du sentiment de cet Auteur est plus que suffisante pour établir le peu de fondement que l'on y doit faire.

Sennert, qui admet pareillement une acidité pour cause de la Goutte, n'en cri-

tique pas moins le sentiment de Paracelse & y substitue l'effervescence de la synovie par un acide vitriolique tiré des plantes, caractère qu'on n'a pas encore reconnu dans ces substances.

Fernel, qui a joué un très-grand rôle en Médecine, donne pour cause de la Goutte la pituite, soit interne, soit externe, ou seulement l'une ou l'autre. La première a sa source dans les parties internes de la tête, l'autre dans les externes; mais comment présumer que la pituite intérieure ou extérieure du crâne, qui résidoit dans un endroit si sensible, sans y causer de douleurs, passe aux articles les plus éloignés, les moins sensibles, y cause de si cruelles tortures, & s'y amasse quelquefois en si grande quantité, que la capacité de quatre têtes ne pourroit la contenir? Aussi ce sentiment a-t-il été bien combattu.

Riviere veut que la Goutte dépende d'un sel acide & corrosif, inné dans le sang, & qui s'en sépare pour enfler les veines lymphatiques, & leur communiquer ces qualités, qui sont les causes des douleurs & des tiraillemens que les Goutteux éprouvent. Il s'ensuivroit de cette opinion, que la Goutte seroit une maladie naturelle & commune à tout le genre

humain ; assertion d'une fausseté évidente.

Sydenham pense que la Goutte prend son origine dans l'estomac. Ceci n'est qu'en indiquer le siège & non pas le principe.

Willis l'attribue à certains levains ; à la foiblesse des viscères , à un apauvrissement du sang. Ces causes ne sont que trop souvent réelles ; mais sont-elles les seules qui puissent engendrer ce mal ?

Boherhaave prétend que cette maladie a pour cause prochaine, un vice dans les parties nerveuses les moins considérables dans leur volume , & dans les humeurs qui les arrosent. Il fait consister le vice qu'il attribue aux humeurs dans une acrimonie & une ténacité qui leur est étrangère ; celui des parties solides dans une trop grande rigidité , & il y joint le trop petit diamètre des vaisseaux ; c'est plutôt expliquer l'effet que la cause de cette maladie.

M. Liger avance que l'unique principe de la Goutte, est le résidu des boissons & des alimens , qui contiennent beaucoup de mucilage ; qu'il n'est pas besoin qu'on ait donné dans les excès, que cette cause suffit pour rendre raison des différens phénomènes qui accompagnent la Goutte, sans en excepter un seul, qu'en

outre cette cause a l'avantage de pouvoir être connue de tout le monde. Ce système, aussi ingénieux que lucide, est porté jusqu'à la démonstration pour prouver, que la surabondance du suc mucilagineux des alimens, peut être une cause de la Goutte; mais non pas pour convaincre qu'elle est la seule & l'unique, selon la prétention de l'auteur.

Suivant M. Default, un des Médecins qui aient le mieux raisonné de la Goutte, la cause de cette maladie est une transpiration arrêtée & corrompue. Nous établissons, dit-il, la cause de ce mal dans la peau. Cette partie du corps humain devenue dure & ridée par le penchant de l'âge, ou obstruée par les fautes qui procurent ce mal, (lesquelles nous démontrerons toutes propres à diminuer l'*insensible transpiration*) les tuyaux excrétoires sont la plupart sans usage, la matière qu'ils versent est retenue peu à peu, circule avec le sang & les autres liqueurs, se mêle avec la lymphe, que la nature fait couler dans les articles, & parvenue à un certain degré, force le diamètre des tuyaux excrétoires de cette lymphe, coule avec elle dans les articulations, picote par sa salure, par son âcreté les membranes, les tendons qui y abou-

Manuel des Goutteux

tissent, & cause cette vive douleur que nous appellons *Goutte*. L'auteur ne pouvoit rien dire de plus juste, s'il ne s'étoit pas restreint à cette seule cause.

M. Ponfart, qui pense à-peu-près de même, prétend que la vraie cause de la Goutte existe dans toute l'habitude du corps; que c'est de la diminution du calibre des vaisseaux excréteurs de la peau & de la transpiration séquestrée & interceptée que dépend cette maladie. Cette opinion a de même que la précédente, le défaut d'être trop restreinte.

Il n'est rien qu'on n'ait imaginé pour déterminer quelle est la nature de l'humeur goutteuse, & détruire en conséquence les effets de cette maladie. Les uns ont supposé qu'elle étoit un mélange de diverses autres humeurs excrémenteuses, discordantes par leurs qualités & leurs usages; d'autres ont cru que c'étoit une collection de divers fluides étrangers, tous hétérogènes, & propres par leur union, à ne pouvoir causer que ce mal. Quelques-uns assurent que c'est une combinaison de sels subtils & pénétrants, &c. Hoffmann lui-même dit que le sel de tartre ou l'acide tartareux, existe dans le sang des Goutteux, & qu'il est la cause principale de la maladie. Il cite pour le

prouver les analyses diverses que plusieurs Médecins ont faites sur les concrétions pierreuses, tirées des jointures des Goutteux, sur leurs excréments, leur salive, leur urine, &c. Il est enfin si bien persuadé de ce fait, qu'il dit que le tartre du vin est la matiere premiere de l'humeur de la Goutte.

Le célèbre Baynard a démontré par ses expériences sur les urines, qu'il s'y trouvoit une troisieme partie d'un sel alkali; d'où il conclut que le sel âpre, aigu, piquant, retenu dans le sang, au moyen d'une humeur pituiteuse & gluante venant à se développer à la premiere occasion, cause des douleurs, soit dans les articulations, soit dans les membranes, les tendons, les ligamens; or de la qualité & de la quantité de ces sels, les accès de goutte, se manifestent. Cette opinion est assez plausible.

Enfin il n'y a pas de suppositions que l'on n'ait employées pour caractériser la nature de l'humeur arthritique. On peut juger par-là de la nécessité de les réduire à quelques genres qui embrassent toutes celles qu'on a faites jusqu'à présent & qu'on pourroit faire à l'avenir. C'est ce qu'on verra plus bas dans mon détail des causes.

 CHAPITRE IV.

Des Tempéramens.

L'ÉCONOMIE animale n'est autre chose qu'un assemblage de solides & de fluides. Du défaut d'équilibre entre ces deux substances, doit nécessairement provenir quelque affection opposée à la parfaite santé. Lorsque cette dernière est dans sa plus grande vigueur, les nuances prédominantes de *sec*, *d'humide*, de *froid* ou (1) de *chaud*, constituent ce que

(1) Cependant s'il en existoit un absolument parfait, rien de ces diverses qualités n'y domineroit selon l'idée que Galien nous en donne. Un homme, dit-il, qui auroit un tempérament parfaitement convenable au genre humain ne seroit, ni trop grand, ni trop petit, il ne seroit ni trop gros, ni trop grêle; on ne sentiroit point en le touchant trop de dureté dans ses muscles, on n'y sentiroit point trop de mollesse; une fraîcheur douce & humide, occuperoit l'habitude de son corps; son esprit ne seroit, ni téméraire, ni timide, il tiendrait un juste milieu entre la précipitation

nous appellons *les Tempéramens*. Ces différences bien établies, font que chaque individu exige des attentions particulières dans le traitement des maux auxquels il est sujet.

Pour distinguer avec plus de facilité les cas qui se présentent dans la pratique de la médecine, les gens de l'art ont classé ces diverses qualités, qui peuvent d'ailleurs se combiner à l'infini, & les ont réduites à quatre principales, lesquelles forment les quatre *tempéramens exquis*, qui sont :

1°. Le bilieux, résultant du chaud & du sec.

2°. Le mélancolique, qui est dû au froid & au sec.

3°. Le phlegmatique, qui est composé du froid & de l'humide.

4°. Le sanguin, qui provient du chaud & de l'humide.

& la douceur, la compassion & la justice : il aimeroit ses amis, seroit prudent, mangeroit & boiroit modérément ; son teint vif & animé, répondroit à l'habitude de son corps ; il dormiroit bien & veilleroit avec activité. Quel est le mortel heureux qui réunisse tous ces avantages ? C'est le phénix de la fable, il est encore à naître.

Nous aurons rempli notre tâche, si nous parvenons à démontrer dans cette section que ces quatre états primitifs, peuvent indistinctement devenir en eux mêmes la cause de la Goutte & du Rhumatisme & quelquefois de tous les deux ensemble. Cela nous paroît d'autant plus facile, qu'il ne faut que réfléchir un instant pour le concevoir.

On reconnoît les personnes, chez qui le temperament bilieux prédomine, à la couleur jaune qui est répandue sur toute l'habitude de leur corps; à la sécheresse de la peau, assez souvent couverte de poils noirs; à la maigreur; à la dureté des chairs; à la grosseur des veines. Chez elles les muscles sont mieux prononcés, le pouls est vif, & bat avec une certaine roideur; elles sont d'une grande sensibilité, ingénieuses, irritables & sur-tout irascibles.

Avec une constitution de cette espèce, on a le plus grand besoin de toute la lymphe, de toutes les sérosités qui roulent dans le torrent de la circulation. Pour peu qu'il se perde de ces liqueurs qui servent à abreuver la fibre, à étendre, à délayer les viscosités, les parties terreuses se rapprochent, se condensent, s'arrêtent, forment des obstacles & les

forces diminuent. Alors les digestions ne se font plus, la rosée universelle, premier mobile de la souplesse & de l'agilité, est suspendue, interceptée: les membranes, les aponévroses se dessèchent, se racornissent, & le Rhumatisme se manifeste.

Lorsque la sécheresse est portée au point que les sucs épais ne puissent point pénétrer jusques dans les vaisseaux capillaires du tissu adipeux, il en résulte une oblitération sensible de tous les filtres superficiels, la texture de la peau devient de proche en proche imperméable, & bientôt la détérioration des liqueurs donne naissance à des empâtemens, à des congestions goutteuses.

Un air *méditabond*, un goût décidé pour la solitude, un abord froid & taciturne, sont le caractère indélébile du tempérament mélancolique. On trouve en pareil cas la peau lisse, basannée, les vaisseaux serrés & forts. Les liqueurs sont denses, tenaces & visqueuses. D'un autre côté les sujets sont maigres & desséchés, très-susceptibles de crainte, de tristesse, & singulièrement portés à la rancune.

On sent d'après un pareil tableau, combien les fonctions doivent se faire impar-

faitement, & combien la lenteur de la circulation dispose les humeurs aux engorgemens; aussi les mélancoliques sont-ils exposés à des maladies longues & graves, que l'absence de la fièvre si nécessaire pour les terminer, rend encore plus difficiles à guérir. Ce tempérament réunit, comme on le voit, toutes les conditions les plus propres à développer la Goutte & le Rhumatisme; c'est pourquoi, lorsque ces maladies se font une fois manifestées sur des constitutions de cette nature, on éprouve des difficultés bien faites pour décourager le malade & le médecin, quand il s'agit de travailler à les détruire. Mon élixir lui-même quoiqu'agissant avec la plus grande énergie, demande ici bien plus de persévérance de la part des personnes qui en font usage.

Le tempérament phlegmatique est très aisé à reconnoître. Il présente des chairs grasses & molles. La peau est d'un blanc fade, parsemé de poils fins, plus ou moins blonds. Les yeux sont bleux. La grande quantité d'eau dont il est accompagné, fait que la transpiration abonde considérablement. La lenteur, & qui plus est la paresse, sont l'appanage le plus ordinaire des phlegmatiques, aussi avec peu

de passions ont-ils presque toujours très-peu d'esprit.

Ne semble-t-il pas que la nature en formant ce tempérament, se soit plu à le douer de toutes les qualités nécessaires au développement des affections goutteuses & rhumatisques? On a dit, il y a long-tems, que rien n'est plus susceptible de se condenser que les liqueurs animales, pour peu qu'elles restent en stagnation. Les pores réticulaires des phlegmatiques étant sans cesse abreuvés, se trouvent toujours souples, & n'offrent point de résistance aux humeurs sécrétaires qui se portent au dehors, avec d'autant plus de facilité qu'elles se trouvent en très-grande abondance. La moindre irritation, le moindre éréthisme, le moindre froid resserant la surface de la peau, la matière perspirable retrograde, reflue dans l'intérieur, & produit la Goutte ou le Rhumatisme, toujours respectivement à la place où l'humour va se loger.

La santé brillante dont jouissent les personnes qui sont d'un tempérament sanguin, fait qu'on peut le regarder comme celui qui rapproche le plus de la perfection. L'harmonie qui régne continuellement dans le jeu des organes, l'empire réciproque qu'ils exercent, les

uns sur les autres, entretient sans cesse chez les sanguins un tein couleur de rose, une peau très blanche, couverte de poils fins, blonds ou bruns, des chairs fermes, des veines bleues, en un mot, un ensemble qui prouve combien toutes les fonctions se font avec facilité & avec avantage. Ils sont forts, lestes, vigoureux & très vifs; le feu pétille dans leur regard. Ils s'emportent aisément; mais leurs impatiences ne sont qu'un trait de flâme qui paroît & s'éclipse presque en même-tems. En général, ils sont d'un commerce agréable, doux, honnêtes & prévenans dans la société.

On croiroit sans doute que celui qui par une faveur spéciale du ciel, a reçu un pareil présent, devoit être constamment à l'abri de tous les maux physiques qui assiegent l'espèce humaine. Hé bien! il est prouvé par une trop fatale expérience, que plus les personnes d'un tempérament sanguin, sont constituées avantageusement, plus aussi leur individu est exposé à des accidens fâcheux. Le mauvais régime, les exercices violents auxquels elles sont très-portées, l'influence des météores, les affectent d'autant plus qu'elles sont disposées par leur *diérasis* à en ressentir la plus légère im-

pression. Tout jusques aux passions de l'âme est capable de les rendre malades, dans des circonstances mêmes où tout autre tempérament ne seroit point affecté d'une manière sensible. Les alimens chauds dont elles peuvent abuser, ou toute autre cause produisant pareil effet, recuifent les sucs alimentaires, déterminent des obstructions, & enfantent la goutte ou le rhumatisme avec cette facilité, que laisse entrevoir & pressentir le jeu prompt & vibratil de leurs viscères. Elles sentent leurs maux, & sur-tout ceux qui sont l'objet de ce traité, bien plus fortement que les phlegmatiques, &c. Le seul avantage qu'elles aient, c'est de les voir finir bien plus vite.

Malgré la division reçue, il est très-rare de rencontrer ces tempéramens isolés, au contraire ils forment quelquefois par leur assemblage des monstruosités-très-embarrassantes dans la pratique de la médecine : cela arrive sur-tout, lorsque la délicatesse du genre nerveux vient se mettre de la partie, ce qui occasionne des désordres, qui non-seulement cachent aux yeux des mieux exercés, les signes qui caractérisent la constitution prédominante du sujet, & empêchent l'homme de l'art de se fixer sur le point le plus essentiel du

traitement ; mais même le font donner dans le piège qu'ils avoient semblé lui tendre par la maniere obscure dont ils s'étoient présentés.

On est forcé de convenir, d'après ce que nous venons de dire, que le plus ou moins de *sec* ou d'*humide*, de *froid* ou de *chaud*, sont seuls capables de développer la maniere goutteuse, & dès-lors, on ne sauroit nous contester qu'elle ne soit *faulce* dans sa cause primitive même, lorsqu'elle est *héréditaire*; & qu'elle n'est point du tout *innée* dans les liqueurs animales, ainsi qu'on l'a cru trop légèrement jusqu'ici. Rappelions, à ce sujet à nos lecteurs, comme une preuve incontestable de notre assertion, ce qu'ils savent aussi pertinemment que nous; c'est-à-dire, qu'il n'y a aucun *herbivore* qui en soit attaqué. Ce seul fait servira à les convaincre, qu'elle est toujours due au mauvais régime ou à d'autres circonstances accidentelles. Passons maintenant à l'article qui concerne les femmes.

CHAPITRE V.

D'où vient la Goutte chez les femmes ?

DANS un âge encore tendre, la fibre élémentaire, susceptible par sa nature du développement auquel elle est destinée, se prête aux mouvemens de flexion qui lui sont imprimés par la marche rapide des liquides : leur réaction sur les vaisseaux, fait que ces derniers les chassent avec force sur les parties qui offrent moins de résistance, & lorsque l'instant marqué par la nature arrive, on voit paroître le flux menstruel, qui annonce dans les femmes leur aptitude à reproduire leur semblable. Alors les roses se montrent sur la figure de ce sexe charmant, la gorge prend une forme plus consistante & les desirs la suivent de près. Les vaisseaux vermiculaires répandus dans toute la texture de la matrice, se rouvrent & s'oblitérent alternativement tous les mois, & laissent écouler le superflu du sang, qui retenu dans ses couloirs de-

viendrait nuisible au bien être. C'est ainsi que pendant trente années de sa vie, la femme est sujette douze fois l'an, à une incommodité sans laquelle le désordre seroit bientôt porté à son comble & occasionneroit des accidens graves, auxquels toutes les ressources de la médecine ne fauroient obvier, qu'en la rappelant lorsqu'elle a été supprimée par quelque cause que ce puisse être, abstraction faite néanmoins de la grossesse; car le fœtus l'absorbe toute entière pour sa nourriture, pendant le tems qu'il est renfermé dans le sein de sa mere; aussi le sang contracte-t-il une tendance si forte vers cet organe, que lorsque la cessation des regles approche, les obstacles qui les empêchent de s'effectuer, font naître des maux de cœur, des dégoûts, des étouffemens, des étourdissemens, des assoupissemens, des douleurs de reins, quelquefois des hémorragies considérables, qu'on n'arrête qu'avec la plus grande difficulté, & qu'il seroit dangereux de supprimer trop tôt, & même l'apoplexie.

Parmi les affections qui surviennent, lorsque le flux menstruel commence à se déranger, il ne faut pas oublier la Goutte & le Rhumatisme; outre que l'expérience

journaliere ne nous apprend malheureusement que trop combien les femmes y sont exposées, en jettant un coup-d'œil sur ce qui se passe, lorsque les liqueurs animales sont en stagnation sur quelque partie, c'est-à-dire lorsqu'elles ne circulent point librement, on sentira avec quelle facilité elles peuvent produire ces deux maladies chez le sexe, quand il approche de son retour.

Qu'on prenne du sang par exemple, qu'on le laisse quelque tems séjourner dans un vase; la partie blanche se sépare de la partie rouge, toutes les deux se figent chacune de leur côté, & la coagulation se porte au point qu'elle parviendroit jusqu'à la dureté, pour peu qu'on voulût encore attendre. La même chose se manifeste lorsque la progression de cette liqueur se trouve suspendue ou seulement diminuée dans le système vasculaire, ce qui donne bientôt naissance à des empâtemens, à une gêne, à une contrainte dans les articulations, à l'inflammation, à la douleur que suivent de très-près, la Goutte & le Rhumatisme.

C'est à ces principes simples & aisés à démontrer, que se réduit la formation de cette cruelle maladie chez des individus, qui seuls sembleroient devoir en

être exempts par la raison qui les y expose plus particulièrement, ce qui nous ramene à l'idée affligeante : que nous pouvons rencontrer la perte de la santé dans les moyens créés, pour en maintenir la durée.

CHAPITRE VI.

Comment se forme la Goutte, d'où procèdent ses douleurs? quels sont ses symptômes, ses effets, ses suites?

Sous les ligamens membraneux qui affermissent ordinairement les articulations, il y a une membrane purement glanduleuse & vésiculaire, qui est le siège de la synovie, où se terminent, sur-tout dans l'homme (1), beaucoup de ramifications des vaisseaux sanguins, & cette membrane par rapport à sa lâcheté, ne sert pas à l'assemblage des

(1) Peut-être est-ce pour cela qu'il est plus sujet à la Goutte que la femme.

os; mais elle sépare une espèce de mucosité semblable au blanc d'œuf. Il y a d'ailleurs dans les grandes articulations des corps glanduleux, revêtus de graisse, qui séparent de beaucoup de vaisseaux sanguins, une mucosité semblable, dont l'usage est de lubrifier les jointures & de les empêcher de s'échauffer par le frottement, comme l'a montré dans son ostéologie le célèbre anglois, Clopton Hawers.

Toutes les fois donc qu'une férocité âcre, saline, excrémenteuse, surabondante dans le sang, descend dans les membranes, elle y fait sentir par son acrimonie un pincement, un picotement, une douleur, c'est le *Rhumatisme*. Descend-elle par les pores des glandes trop relâchées, dans les articulations mêmes, elle a peine à s'avancer & à s'évaporer, par l'étrairesse des pores; ce qui fait qu'elle cause des souffrances inexprimables dans la partie malade où elle est renfermée entre des nerfs d'un sentiment très-délicat; voilà la Goutte.

Les glandes synoviales, engorgées par le dépôt qu'elles ont reçu, doivent augmenter en masse & en voulume; mais cela ne peut arriver sans qu'elles éloignent les unes des autres, les différentes

parties qui les environnent. L'éloignement des parties ne peut avoir lieu sans causer un tiraillement & une distention dans les fibres, qui étant pourvues d'une grande quantité de nerfs, doivent naturellement être très-sensibles & très-dououreuses dans ces parties. D'un autre côté l'engorgement des glandes s'oppose à la circulation des humeurs dans les vaisseaux les plus voisins. Ces vaisseaux s'engorgent à leur tour, & forment les tumeurs qui accompagnent ordinairement les dépôts. Ces tumeurs & les douleurs seront plus ou moins considérables, suivant le nombre & l'étendue des vaisseaux engorgés. Bientôt si la nature ou un remède puissant n'incise, n'atténue la mucofité, elle se résoud difficilement; & si elle est en abondance, & qu'elle demeure, elle se change de même que la synovie qu'elle a altérée, en un corps plâtreux, & forme les *nodus*.

La Goute occasionne deux espèces de fièvre, l'une essentielle & l'autre symptomatique. La première dépend de la qualité de l'humeur, l'autre est la suite des douleurs & des veilles. Au moyen de la fièvre, l'humeur goutteuse se dissipe plus facilement, & ce mouvement febrile n'est pas inutile; car c'est par son

moyen, que les sérosités salines excrémenteuses, empreintes d'un caractère étranger, sont en partie changées & mises hors du corps par les couloirs & les excrétoires, que la nature a destinés à cet effet. Ce mouvement fébrile, plus fort que le naturel, qui se fait dans les solides & dans les fluides, est la vraie cause des douleurs & des spasmes des extrémités; mais à ce prix même, on est trop heureux de l'éprouver, puisqu'il est l'agent que la nature & l'art emploient pour la cure; car son action rend la matiere morbifique transpirable.

Le principal symptôme, qui suit partout l'humeur goutteuse, en quelque endroit qu'elle soit déposée, c'est la douleur plus ou moins vive, que le malade ressent dans les parties affligées. Elle est toujours proportionnée à l'acrimonie, à la quantité de l'humeur & à la promptitude avec laquelle le dépôt se forme. Dans le premier accès pour l'ordinaire, la Goutte ne se fait sentir que dans l'articulation du gros orteil. Au second elle entreprend tout le pied. Au troisieme elle passe dans l'autre pied qu'elle afflige en entier. Au quatrieme, ou plus tard, elle s'empare des genoux ou des mains. A mesure qu'elle vieillit, elle paroît s'é-

tendre davantage, de façon que dans les accès suivans, & sur-tout dans les derniers il ne se trouve pas quelquefois une des articulations des extrémités, qui n'en ait été atteinte, & que la plupart des dépôts subsistent en même tems.

Dans l'attaque, le malade est communément saisi de froid & de tremblement à diverses reprises, qui diminuent à mesure que la douleur augmente. Une espèce de fièvre survient; l'urine selon la qualité de l'humeur, est rouge, avec sédiment de même couleur; ou si la fièvre est peu considérable, la matiere est blanche, épaisse & glaireuse. Le goutteux après une légère moiteur, a du soulagement & s'endort.

Les douleurs de la Goutte augmentent la nuit comme celles du Rhumatisme, de l'asthme, de la pulmonie, des catharres, des fluxions & autres maux qui dépendent du défaut de la perspiration.

La Goutte qui n'attaque qu'un pied à la fois, n'est pas de longue durée, deux ou trois semaines suffisent pour s'en trouver délivré, à moins qu'après ce tems là, elle ne se jette immédiatement sur les genoux, ou sur l'autre pied, car alors, il arrive que l'accès dure six semaines ou deux mois. Quand elle attaque plusieurs parties à la fois, & surtout les mains,

les coudes, les épaules, elle peut devenir plus promptement dangereuse, elle dure plus long-tems, & il est plus difficile de lui faire quitter prise.

Les effets les plus ordinaires & les plus familiers, principalement quand elle est déroutée, sont la langueur, la foiblesse d'estomach, la colique, les tranchées, le vomissement, le cours de ventre. L'humour trouvant les tuyaux de la perspiration bouchés, les articulations remplies par des matieres tophacées dans ceux qui ont la Goutte de longue main, ou repercutée par des astringens appliqués extérieurement par des malades inquiets & imprudens, elle se porte sur les premières voies, qui ont un commerce d'office avec la peau; de-là les rétrogradations.

Les symptômes anomaux de la Goutte, quand ils viennent avant que le malade ait eu un premier accès, sont bien difficiles à distinguer des autres maladies auxquelles est sujette la partie où l'humour a commencé de se fixer. Lorsqu'elle attaque quelque viscère, ou autre organe, elle imite parfaitement l'espèce de maladie qui pourroit y survenir, sans que la Goutte en fût la cause, de sorte qu'il seroit quelquefois difficile de ne s'y

pas méprendre : telle est la colique arthritique, la syncope arthritique, la pierre dans les reins, provenant de la Goutte, l'asthme arthritique, le catharre, la toux, & la péripneumonie arthritique, le mal de tête & les vertiges arthritiques, l'apoplexie arthritique, la paralysie arthritique, &c.

Pour ne point trop allarmer mes lecteurs, je tire promptement le rideau, sur les suites affreuses de la Goutte, qui sont les obstructions, les ankiloses, les nodosités, l'impotence partielle ou totale, les oppressions, les suffocations, la mort. Il sera plus utile de détailler les causes de cette maladie, que ses ravages. La connoissance des principes du mal, est le premier pas vers sa guérison.



CHAPITRE VII.

Des causes de la Goutte.

L'ÉNUMÉRATION des différentes causes de la Goutte, seroit infinie; nous en donnerons une suffisante pour assurer que celles qu'on omettra, ne pouvant donner que le même résultat, la cure n'en sera pas moins infallible au remède, dont nous ne pouvons non plus décrire les effets à l'infini. C'est ainsi qu'on ne peut épuiser les combinaisons des effets de la chaleur; mais on est sûr que tous, relativement à la diversité des corps, se réduisent à la liquéfaction ou à la siccité.

Depuis plus de deux mille ans que l'on raisonne sur la Goutte, que l'on observe, que l'on écrit, on a épuisé la recherche de ses causes, & tout ce qu'on croit nouveau sur ce sujet, considéré de près, rentre dans quelque opinion connue. Chacune a son vrai, & l'Auteur ne pèche, que lorsqu'il veut, par un esprit du système infiniment nuisible aux sciences & aux arts, borner la vue des

autres à la sienne. Voilà la cause de l'imperfection de tous les écrits composés sur cette matière, & de l'insuffisance des remèdes contre la maladie dont il est question, cas malheureusement trop commun en Médecine. C'est peut-être ce qui a fait dire par rapport à la Goutte, *que ce mal n'étoit connu que de Dieu.*

L'ouvrage le plus utile qui puisse paroître à présent sur ce sujet, sera celui où l'Auteur, moins jaloux de faire briller son imagination, que de consulter l'expérience, fera choix des plus justes observations, & le remède le plus efficace, celui qui y répondra le mieux. J'ai visé au premier point dans cet essai, & au second dans la recherche & la composition de mon Elixir. Je me suis appliqué, dès ma jeunesse, à la connoissance de la maladie contre laquelle je l'emploie; mais je ne l'ai composé que dans un âge avancé & d'après l'examen de tous les systèmes sur la Goutte. Quoique je ne les détaille pas tous, on peut être persuadé qu'il ne m'en est échappé aucun. Les livres que j'ai lu sur cette matière, formeroient une bibliothèque. C'est ainsi que chaque partie des sciences devoit être approfondie & résumée. On pourroit de ces précis, faire une Encyclo-

pédie parfaite. Ce sera sans doute le mérite de celle à laquelle les savans les plus distingués en tout genre, consacrent actuellement les fruits précieux de leurs veilles (1).

SECTION PREMIÈRE.

Le défaut d'émanation, cause générale de la Goutte.

TOUS les corps animés ou inanimés, ont une *émanation* qui est la cause de leur dissolution, quand la déperdition qu'ils essuient n'est point réparée par une *immanation* de molécules analogues à leurs principes. Le corps le plus dur, fut-ce le diamant, au bout d'un laps de tems, ne peut éviter sa destruction; il a cru insensiblement par l'immanation, il diminuera de même par l'émanation.

L'imagination doit suppléer ici à la foiblesse des sens, pour concevoir la destruction lente des corps extrêmement durs, lorsque des chocs violens n'en font pas la cause; mais on peut s'aider par

(1) L'Encyclopédie méthodique.

quelques exemples d'émanations devenues sensibles par leur multitude, qui en rapproche les particules & les réunit ensemble lorsqu'elles se croisent réellement en tous sens, de la même manière qu'Épicure faisoit imaginaiement traverser le vuide à ses atomes, qui en s'y accrochant au hazard, formerent cet admirable ensemble, chef-d'œuvre de la souveraine intelligence. D'où viennent ces corpuscules invisibles en tout autre tems qu'à la clarté brillante d'un beau soleil? qu'à des émanations de matieres de toute espèce, qui se trouvent dans l'endroit où l'on observe ce phénomène. D'où viennent ces atomes absolument imperceptibles, même à l'aide des meilleurs microscopes, mais susceptibles cependant d'être saisis par l'odorat le plus commun, lorsqu'on a renfermé dans une chambre un grain de musc? que des effleuves de ce corps odorifique. Quelle doit être la ténuité de ces particules volatiles, dont l'odeur se renouvellera pendant vingt ans, dans un appartement, sans diminution apparente ou sensible de la grosseur ou du poids de ce grain! L'esprit se confond dans l'idée de cette divisibilité infinie de la matiere. Pour nous représenter une image de ces émanations, à la

différence près de la diminution & de l'épuisement plus ou moins rapide de ces corps, imaginons-nous voir l'evolution continuelle des vapeurs, qui s'élèvent des marais, des étangs, des lacs, que l'action du soleil dessèche en peu de tems, sans pourtant que cette évaporation soit visible, que par la densité que lui donne un air frais, ou la vue d'un lointain qui procure à l'œil l'effet du rapprochement des parties, & fait appercevoir ces atomes, à la faveur des rayons de l'astre du jour ou d'une vive & éclatante lumière.

Dans les minéraux, les végétaux & les animaux le tems de l'immanation est celui de leur accroissement ou de leur vie, tant qu'ils augmentent ou restent dans le même état. La correspondance égale de l'immanation & de l'émanation après la croissance des corps, est la parfaite existence des êtres inanimés & la parfaite santé des animés; mais la moindre altération de cet état, sur-tout dans les animaux, produit en eux de fâcheuses révolutions. Si l'on excepte les accidens, c'est la cause générale des maladies, & singulièrement de celles dont je traite ici; soit lorsqu'une humeur âcre, épaisse & saline, obstrue les pores excrétoires

& reflue sur les articles, ce qui procure la *Goutte* proprement dite; soit lorsque l'humeur embarasse les parties charnues, ce qui engendre le *Rhumatisme*; soit enfin lorsqu'elle gêne tout à la fois les unes & les autres parties, ce qui forme le *Rhumatisme Goutteux* ou la *Goutte Rhumatifante*.

Pour ne pas me répéter, je prévient d'avance, que tout ce que je dirai sur la *Goutte*, sera applicable au *Rhumatisme* & au mélange de ces deux maladies, parce que le principe est le même quoique la cause diffère.

Il y a donc, direz-vous, de la différence entre la *Goutte* & le *Rhumatisme*? Je réponds qu'il y en a, malgré plusieurs symptômes dans lesquels ils se ressemblent. Le *Rhumatisme* est causé par une suppression subite de la perspiration, la *Goutte* par une suppression lente, qui se fait peu à peu. Dans le *Rhumatisme*, l'obstacle qui empêche la transpiration vient du dehors; un air froid imprévu quand on a chaud, qui frise les filets dont la peau est construite, cause le *Rhumatisme*. La *Goutte* au contraire reconnoît pour cause la densité interne de la peau qui vient peu à peu; mais qui produit par progression, pareil étranglement aux tuyaux excrétoires

excrétoires de la transpiration ; ce qui n'empêche pas que le principe ne soit le même dans l'une & dans l'autre maladie.

Le sentiment distinct qu'éprouvent les malades, & les remarques que j'ai faites sur nombre de personnes attaquées de diverses sortes de Rhumatisme & de Goutte, m'ont assuré démonstrativement, que l'humeur qui cause ces deux sortes de maladies, est la même : les effets en sont variés à l'infini relativement à l'âge, au sexe, au tempérament, au genre de vie que l'on mène, aux alimens dont on fait usage, et sur-tout au climat que l'on habite. Une sérieuse attention, que l'observation a vérifiée, me persuade que l'humeur de la Goutte réside dans la masse de nos fluides devenus un peu plus âcres un peu plus gluans ; & qu'elle cause des maladies différentes, suivant les parties qu'elle affecte. Si elle se fixe dans la tête, elle y cause des vertiges, l'apoplexie ou la paralysie ; elle cause la pleurésie, ou la pulmonie, si elle se jette sur les parties de la poitrine ; elle produit la colique & des crampes d'estomach, quand elle s'arrête dans ce viscère ou dans les intestins ; elle ne cause le Rhumatisme ou la Goutte, que quand elle attaque

les membranes, les tendons, les muscles, les jointures des os & leurs enveloppes. Elle est capable d'attaquer alternativement toutes les parties du corps, en descendant de la tête aux pieds, ou en remontant des pieds à la tête, en un très-court espace de tems. Je pourrois ajouter encore que le principe de la gravelle & de la pierre, est le même que celui de la Goutte & du Rhumatisme, & que qui se sent des dispositions à ces premières maladies, s'il prenoit mon élixir dans le commencement de leurs atteintes, pourroit empêcher la génération de ces maux.

Il est si vrai, qu'il y a beaucoup de ressemblance, beaucoup d'affinité entre la matière du Rhumatisme, de la Goutte & celle de la Pierre, que l'on a vu des personnes attaquées de celle-ci, après que le Rhumatisme ou la Goutte ont cessé & *vice versa*; mais on trouve encore plus d'analogie entre la matière de la Goutte & celle du Rhumatisme, qu'il n'y en a entre ces deux-ci & celle de la Pierre. Et on a dit avec raison que ces deux maladies, c'est-à-dire, le Rhumatisme & la Goutte étoient les mêmes, & qu'il n'y avoit de différence, qu'en ce que la Goutte siégeoit seulement dans les articulations, que c'étoit-là son pro-

pre caractère, & que le Rhumatisme au contraire avoit son fiége dans les chairs, dans les aponeuvroses, dans les gaines des tendons, &c.

D'autres ont cru que cette différence venoit de ce que la matiere du Rhumatisme, étoit plus subtile, plus légère & moins âcre que celle de la Goutte, qui est plus crasse, plus épaisse & plus acrimonieuse; mais il paroît que ces deux causes concourent quelquefois ensemble aux tourmens des malades, enforte que s'il y a une humeur qui tiene un juste milieu entre la subtilité de la matiere du Rhumatisme & la grossiereté de celle de la Goutte, elle formera le *Rhumatisme Goutteux* ou la *Goutte Rhumatifante*, sur-tout si cette humeur s'insinue plus avant dans la capsule de l'articulation, que le fait celle du Rhumatisme, & plus superficiellement que celle de la Goutte.

Mais c'est trop de digression. De la cause générale de la Goutte, parlons des causes particulieres, pour démontrer de plus en plus, que cette maladie, comme bien d'autres, est un Protée, qui prend mille & mille formes, sous lesquelles ce mal semble vouloir se dérober à la connoissance des plus habiles Médecins, & éluder leurs poursuites.

SECTION DEUXIEME.

Des causes particulieres de la Goutte.

PREMIERE CAUSE.

Le défaut de transpiration.

UNE cause qui a beaucoup de rapport avec l'émanation dont je viens de parler, c'est la transpiration, qui n'en diffère qu'en ce que la première appartient également aux êtres brutes & aux êtres organisés, tandis que l'autre n'appartient qu'aux derniers. Celle-ci bien plus que l'autre, est susceptible d'être saisie par différentes expériences, qui devroient engager pour plus de justesse dans le langage, à changer les mots de *transpiration insensible* en ceux de *transpiration sensible*, ou tout simplement de *transpiration* ou de *perspiration*, termes dont je me servirai indifféremment. Car pourquoi appeller *insensible*, ce qui peut tomber sous nos sens? Si en parlant catégoriquement, on peut appliquer cette

épithète à l'émanation, beaucoup moins sensible que la transpiration, puisqu'à peine l'odorat seul peut saisir celle-là, pourquoi appeller insensible, celle qui n'échappe, ni à l'observation, ni à l'odorat, ni à la vue, ni au toucher? Tenons nous en donc aux deux termes que je viens d'assigner.

En conséquence, il me suffit de distinguer la transpiration de la moiteur & de la sueur, dont les effets sont beaucoup plus sensibles. Le rétablissement parfait de la transpiration est absolument nécessaire pour la guérison. Les deux autres viennent à son secours, et c'est sur-tout dans les premiers jours, parce que mon élixir, n'ayant encore que commencé à atténuer les humeurs, les meut cependant en les divisant, & par ce mouvement les porte aux premières issues, c'est-à-dire, aux pores les plus ouverts, ou les précipite par le canal des urines, ou enfin par celui des selles; mais son principal effet, & le plus soutenu, est la transpiration qu'on appelle mal à propos insensible.

Que cette émanation soit sensible, c'est une chose facile à démontrer par plusieurs expériences. Appliquez votre langue à la paume de votre main, lors-

qu'elle n'a pas été lavée depuis peu, par exemple le matin en vous levant, vous éprouverez une sensation de salure & d'âcreté, qui ne vient que de l'humeur de la transpiration, dont la matière est plus ou moins saline ainsi que celle de notre sang, selon que nous usons d'alimens plus ou moins relevés. Si l'on touche d'un doigt quoique bien lavé & essuyé, une glace, un acier très poli, ou quelque chose de semblable, on y apperçoit une tache. D'où peut elle venir? sinon de la matière perspirable. Voulez-vous une autre expérience? Mettez dans une grande & longue cantine de verre, un bras nud; attachez autour de ce verre, une peau qui soit pareillement attachée au bras, afin que rien ne puisse s'exhaler, ni y pénétrer; la cantine ne tardera pas à se couvrir d'un nuage, & peu à peu cette vapeur distillera goutte à goutte au fond.

J'eus un jour occasion de remarquer un effet très-analogue à cette expérience. Je me promenois avec un Abbé dans un tems assez froid. Je ne fais ce qui l'obligea d'ôter sa calotte, qui étoit d'un cuir bien vernisé en dessus. Lorsqu'il voulut la remettre, il apperçut en dedans cinq à six gouttes d'eau assez claire.

Qu'est-ce donc que ceci, me dit-il, tout étonné? voyez-vous cette eau? je regarde, je vois une espèce de rosée; car outre les cinq à six gouttes plus apparentes, je découvre une infinité de petites bulles humides. Monsieur, lui dis-je, quoique tout ceci vous paroisse nouveau, parce que vous ne l'avez jamais observé, c'est l'effet très-naturel de la transpiration. Votre calotte est comme le chapiteau d'un alambic; l'impénétrabilité de son cuir vernisé, est cause que les émanations ou effleuves qui partent de votre tête se déposent dans le fond de cette calotte. Si vous y faites désormais attention, ceci cessera pour vous d'être un phénomène. Effectivement il m'assura dans la suite, que rien n'étoit plus ordinaire. On voit par-là que la transpiration devient même sensible au toucher, puisqu'on peut réunir ou diviser ces petits globules aqueux, qui ne se forment que de la réunion des parties insensibles qu'elle fait évaporer.

Il est un moyen de rendre la transpiration sensible à la vue, jusqu'à un demi-pied de distance; c'est de regarder l'ombre de sa tête, ou celle d'une autre personne, sur une muraille blanche par un beau soleil, principalement en été.

Alors on apperçoit très - distinctement l'ombre d'une fumée volante, qui sort de la tête. L'expérience reussira de même avec un chien, un chat, une poule & d'autres animaux.

Il n'est gueres d'autres moyens de rendre la perspiration visible, que ceux-ci; mais elle est sensible, ou par elle-même, ou par ses effets, en une infinité de circonstances. Pourquoi un chien découvre-t-il si bien la trace du gibier, & le suit si habilement à la piste? c'est par les corpuscules émanés de l'animal qu'il poursuit. Pourquoi entre mille hommes distingue-t-il si facilement son maître? par la même raison.

Ce n'est pas seulement à la finesse de l'odorat du chien, qu'il a été donné de saisir l'odeur de la transpiration; mais à quelques personnes douées d'un odorat très-fin. Il y a même des gens chez qui elle se fait sentir aux organes les plus communs, lorsqu'ils s'approchent de vous. Mais ce qui est sensible à tout le monde, c'est l'odeur répandue pendant une nuit dans la chambre de quelqu'un si sain qu'il soit, lorsque les fenêtres n'en ont point encore été ouvertes. Je ne vois donc pas pourquoi l'on s'obstine à donner le nom d'*insensible* à un

effet visible & sensible par mille & mille expériences. On ne dira pas d'une rose, que son émanation n'est pas sensible si on la sent, quoiqu'on ne la voie pas; comment donc ne pas regarder, comme sensible, la transpiration que l'on peut voir, toucher même dans quelque cas, & dont les effets sont sensibles dans tant de circonstances.

Qu'est-ce que l'haleine dont l'évaporation se rend si sensible à la vue & à l'odorat? sinon une voie très-ouverte de la perspiration, & si nécessaire que son interruption de peu de durée causeroit la mort. Lorsque le froid en condense les vapeurs trop atténuées dans l'été pour être visibles & sensibles, ne le deviennent-elles pas dans l'hiver, où on peut les voir & les toucher, lorsqu'elles sont dans une chambre, ou dans une voiture, déposées sur les vitres ou sur les glaces, en eau ou en frimats, selon le degré dominant de la chaleur intérieure, ou de la froidure extérieure? Il ne faut pas même croire, que ceci soit l'effet de l'haleine seule, la transpiration y a grande part. Je suis persuadé que si l'on enfermoit hermétiquement sous un verre l'issue des vapeurs de la première, la seconde se feroit remarquer, comme on sent & comme

on apperçoit dans un fruitier, une espèce de brouillard, par la vapeur émanée des fruits qui y sont. Ce qui suit va venir à l'appui de cette conjecture, ou plutôt de cette vérité.

Mettez à un homme très-tranquille, léthargique même, si vous le voulez, du linge très-blanc, laissez-le sur lui vingt-quatre heures, au bout de ce tems il sera terni & empreint d'une crasse huileuse, qui ne vient que de la perspiration.

Il y a plus : elle est quelquefois visible & sensible sans employer aucun moyen artificiel. Une peau lice & luisante l'annonce, lorsque cette émanation est un peu plus marquée qu'à l'ordinaire, & si l'on applique la main sur la partie, où l'on observe ce signe, une légère humidité en laisse appercevoir les traces.

Quoiqu'on ne le voie, ni ne le sente, on suppose avec beaucoup de vraisemblance, que l'Aïman est dans une atmosphère de matière subtile qui le pénètre, qui est toujours en mouvement, & par laquelle on explique ses effets. Nous pouvons assurer ici, avec bien plus de raison, puisque nous voyons, sentons & palpons la matière de la transpiration, qu'il y a autour des corps transpirans une atmosphère de matière volatile, par l'odeur de laquelle, si l'on pouvoit plus loin les observations,

on pourroit, je pense, juger de sa bonne ou mauvaise qualité, comme en effet on le juge dans certains cas, où l'on présage assez sûrement la vie ou la mort de certains malades, sur l'odeur qu'ils exhalent; & s'il n'étoit pas possible d'acquérir cette connoissance par l'odeur, on le pourroit probablement par le mouvement. Il ne s'agiroit que de trouver un instrument qui rendit sensible la différence des matieres perspirables en différens tems. De nos jours, où l'on se sert si utilement des baromètres, des hydromètres des thermomètres, des aréomètres, &c. il me semble qu'on pourroit s'appliquer à rechercher, ou plutôt à recouvrer cette invention, qui n'a pas été ignorée des anciens. Lambecius, dans la bibliothèque de l'Empereur, parle d'un instrument par lequel on pouvoit décider de la vie ou de la mort des malades; or en le portant à sa perfection, on pourroit peut-être juger en tout tems de l'état de toute personne. *Anonimi eujuslam autoris collectio variarum rerum medicarum, caput ultimum, sive XXXII, continet Petosiris Philosophi Egyptii epistolam astrologicam, ad Nechepson Regem Assyriorum, cum adjunctâ figurâ organici astrologici, per quod de vitâ & morte potest judicari.*

Sans avoir vu cet instrument, je présume selon toutes les apparences, que le secret en roule, sur la qualité ou le mouvement de l'air qui regne dans le lieu où respirent les malades, qualité ou mouvement, qui ne se trouvent ici déterminés que par des effluves de la perspiration (1).

(1) Quand j'écrivis cet article, je n'avois encore consulté, ni le manuscrit Grec, ni le manuscrit Latin de la bibliothèque du Roi, où se trouve la lettre de Petosiris à Nechepson, dans laquelle est la figure du prétendu instrument. Je m'attendois à voir la description d'une machine aussi ingénieuse qu'utile; mais quelle fut ma surprise lorsque je ne vis que l'image bizarre d'une espèce de talisman, dont toute la vertu se fondeoit sur certains rapports des jours où le malade se trouve, avec le quantième de la lune, & que le philosophe créateur de cette vaine chimère, étayoit toutes ses conjectures sur cette fausse & puérile invention! Je suis persuadé qu'une infinité de personnes, qui ont lu *Vignueil Marville*, sur la foi de qui j'ai fait ma recherche, ont cru ou croient encore à la réalité d'un instrument, au moyen duquel on pouvoit prononcer sur la vie ou sur la mort des malades. Ma recherche n'aura pas été inutile puisqu'elle servira à les détromper, & à prévenir mes lecteurs contre ce mensonge imprimé.

Quoiqu'il en soit de cette erreur, il ne faut

La suppression de cette évacuation la plus abondante de toutes, est regardée d'un aveu assez général, comme une cause

pas regarder la chose comme impossible; & ce qui n'a pas été découvert pendant des milliers de siècles, n'en est que plus glorieux à découvrir. Nous avons le thermomètre qui par l'ascension ou l'abbaissement de sa liqueur, nous indique le degré de chaleur ou de froid, qui se trouve dans les choses & en nous. Nous avons un instrument qui marque la pulsation du pouls, un autre la fermentation de notre sang, par un bouillonnement plus ou moins fort. Ne pourroit-on pas en inventer un qui fût sensible aux variations des émanations de nos corps; & qui indiquât les suites heureuses ou fâcheuses qui peuvent en résulter pour ceux qui l'approchent?

L'on a fait sur les qualités de l'air des expériences qui nous ont instruit de leurs effets favorables ou pernicieux aux animaux. On peut par analogie juger de la vie ou de la mort d'une personne sur les effets des miasmes qui en émanent. Car s'ils peuvent affecter vicieusement, quoique venant du dehors, les hommes ou les animaux qui les respirent, au point de leur causer des maladies & la mort, il est manifesté qu'il y a encore plus à craindre pour celui qui en recèle en soi le foyer, & c'est ce danger qu'on découvroit, & qu'on pourroit ensuite chercher à écarter, à dissiper, selon les observations & les découvertes que l'on feroit.

de la Goutte, & avec raison; la chose sera plus croyable d'après les plus saines notions physiques, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

On fait que toute l'habitude du corps, est parsemée d'une infinité de petits trous invisibles, que l'on nomme pores, dont la pression de l'air, le degré de chaleur, de fraîcheur, d'humidité, augmentent ou diminuent l'action. On en distingue de trois espèces. Les uns sont absorbans & faits en forme d'antonoirs. C'est par leur voie que l'eau dans les bains, le mercure dans les frictions, se filtrent dans le corps, ainsi que les atômes purs ou impurs dont l'air est chargé & d'où dépendent en grande partie la maladie ou la santé. Ce qui pourroit donner lieu à une nouvelle médecine, dont les remèdes ne s'administreroient qu'en aspirations, frictions, bains, effleuves, &c.

Il existe une composition de certaines boules, qui tenues dans la main pendant une demi-heure au plus, purgent ou font suer, ou font uriner, ou font dormir, selon l'intention pour laquelle elles ont été composées. La seule chaleur animale, excite de ces boules des émanations, qui s'insinuant dans le sang, par

les pores, y opèrent ces différens effets, qui pourront être renouvelés pendant une année entière, pourvu qu'on ait soin de renfermer ces boules, chacune à part, dans des boëtes bien fermées, après chaque opération.

Une personne de ma connoissance, n'avoit besoin pour se purger copieusement, que d'aller chez un apothicaire, son voisin, & de le prier de vouloir bien tamiser, ou faire tamiser du jalap. Il en respiroit quelques moments la vapeur, puis se retiroit chez lui, pour en éprouver les effets de la purgation la mieux ordonnée; ce qui lui réussissoit à merveille.

Nos corps sont de vrais cribles, des milliers de petites pompes s'ouvrent à leur surface, & tout ce qui les entoure y verse le germe d'une santé constante ou d'une altération destructive. Il importe donc d'avoir des amis, des domestiques sains. Il n'est pas indifférent pour un mari d'avoir une femme d'une complexion forte, ou d'une santé qui vacille, & réciproquement pour une épouse d'avoir un mari d'une bonne ou d'une mauvaise constitution. La théorie du magnétisme animal, auroit ici son application. Mais sans m'égarer en digressions, ce que

je dis de personnes, je le dis des lieux, de l'atmosphère, de l'air & de tous les miasmes ambiants dont nous pouvons ressentir les effets nuisibles ou salutaires.

Si l'observation & l'expérience ne venoient à notre secours, on auroit sans doute de la peine à se persuader combien est considérable le volume de matière, qui entre avec l'air dans nos corps par cette voie. Keill nous apprend dans ses observations, qu'en une seule nuit, il attira en dormant, jusqu'à 18 onces d'humidité. Cette vérité confirmée par plusieurs savans observateurs, devient palpable par l'expérience. Dans un changement de tems, qui de sec devient humide, il arrive lorsque les pores sont exposés à l'air & bien ouverts, que le corps devient plus pesant, sans que l'on ait pris de nourriture.

D'après cette observation constante, on se croit fondé à assurer, que dans un pareil changement de tems, l'inspiration excède quelquefois la transpiration.

Les autres pores sont appellés sudorifiques, parce qu'ils donnent issue à la matière de la sueur; ils sont grands & ouverts mais peu nombreux.

Les troisièmes sont les perspirables, infiniment petits, mais infiniment multi-

pliés (1); ce qui fait que la matière, qu'ils évacuent, surpasse la sueur, & par cette raison un corps qui sue, dissipe beaucoup moins qu'un corps qui transpire, avec cette restriction pourtant, qu'on ne doit point entendre ceci d'un corps qui seroit toujours en grande sueur; mais proportionnellement au tems, & respectivement, à la disposition que l'un auroit à la sueur & l'autre à la perspiration. Car toutes choses égales, quoi qu'en disent Noguès, Sanctorius & plusieurs autres, je ne puis croire qu'à même durée de transpiration & de sueur, le corps qui transpireroit, fit une plus grande déperdition que celui qui sueroit, puisque la perspiration n'affoiblit pas, & que la sueur au contraire affoiblit extrêmement, ce qui suppose une dissipation bien plus considérable. Si donc la transpiration évacue davantage que la sueur, c'est plus à raison de sa continuité, que de son abondance. C'est à quoi il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention. Je crois même être le premier, qui ait fait cette observation, que

(1) Leuwenhoek en a découvert au microscope 125,800 sous une portion de la cuticule de l'étendue d'un grain de sable.

l'expérience journaliere vérifie. On voit sécher & dépérir d'épuisement les tempéramens qui luent, tandis que ceux chez qui la transpiration est bien établie, sont dans un état de santé & d'embonpoint.

La transpiration a cela de commun avec l'émanation, qu'après son opération pendant quelques années, le sujet doit être dans le même état, qu'il étoit à quelques différences près de diminution, ou d'accroissement selon l'âge.

La dissipation continuelle du corps exposé au travail, au mouvement, au choc des élémens, à l'action de la chaleur naturelle, exige une réparation, qui en compensant la déperdition qu'il essuie, le réintègre, l'entretienne & l'augmente même dans l'enfance & dans la jeunesse pour le conduire à sa complète existence. Ceci est l'affaire d'une nourriture saine & suffisante, qui élaborée par une bonne digestion des alimens, fournit à la dépense journaliere. La nature toujours sagement prodigue, l'est ici comme dans l'œuvre de la génération, où pour un germe qui doit être fécondé, elle fait les frais de mille. Ainsi pour quelques parties similaires qui doivent s'unir au corps & le former, elle exige par la faim & la soif, que nous prenions beau-

coup plus qu'il ne nous en doit rester : de-là la nécessité d'évacuer le superflu, or s'il est démontré, comme il l'est en effet, que la voie de la transpiration est la plus abondante des évacuations; il s'enfuit qu'elle est la plus nécessaire, & par conséquent la suppression est la plus dangereuse.

En effet, si le défaut des sécrétions du ventre & de l'urine, cause des maux si fâcheux, quoique la nature ait destiné des réservoirs pour contenir les matieres de ces évacuations, que sera-ce des effluves suspendus de la transpiration, dont l'avalation surpasse toutes les autres évacuations réunies ensemble? Quels désordres cette suppression ne doit-elle pas causer, n'y ayant point d'autres cavités, d'autres réservoirs de la matiere abondante de la perspiration, que le sang même avec lequel elle se trouve mêlée & confondue!

On fait que dans l'estomach & dans les intestins, il se fait, ou doit se faire une séparation des parties grossieres qui sont rejetées par les voies excrétoires. Le chyle que l'on regarde comme l'aliment divisé & dont la dépuration est commencée entre les veines lactées, est porté dans le sang avec lequel il se mêle. Le sang transporte ce chyle dans toutes les

parties du corps. Il continue à se dépurer par le mouvement de la circulation, de tout ce qui lui restoit de grossier. Cette matiere brute est chassée par ce mouvement, & fort par les voies des sécrétions, & principalement de la transpiration, tandis que les parties analogues au sang, demeurent. Ensuite comme toute la masse du sang passe plusieurs fois dans toute l'habitude du corps, on conçoit que dans ce mouvement de circulation continuelle, chaque partie du corps attire à soi les molécules homogènes, & laisse aller celles qui ne le sont point. De cette façon toutes les parties se développent & se nourrissent, non par une simple addition de parties, & par une augmentation superficielle; mais par une pénétration intime produite par une force qui agit dans tous les points de la masse, & que l'on pourroit appeller *intu-susception*.

La quantité de matiere épurée n'a pas de proportion avec les autres parties hétérogènes ou superflues qui doivent être évacuées. La somme de celles-ci les surpasse presque du tout. Quelqu'embonpoint qu'on prenne ou qu'on entretienne, on voit que si le corps s'approprioit chaque jour d'une maniere permanente, la centième partie des alimens, au bout de

quelques années, il deviendrait un colosse, un fardeau insupportable. La quantité presque entière des nourritures, s'évacue donc ou doit s'évacuer, pour que l'on n'éprouve pas de leur surcharge mille accidens.

On peut soumettre & on a soumis en effet à un calcul arithmétique & à la balance, la preuve de ce que j'observe. Si l'on prend huit livres d'alimens, trois s'en vont par les voies les plus ouvertes, & cinq se dissipent par la transpiration. Pesez, dit Sanctorius, un homme à jeun, supposez qu'il pese cent livres, donnez-lui huit livres d'alimens dans un jour, pesez le volume de toutes les sécrétions les plus sensibles, qui se font pendant vingt-quatre heures, vous verrez que le volume n'est que de trois livres. Repesez le lendemain le même homme & à la même heure, vous verrez qu'il ne pèse qu'un cent; donc il s'est évaporé par la transpiration cinq livres. Cette expérience tentée & réitérée sur les hommes & les animaux, a donné le même résultat, avec cette différence que dans les pays chauds, la quantité des matières dissipées par la perspiration, est plus grande. En Italie, par exemple, elle est plus considérable qu'en France, en France

qu'en Angleterre, & dans tous les climats, plus ou moins abondante, suivant les saisons.

Admettons encore sur ce fait incontestable, une autre supposition : savoir que de ces cinq livres qui doivent s'évaporer par la transpiration, le vingtième, c'est-à-dire, un quart de livre, vienne à rester chaque jour, soit par cessation momentanée de cette dissipation, soit par sa diminution; au bout seulement de quatre mois, on aura le poids de trente livres de matières hétérogènes & superflues. Qui ne conviendra à présent qu'un pareil volume d'humeurs, ou ramassées en un seul endroit, ou répandues dans l'habitude du corps, ne soit capable de rompre l'équilibre des fluides & des solides, de troubler, d'intercepter le jeu de notre frêle machine, dont un seul atôme peut détruire toute l'harmonie? Le défaut de transpiration est donc une cause bien commune de maladies, dans lesquelles il faut comprendre la Goutte & le Rhumatisme.

SECTION TROISIEME.

SECONDE CAUSE.

Les excès vénériens.

C E qui confirme l'affertion que je viens d'avancer, c'est que toutes les autres causes particulieres de la Goutte, sont plus ou moins funestes, selon le plus ou le moins d'obstacles qu'elles apportent à la transpiration. Les excès vénériens, par exemple, sont par cela même capables d'engendrer cette maladie, & d'en redoubler les accès, en ceux qui en sont atteints. Car comme il est de fait qu'ils nuisent à la perspiration, il n'est pas douteux, que cette suppression, ne fût-elle que d'un quart, comme l'observe Sanctorius, ne puisse en différentes fois faire un grand mal. Mais l'émission de la semence, me direz vous, ne peut-elle pas compenser le défaut de transpiration qu'elle occasionne? Non assurément: il

arrive tout le contraire. La semence étant une liqueur parfaitement élaborée, épurée & souvent même toute disposée à reporter dans tout le corps de quoi réparer les pertes, entretenir & augmenter son embonpoint, comme on en a la preuve dans les Eunuques, dans les tempéramens froids, qui sont tous fort gras, & même dans les tempéramens délicats, dont la santé suit la tempérance dans les plaisirs, la perte loin de compenser par quelque bien, les accidens qui surviennent du défaut de la perspiration qu'elle intercepte, ajoute encore à ce mal, l'appauvrissement du sang & l'extinction du feu, principe de la vie. Les nerfs deviennent foibles & languissans, la contraction des muscles & des autres ressorts, diminue, les viscères perdent leur activité; le cœur, le cerveau dégénèrent & entraînent avec eux la ruine du reste. Faut-il qu'un plaisir aussi vif, aussi pur, aussi légitime, aussi nécessaire entraîne de si fâcheux inconvéniens ! non : n'accusons point la nature ; l'amour & ses faveurs, sont aussi utiles qu'agréables : mais il a le sort des meilleures choses, dont l'abus est toujours très-dangereux. *Corruptio optimi pessima.*

C'est une chose digne d'admiration, que

que si nous ne nous accordons autant de voluptés corporelles que la nature en peut porter, ou qu'elle en a de besoin, que si même à cause de diverses occupations, nous résistons à ses appétits, & la remettons à une autre fois, & qu'à peine nous lui obtempérons en ses nécessités, ou que comme dit Platon, nous ne céditions qu'après qu'elle nous a pressés, piqués, aiguillonnés, nous n'en souffrons aucune perte, aucun inconvénient, aucun dommage; mais au contraire, si nous lâchons les rênes à nos passions, si au lieu de les régir, elles nous maîtrisent, nous devons craindre les plus grands maux, pour des sensations foibles & peu voluptueuses qu'elles nous donneront. Car comme le rire forcé, est moins doux, moins agréable que fâcheux, convulsif & évanouissant; ainsi les voluptés que reçoit le corps, agacé, stimulé, irrité, sont violentes, outrées, turbulentes, hors de nature, & conséquemment très-funestes.

SECTION QUATRIÈME.

TROISIÈME CAUSE.

Les excès dans le manger.

UN vice beaucoup moins pardonnable, la gourmandise, peut aussi donner naissance à la Goutte, d'abord par l'interruption de la transpiration. Cette évacuation dans les gens qui se portent le mieux, languit pendant quatre heures après le repas, elle ne dissipe guères que quatre onces par heure. Si vous reprenez un repas avant la neuvième heure, vous suspendez la perspiration pendant quatre heures. Dans quel travail ne jetez-vous pas alors la nature, en accumulant sur les arrérages de la transpiration du premier repas, la charge du second! Dans cette nouvelle suspension, la nature ne pouvant épuiser le tout, il faut que les canaux excrétoires s'affaissent & se colent faute d'usage, sur-tout si le lendemain & les jours suivans, on se livre à la même intempérance; mais lorsqu'on ne prend

les alimens qu'avec beaucoup de sobriété & à de justes distances, la perspiration va son train sans obstacles, les vaisseaux qui ne sont point gorgés, se contractent aisément & atténuent infiniment les suc qui doivent être chassés par la transpiration.

Ce n'est pas seulement la fréquence des repas qui peut procurer la Goutte; mais encore l'abondance ou la succulence des mets, qui introduit dans la masse du sang une plénitude, qui la surcharge. Nos modernes Sybarites & leurs convives ne pourroient pas, comme Milon de Crotonne, tuer un bœuf d'un coup de poing, le porter à cent stades & dévorer glou-tonnement toute la chair en un jour; mais ils peuvent bien (& se vantent de cette prouesse) consommer l'essence de cinq à six moutons, de quelques veaux, d'un bœuf tout entier, & cela dans un seul repas, où l'on employe cette énorme quantité de viande en sausses, en jus & en coulis.

Pour peu qu'on conserve de retenue, l'on a honte de se provoquer par artifice aux plaisirs de l'amour; mais on se fait gloire de provoquer toutes ses facultés aux jouissances de la chere la plus recherchée. Les viandes simples & ordi-

naires, contiennent l'appétit dans les bornes de la tempérance, mais l'art de la cuisine a fait de nos jours, de si funestes progrès, que ceux qui l'exercent sont venus à bout de nous faire appêter & savourer des nourritures, converties en poisons plus ou moins actifs, par l'abus des épices qui dessèchent notre sang, altèrent nos humeurs, & nous portent même au-delà de la faim, dans l'usage de ces alimens pernicioeux.

Outre les excès dans le manger, la vie oisive, que menent ceux qui se font un dieu de leur ventre, cause la stagnation des humeurs, & nuit à leur dissipation. Les suc d'un sang trop épais s'arrêtent dans les vaisseaux capillaires, y séjournent, les dilatent, & voilà les douleurs de la Goutte, qui se font particulièrement sentir dans les articulations où se forme le dépôt des humeurs.

Comme les odeurs des fleurs, foibles par elles-mêmes, mêlées avec l'huile, acquerront de la force & de la vigueur; ainsi la réplétion d'humeurs, donne corps & substance aux causes & aux occasions extérieures des maladies. Sans la quantité excessive de matieres superflues, il n'y auroit point de danger, parce que ces germes des indispositions se dissou-

droient, se dissiperoient, s'ils étoient reçus dans un sang pur & des esprits subtils ; mais où il y a redondance d'humours superflus, il en sort comme d'une fange profonde qu'on vient de remuer, des miasmes pestilentiels, principes funestes des maux les plus dangereux & les plus difficiles à guérir. N'imitons point ces *Patrons* avides, qui ne peuvent se lasser de charger leurs vaisseaux, car il leur faut continuellement vider la sentine, & jeter l'eau qui entre de toutes parts. Si nous emplissons & surchargeons notre corps, il faudra continuellement laver & clystérifier. Tenons-le au contraire, toujours net, dispos & léger, afin que si par hasard, il vient à être appesanti & chargé d'ailleurs, il revienne toujours au-dessus, comme fût le liege.

Ce n'étoit pas assez pour la foiblesse humaine d'être exposée à ces maux, par les excès des plaisirs les plus attrayants, les plus vifs, les plus délicieux & les plus nécessaires au soutien de l'homme & à la propagation de son espece ; ce n'étoit pas assez pour nous d'avoir à résister à la tentation de tant de jouissances, mérite en quoi consiste la tempérance, qui lorsque nous écoutons sa voix nous retient dans de justes bornes ; ce n'étoit pas

assez pour notre fragilité d'avoir à sacrifier à la santé, état paisible, dont le bien est à peine senti, une foule de voluptés ravissantes; il falloit encore, ô nature mârâtre! que nous encourussions les maux les plus cruels par l'usage même modéré des alimens les plus communs. Qu'un pareil fort est à plaindre! c'est la désespérante situation de Tantale.

SECTION CINQUIÈME.

QUATRIÈME CAUSE,

Les nourritures animales.

LES nourritures animales qui sont si ordinaires, paroissent certainement permises, & par l'exemple d'une infinité d'espece d'animaux qui s'en subsistent, & par la raison du plus fort. Dieu lui-même, en plusieurs endroits de l'écriture, nous accorde le privilège d'en user. Cependant cet usage si conforme, ce semble, à un droit très-commun, si autorisé par la révélation, & si flatteur pour les sens, met selon M. L. notre frêle machine

à la torture, & même si l'on en croit ce Chirurgien, c'est l'unique cause de la Goutte. Je suis de son avis, quant au premier point; mais non pas quant au second.

L'usage des animaux de toute espece pour alimens, engendre la Goutte, parce que cette nourriture pleine de sucs, dont la matiere est indigeste & pesante, rend nos humeurs inertes & acrimonieuses, & que de plus elle se corrompt. On ne veut point manger de viandes nouvellement tuées, on en attend la mortification, je pourrois dire la putréfaction, qui, quibiqu'elle ne soit pas toujours sensible au goût, n'en est pas moins certaine, puisque sans cela la chair n'en seroit pas attendrie. Il y a même telles viandes qui n'ont point de saveur, si elles ne sont à ce point. On compte tous les jours; on juge par le flair du degré de venaison; on les mange ensuy putréfiées. Le palais est flatté d'un mets agréable & d'un fréquent usage; mais c'est aux dépens de l'estomac, qui trop souvent & trop pesamment chargé, se fatigue, ne fait que de mauvaises digestions & de fausses coctions dont le chile est très imparfait. Les substances animales infectent donc la masse de nos humeurs;

celles-ci par des mouvemens redoublés d'oscillation, forment des concrétions & se portent sur différentes parties de notre corps, & quand elles s'y arrêtent, elles produisent les douleurs de la Goutte ou forment le calcul & la pierre.

Cette origine de la Goutte n'est point une chimérique invraisemblance. Il est même très-probable, que l'usage des viandes nous est aussi pernicieux qu'il l'est à un animal qui est peu naturel, quelque commun qu'il soit. L'homme, dans l'état de la nature, est frugivore. C'est ce que démontre sa seule structure. Cette observation peut déplaire à de voraces gourmans; mais elle sera avouée des personnes sensées & tempérantes, qui reprocheront à leurs auteurs de les avoir élevées dans cet état si funeste & si barbare. Ne blâmons point la nature. Cette mère aussi très-généreuse, ne nous offre-t-elle point avec assez de libéralité des alimens purs & sains, exquis & substantiels dans les fruits, les légumes & les grains, pour satisfaire à la fois, le besoin & même la fertilité? Renonçons donc à une habitude atroce, à moins que nous ne nous justifions de l'emporter en cruauté & en férocité, sur les animaux les plus gâtés & les plus carnassiers, en fa-

par pure gourmandise, ce qu'ils ne font que par nécessité.

Quel courage d'homme, dirois-je, avec Plutarque, eût le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres, & engloutit dans son estomac des membres, qui, le moment d'auparavant, béloient, mugissoient, marchaient & voyaient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre? comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes? comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur? comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier les saletés de ses blessures, à nettoyer le sang noir & figé qui les couvrait?

C'est de ceux qui commencerent ces cruels festins, & non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'étonner: encore ces premiers là pourroient-ils justifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la nôtre, & dont le dé-

faut nous rend cent fois plus barbares qu'eux.

Mortels bien aimés des dieux, nous diroient ces premiers hommes, comparez les tems; voyez combien vous êtes heureux, & combien nous étions misérables! la terre nouvellement formée, l'air chargé de vapeurs, étoient encore indociles à l'ordre des saisons; le cours incertain des rivières, dégradoit leurs rives de toutes parts: des étangs, des lacs, de profonds marécages inondoient les trois quarts de la surface du monde, l'autre quart étoit couvert de bois & de forêts stériles. La terre ne produisoit nuls bons fruits; nous n'avions nuls instrumens de labourage, nous ignorions l'art de nous en servir, & le tems de la moisson ne venoit jamais pour qui n'avoit rien semé. Ainsi la faim ne nous quittoit point. L'hiver la mouffe & l'écorce des arbres étoient nos mets ordinaires. Quelques racines vertes de chien-dent & de bruyere, étoient pour nous un régal, & quand les hommes avoient pu trouver des feines, des noix & du gland, ils dansoient de joie autour d'un chêne ou d'un hêtre au son de quelque instrument rustique, appellant la terre leur nourrice & leur mere; c'étoit-là leur unique fête, c'é-

toient leurs uniques jeux : tout le reste de la vie humaine n'étoit que douleur, peine & misère

Enfin quand la terre dépouillée & nue ne nous offroit plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous conserver, nous mangeâmes les compagnons de notre misère, plutôt que de périr avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force à verser du sang? voyez quelle affluence de biens vous environne! combien de fruits vous produit la terre! que de richesses vous donnent les champs & les vignes! que d'animaux vous offrent leur lait pour vous nourrir & leur toison pour vous habiller! que leur demandez-vous de plus, & quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, rassasiés de biens & regorgeant de vivres? Pourquoi mentez-vous contre notre mere, en l'accusant de ne pouvoir vous nourrir pourquoi péchez-vous contre Cérès inventrice des saintes loix, & contre le gracieux Bacchus, consolateur des hommes, comme si leurs dons prodigés ne suffisoient pas à la conservation du genre humain? Comment avez-vous le cœur de mêler avec leurs doux fruits, des ossemens sur vos tables, & de manger avec le lait, le sang des bêtes qui vous le donnent! les panthères, & les lions, que vous

appelez bêtes féroces, suivent leur instinct par force, & dévorent les autres animaux pour vivre; mais vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous combattez l'instinct sans nécessité pour vous livrer à vos cruelles délices; les animaux que vous mangez ne sont pas ceux qui mangent les autres; vous ne les mangez pas ces animaux carnassiers, vous les imitez. Vous n'avez faim que de bêtes innocentes & douces, qui ne font de mal à personne, qui s'attachent à vous, qui vous servent, & que vous dévorez pour prix de leurs services.

O meurtrier contre nature, si tu t'obstine à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer des animaux, des êtres de chair & d'os, sensibles & vivans comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux repas, tue les animaux toi-même, je dis de tes propres mains, sans ferrement, sans coutelas; déchire-les avec tes ongles, comme font les lions & les ours; mords ce bœuf & le mets en pièces, enfonce tes griffes dans sa peau; mange cet agneau tout vif, dévore les chairs toutes chaudes, bois son sang encore fumant. Tu frémis, tu n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vivante? Homme pitoyable? tu commences par

tuer l'animal, & puis tu le manges comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'est pas assez ; la chair morte te répugne encore, tes entrailles ne peuvent la supporter ; il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de drogues qui la déguisent ; il te faut des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre & habiller des corps morts, afin que le sens du goût trompé par ces déguisemens, ne rejette point ce qui lui est étrange, & savoure avec plaisir des cadavres dont l'œil même eût eu peine à souffrir l'aspect.

Si cependant une longue & malheureuse habitude, nous rend nécessaires ces alimens pernicieux par eux-mêmes ; sans nous en priver absolument, mitigeons par la tempérance les effets nuisibles de leur venin ; n'en usons qu'à cause de la funeste nécessité que nous en avons contractée. Prenons garde à leur qualité, réduisons - en la quantité : préférons leur dans les saisons favorables, l'usage des fruits & des légumes, habituons-nous, le plus que nous le pourrons, à cette dernière nourriture ; insensiblement notre goût en sera flatté, et sûrement notre santé y gagnera.

Le tempérament fort, robuste & vigoureux des gens de la campagne, en est un bel exemple. Je pourrois y ajouter celui des Turcs & des Tartares, peuples très-frugivores.

Les personnes les plus avides de viandes, me sauront gré de mon indulgence, quand elles apprendront, qu'un savant qui contredit en partie mon opinion sur l'état naturel de l'homme frugivore, ne lui accorde cependant gueres plus d'un tiers de nourritures animales, sur deux de nourritures végétales. M. Broussonnet dans son essai (1) sur les rapports qui se trouvent entre la forme des dents de l'homme & la nature des alimens qui peuvent lui convenir, s'exprime ainsi.

» Les organes absolument essentiels aux fonctions vitales, tels que ceux de la respiration de la digestion, diffèrent peu parmi les animaux d'une espèce à l'autre, parce que ces organes ont un même but à remplir, quelque soit l'individu. Il n'en est pas de même des dents, qui varient selon l'espèce de l'animal & la qualité

(1) Mémoire lu cette année à l'Académie des Sciences.

des substances dont il se nourrit. Les dents des animaux frugivores sont volumineuses, présentent beaucoup de surface, parce qu'elles sont destinées à scier, à ronger & à moudre; les dents des animaux carnassiers, destinées au contraire à déchirer, à rompre, à briser, à retenir leur proie, toujours prête à s'échapper, sont étroites, très-solides, hérissées de pointes. La nature en variant leurs besoins, a du varier aussi la forme des organes destinés à les satisfaire.

S'usant par un broiement & par un frottement continuel, les dents de l'herbivore, sont composées de plusieurs couches d'émail. Or l'homme réunit les deux espèces de dents qui appartiennent aux frugivores & aux carnivores, ce qui prouve, que les substances végétales & animales conviennent à la nourriture de l'homme; mais dans la proportion relative au nombre de chaque espèce de dents. Car en supposant que dans l'état de nature, les actions physiques de l'homme soient comme celle des animaux déterminées par la forme des organes, il paroît, qu'on est en droit de conclure, que la quantité des alimens qu'il tire du regne végétal, doit surpasser celle qu'il tire du regne animal, comme vingt

surpassent douze, puisque dans le nombre de ses dents, il s'en trouve vingt, qu'on peut rapporter à celle des animaux frugivores, & douze à celles des animaux carnivores. Cette assertion, qui, continue l'auteur, jette un grand jour sur un fait important de diététique, est justifiée par tous les peuples; ceux de l'Asie & de l'Afrique, du Continent & des Isles de l'Amérique, qui associent le riz, le Maïs, le Manioc, la Pomme de terre, à la chair des animaux, dont ils se nourrissent dans une proportion à-peu-près égale à celle qui fixe mes observations anatomiques, c'est-à-dire vingt parties de substances végétales sur douze de substances animales, ou si l'on veut de cinq sur trois ».

M. Broussonet ne trouveroit pas cette justification de son système chez les antropophages; il ne l'auroit pas trouvé dans le tems où toute l'Inde tenoit au dogme de la Métempsychose; il ne l'auroit point trouvée à la naissance du monde, où l'homme dépourvu de tous les moyens que lui a suggéré son industrie pour s'approprier les nourritures animales, ne connoissoit d'autres alimens que les racines, les plantes, les fruits, & n'en vivoit que plus long-tems. De

plus, qui lui a dit, que la forme des dents de l'homme telle qu'elle est, & prise dans son ensemble, ne lui seroit pas aussi nécessaire pour être frugivore, que pour être carnivore? Combien de plantes, de racines & de fruits exigeroient autant d'efforts de notre part, pour nous en substanter, que les chairs les plus coriaces; avec cette différence que l'usage de celle-ci, peut produire une corruption, une putrefaction, que l'on n'a pas à craindre de celui des Végétaux?

SECTION SIXIEME.

CINQUIÈME CAUSE.

Les excès du vin.

SUR ces observations, nous voilà, me direz-vous, devenus frugivores, s'il ne tient qu'à s'abstenir des nouritures animales pour éviter la Goutte; mais qu'y gagnerons-nous, si en la fuyant d'un côté nous la rencontrons de l'autre? Allez-vous encore, après nous avoir enlevé impitoyablement le corps des repas & des festins, nous en enlever l'ame, je veux

dire le vin, dont la vertu vivifiante & corroborative, nous anime de la plus vive gaieté? Qui ne fait, que si la Goutte marche souvent à la suite de *Venus* & de *Comus*, elle ne se trouve pas moins fréquemment à celle de *Bacchus*, comme l'a dit assez ingénieusement *Conrard*.

Maint Auteur antique & recent,
 Bien instruit en toute doctrine,
 Soutient que la Goutte descend
 De copulation divine,
 Et que de *Bacchus* & *Cyprine*
 Nacquit cet enfant maupiteux,
Auteur d'un mal si douloureux. c

Nous interdirez-vous aussi les plaisirs bachiques? Non: mais seulement leurs excès, comme je ne vous ai point défendu ceux de l'amour, mais leur abus; ni les agrémens de la table, mais les viandes, ou au moins les excès qu'on en peut faire.

La vérité ainsi que la vertu se trouve presque toujours entre les extrêmes. Je ne déférerai entièrement, ni au sentiment de *M. L...*, qui prétend que le vin, même pris outre mesure, ne donne pas la

Goutte, ni à celui de M. C., qui croit voir dans cette liqueur, même prise avec modération, un principe de ce mal. Justifiant donc le vin vieux & de bon crû, des calomnies & des imputations fausses dont on le charge, je les changerai en justes accusations contre son abus.

Le bon vin est un puissant cordial & un roboratif. Son usage modéré donne de la force aux solides, raréfie dans les vaisseaux, l'humeur fibreuse de la Goutte, en accélère le mouvement, & par des efforts redoublés, la poussant du centre à la circonférence, il peut empêcher son épaisissement ou le dissiper, s'il est formé; s'opposer à la rétrogradation, & contribuer même à la guérison de l'accès; c'est ce que plusieurs personnes, mal à propos scrupuleuses sur l'article du vin, dont elles se privoient, ont éprouvé presque aussitôt, qu'elles se sont mises avec modération à son usage, sans renoncer absolument à l'eau à laquelle elles s'étoient bornées & dont elles buvoient peut-être trop (1).

(1) L'eau bue en quantité, empêche la transpiration & procure la sueur.

On imagineroit à peine les bons effets que procurent les vins de Canarie, de Bourgogne, de Champagne, dans la Goutte irréguliere, qui attaque successivement presque toutes les articulations. Ils augmentent le ressort des organes, précipitent le cours des fluides, & comme leur action se passe dans les parties nobles, ils les garantissent des dépôts qui s'y pourroient fixer, & font que l'humeur se dépose dans les articulations, souvent même dans une seule, but auquel, autant qu'il se peut, on doit chercher d'atteindre, pour la guérison.

Cependant, lorsque je dis que les bons vins sont favorables dans le cas annoncé ci-dessus, je n'entends pas qu'on en fasse excès. On en permet si la Goutte n'est point inflammatoire, un quart de verre de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que l'accès soit devenu régulier, ou soit presque entièrement fini, si le tempérament est flegmatique; & l'on n'est point long-tems à attendre les effets désirés. Telle est dans certaines circonstances, & en général, la vertu salutaire de tout bon vin pris avec tempérance.

Mais voici les fruits amers des excès qu'on en fait. L'abus de cette liqueur, qui est fort astringente, lui donne chez

les grands buveurs la force d'un caustique. Alors elle dessèche les fibres de nos parties solides, elle épaisit si fort la lymphe & le sang, qu'ils deviennent visqueux & gluans, elle communique à toutes nos humeurs une espèce d'acrimonie corrosive. Certains vins peuvent y contribuer plus que d'autres, & être plus ou moins dangereux, selon qu'ils contiennent plus d'esprits ou de tartre. C'est sur ce fondement, mais contre toute expérience, que M. C... croit le vin de Champagne si propre à causer la Goutte, qu'il avance contre toute vérité, que la Champagne est remplie de Goutteux & de gens attaqués des autres maladies des jointures. J'ai habité pendant quelques années cette province, & résidé dans les cantons où l'on recueille les vins les plus capiteux, qui sont ceux de la montagne de Rheims, d'Épernay, de Pierry, d'Ay, d'Auvillers, & je puis assurer comme un fait indubitable, que dans les campagnes & les villes voisines de ces bons crus, on ne voit pas plus de Goutteux qu'ailleurs, je pourrois dire moins, par la raison que j'ai donnée ci-dessus; ceux qui usent de cette liqueur sobrement, évitent la Goutte par les bons effets

qu'une boisson cordiale & stomachique procure chez les hommes tempérans.

Ce n'est pas que je veuille justifier l'excès du Champagne, qui peut - être malgré tout ce qu'on en dit, est le moins pernicieux des vins, parce qu'il a peu de tartre. Cependant son abus est toujours dangereux. Il est vrai que ce vin léger passe vite; mais la fumée qui est beaucoup plus légère & qui passe cent fois plus vite par une cheminée, ne laisse pas de la noircir & d'y attacher beaucoup de suie, qui brûle & s'enflamme avec le tems, & menace d'un grand incendie. De même le vin de Champagne, qui effectivement passe plus vite que tout autre, laisse néanmoins un tartre qui épaisit, fige les humeurs de la Goutte & les dépose sur les articles.

SECTION SEPTIEME.

SIXIEME CAUSE.

L'usage des liqueurs.

LE moins se trouve renfermé dans le plus; ainsi avoir prouvé que les excès du

vin sont capables de produire la Goutte, c'est avoir démontré les pernicioeux effets, je ne dis pas de l'abus; mais de l'usage même des liqueurs. Plus spiritueuses, plus caustiques que le vin, elles embrasent les parties solides du corps, condensent & coagulent les fluides & causent dans ses visceres des obstructions qui affectent les buveurs, de Goutte interne ou remontée, lorsque l'humeur est trop épaisse, pour se reporter aux extrémités & causer dans les articles les douleurs de la Goutte réguliere.

Tout le monde peut observer, que l'esprit de vin & l'eau-de-vie, qui sont les parties les plus actives du vin, épaisissent & coagulent la lymphe. On peut l'éprouver sur le sang humain récemment tiré.

Voici une autre observation: sitôt que l'on a tenu de l'esprit de vin ou de l'eau-de-vie dans sa bouche, la salive devient filante & tenace comme du blanc d'œuf; & deux heures après avoir bu ces liqueurs, elle ne se filtre plus. Cette expérience simple, mais frappante, laisse imaginer les désordres que peut causer l'usage, à plus forte raison, l'excès des liqueurs.

Il résulte de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que nous ne devons attribuer qu'à

notre faute, la génération de la Goutte. Ce n'est pas qu'elle ne puisse avoir un principe intérieur & indépendant en lui-même de notre volonté; mais ses effets n'étant jamais que le produit de nos indiscretions, c'est toujours à nous que nous devons nous en prendre de cette maladie, quand elle se manifeste.

Voudroit-on (opinion peu accréditée) la considérer comme ayant un germe naturel & inné dans l'homme? ce mal déjà trop commun, le seroit bien davantage; épidémique comme la peste & la petite vérole, il se propageroit indifféremment sur les deux sexes. Or la différence est bien grande. On compte vingt hommes goutteux contre une femme atteinte de cette maladie, en parlant même de celles qui ont passé leur tems critique. C'est presque un phénomène d'en voir qui y soient sujettes avant cette époque. Considéreroit-on la Goutte, comme ayant un germe héréditaire dans ceux qu'elle affecte, ce qui a réellement lieu dans quelques sujets, & peut contribuer quelquefois à la répandre? toujours est-il vrai, que nous n'en devons le développement qu'à nos imprudences & à nos excès, qui sont, si j'ose m'expliquer ainsi, comme les sels végétatifs,
prop.es

propres à la fécondation & à la production de cette plante amere & malfaisante, puisque de plusieurs enfans d'un même pere, affecté de la Goutte avant leur génération, les uns en son exempts & les autres y sont sujets.

SECTION HUITIÈME

SEPTIÈME CAUSE.

L'acide vital & autres ferments ou levains.

DE célèbres Auteurs, Vanhelmont, Galien & Hypocrate ont trouvé le principe de la Goutte dans l'acide vital. On fait que ce ferment aussi nécessaire à la digestion, que le baume des humeurs les plus douces, tant qu'il ne sort point de l'estomac, est ami de la nature, comme il en devient le cruel ennemi, quand il en sort vicié, & qu'il déploie sa funeste énergie sur les intestins, ce qui arrive, lorsque de mauvais levains altérant le sien, le portent à un degré excessif de fermentation. L'usage des choses crues, aigres, indigestes, putrides, est la

source de ce désordre, qui produit une infinité de maladies, au nombre desquelles se trouve très-souvent la Goutte.

Tel est le fruit de l'acide vital, de cette semence bonne en elle-même, pour la fin à laquelle elle doit tendre ; mais qui devient par dégénération la cause efficiente des *nodus*, des crayes, de la chaux, des pierres à fusil, qui se forment par-tout & particulièrement dans les articles, comme on en a tiré de différents sujets, de si dures qu'elles faisoient feu.

Vanhelmont explique d'une manière fort naturelle la formation de ces pierres. Il distingue celles qui se forment dans la vessie & dans les reins, de celles qui croissent dans les jointures & les articles des Goutteux. L'une prend naissance dans les eaux, qui sont la matière de l'urine ; l'autre dans un mucilage spermatique destiné à former l'humeur onctueuse, qui doit entretenir le mouvement ; mais qui perdant sa qualité lubrifiante & se trouvant viciée par l'acide vital dégénéré lui-même, devient visqueuse, épaisse, crasse, & se cuit en brique, en chaux, en plâtre & en pierre ; en sorte que la liqueur spermatique perdant sa forme par ce changement, se sou-

mét aux loix du ferment vicieux qui la tranfmue, demeure fixe dans les articulations & autres lieux, s'y affaiffe, s'y durcit, s'y pétrifie, & n'est plus qu'un corps étranger à charge à la nature qui voudroit, mais ne peut plus s'en défaire.

Il est certain que la mauvaise qualité & l'altération des humeurs, produisent des concrétions plus ou moins dures dans le corps des hommes & des animaux, & il n'y a presque aucune partie qui ne soit sujette à cette sorte de maladie. Aussi en a-t'on trouvé, comme le remarque Lister, dans les paupieres, sous la langue, dans les intestins, dans les vésicules séminales, dans la matrice & sur-tout dans le foie, dans la vésicule du fiel, dans les reins, dans la vessie, dans le scrotum & dans les jointures des pieds & des mains. Les concrétions sont formées par les fluides, comme toutes les autres parties du corps; d'abord les liquides sont épaislis dans les obstructions, ensuite ils prennent un plus grand degré de consistance dans les squirres, enfin ils parviennent à acquérir de la dureté dans les nodus des Goutteux, s'y changent en crayes & deviennent absolument pierres dans la vessie des graveleux.

De plus, comme dans la Goutte chaque dépôt sur les articles, laisse à la fin quelque lie, quelque marc, d'où naît une espèce de concrétion dont les couches se multiplient à chaque attaque, il se forme des matieres topacées qui bouchent l'orifice de ces tuyaux. Alors la matiere se porte sur les articles où elle trouve moins de résistance & y produit par succession d'attaques, des nodosités aux pieds, aux mains, &c. enfin ne trouvant plus d'issue dans les articulations, soit supérieures, soit inférieures, elle se dépose sur les viscères, & cause ce qu'on appelle vulgairement la *Goutte remontée*.

Ce n'est pas seulement l'acide vital qui peut causer les nodosités & les concrétions, elles peuvent être produites par toutes sortes de levains, & par conséquent les transmutations se font dans les maladies, par un mauvais levain quelconque, qui change la nature des humeurs, en une qualité acide, dont l'effet est d'arrêter le cours de l'eau élémentaire du sang & des esprits, de les fixer, de les coaguler & de former par conséquent la Goutte & toutes les maladies qui nous accablent.

Les transmutations ont lieu dans la santé, par le changement & la destruction

de ce mauvais levain, à la faveur des levains contraires & des sels amers qui émoussent cet acide impur & vicieux, & rétablissent la nature dans son premier état, en calmant les irritations & les impétuosités, en arrêtant ses effervescences fébriles, & en remettant enfin le sang, l'eau & les esprits dans leur fluidité naturelle, comme dit Hypocrate.

SECTION NEUVIEME,

HUITIEME CAUSE.

Les passions.

TOUT ce qui peut suspendre, arrêter, rompre l'harmonie des fonctions naturelles, nuit nécessairement à l'homme le mieux constitué. Il résulte presque toujours de cet accident, un reflux dangereux aux parties sur lesquelles il se porte. C'est ainsi qu'un ruisseau, qui féconde les terres qu'il arrose, s'il rencontre un obstacle à son cours, reflue jusqu'à sa source, se déborde & désole l'empire de Flore, qu'il se plaisoit d'embéllir. Tel

est l'effet des passions dans le tempérament le plus sain. Que sera-ce si cet accident survient à quelqu'un, qui porte en soi le germe de quelque fâcheuse maladie? L'homme passionné qui a en lui quelque disposition à la Goutte, en éprouvera inmanquablement une atteinte, celui qui y est fort sujet une violente attaque, & celui qui est dans l'accès une révolution dangereuse & peut-être mortelle.

C'est dans ce cas que se manifeste très-souvent la Goutte *rétrograde*, l'humeur quittant le siège qu'elle s'étoit choisi aux extrémités du corps pour le placer au centre; & lors même que la personne jouissoit un instant avant de la meilleure santé, la Goutte ennemie perfide, profitant du trouble, s'empare des places les plus importantes, avec tant d'avantage qu'on a bien de la peine à l'en bannir. Quelques faits dont j'ai été témoin, ajouteront à la certitude de cette théorie. Je les cite autant en preuve des prodiges de mon élixir dans ces circonstances (où avant la découverte de ce spécifique, on se trouvoit trop heureux d'avoir, dans ces crises, recours à des palliatifs) qu'en exemple de ce que nous avons à craindre des passions.

Un homme de trente-quatre ans, marié

depuis dix, & cependant encore éperdument épris de la femme, chose rare dans ce siècle seulement au bout de quelques mois, tomba dans un violent accès de Goutte la veille des couches de sa chère moitié, qui malheureusement perdit la vie en la donnant laborieusement à son fruit. Il étoit de la prudence de cacher cette mort; mais un enfant si jeune, qu'on ne le crut point capable de s'appercevoir de ce triste événement, rompit le secret qu'il étoit si à propos de garder. Papa, dit-il trop ingénument, Maman est morte. Ces paroles comme un coup de foudre, frappent le malade, la tête s'embarasse, le transport survient, une fièvre ardente cause les plus affreux ravages. Quoique Chirurgien du malade, je n'avois pu, avant que la raison lui fût ravie, vaincre son préjugé sur l'incurabilité de la Goutte; ainsi il falloit l'abandonner aux palliatifs ordinaires. Dans son accident au contraire, maître de lui, parce qu'il ne l'étoit plus de son esprit, j'eus carte blanche de ses parens, qui avoient en moi pleine confiance. Au lieu des saignées soit du bras, soit du pied, qu'on eût pu faire en pareil cas, au lieu des attractifs, au lieu des vésicatoires, j'administre mon élixir. Trois heures après le délire cesse, le calme re-

naît, & l'humeur, pour ainsi dire, à commandement, descend aux pieds d'où elle étoit remontée si dangereusement au cerveau. Le malade qu'on console par les motifs les plus puissans sur son esprit, apprend le danger dont il est tiré; docile à mes ordonnances, il continue l'usage de mon remède, guérit en moins de trois semaines, & très-attentif aux précautions que je recommande, il n'a depuis plusieurs années éprouvé aucune attaque, quoique depuis six ans, auparavant, il en essayât assez régulièrement deux, chaque année.

Un gourmand dans un grand repas où j'étois, s'étant livré outre mesure à la passion, malgré les avertissemens qu'il avoit reçus la veille d'une attaque prochaine, se trouva subitement comme frappé d'apoplexie & perdit connoissance pendant quelques minutes. Quand la maladie auroit été ce que l'indication sembloit la caractériser, on ne pouvoit recourir dans cet instant à la saignée. J'éguisai d'émétique une pinte d'eau tiède, qu'on lui fit prendre en différentes fois. Bientôt il rendit avec usure tout ce qu'il avoit pris; mais il n'en fut pas quitte pour cela. L'humeur goutteuse, exaltée par la fermentation du vin & des liqueurs, article

sur lequel il ne s'étoit pas plus ménagé que sur les alimens, lui causa une inflammation de bas ventre si dangereuse, qu'il y avoit fort à craindre qu'il ne vît pas la fin du jour, tant ses souffrances étoient cruelles & excessives. Tous les assistans étoient dans cette appréhension, lorsque je m'engageai de détourner en moins de six heures, l'humeur qui exerçoit sa violence sur les viscères, & de la renvoyer aux mains, ou aux pieds, ou sur les unes & les autres parties, par une seule prise de mon élixir, répondant ensuite de la cure, si l'on continuoit à le prendre l'espace de quinze à dix-huit jours. Le malade prit mon remède, l'effet suivit ma prédiction, il persista, & vint au bout du tems désigné, me témoigner sa reconnoissance. Il me promit d'être plus sobre, tint parole, & ne connoît plus la Goutte depuis long-tems.

Les femmes, sans doute, sont moins sujettes à la Goutte que les hommes. Leurs évacuations périodiques & leur tempérance peuvent en préserver un grand nombre, mais elles n'en sont pas toutes exemptes. L'expérience le prouve si bien, qu'on en voit plusieurs nouées même des pieds, qui sont pour l'ordinaire chez les

hommes le premier théâtre de ce mal, parce que les tuyaux de la lymphe à laquelle se mêle l'humour goutteuse, y sont plus ouverts. Car comme l'usage de ce baume de la nature, est de rendre le mouvement doux & facile, d'éviter le froissement & le desséchement des cartilages, qui recouvrent la tête des os dans les jointures, la nature se seroit démentie dans la sagesse de ses précautions, si elle n'en avoit abondamment pourvu les pieds qui supportent tout le poids du corps, qui exécutent les mouvemens les plus pénibles, & sont mus par nos muscles les plus puissans. Par cette raison les mains sont plus souvent prises chez les dames, parce que ces parties semblent destinées chez elles, à être plus exercées, & le sont en effet plus ordinairement que les autres. Ce sexe délicat peut donc avoir en lui les graces impotentes, comme il m'en a présenté plusieurs fois le triste spectacle.

Une femme sujette à la Goutte, femme vive & jalouse, croyant un jour, peut être trop légèrement, aux rapports indiscrets d'un Argus sur le compte de son mari, tomba dans un tel trouble, qu'elle en perdit la parole. Une oppression violente de poitrine, ne lui permettoit presque plus de respirer. L'alarme

Étoit au comble par la dérouté d'un poulx, dont l'intermittence & la précipitation menaçoient du plus grand danger. Je lui fis prendre le plus adroitement qu'il fût possible, mon élixir; mais au bout d'un quart d'heure, on s'apperçut qu'elle ne l'avoit pas bien avalé, parce qu'elle en rendit une certaine quantité, qui étoit restée dans sa bouche. J'en fis prendre en proportion pour compenser cette perte, & j'attendis l'effet. La malade resta quatre heures entières dans le même état. Vers la cinquième, la respiration fut moins courte, moins serrée, le poulx se rétablit, la parole qu'elle avoit perdue revint, & deux heures après elle jetta les hauts cris des douleurs qu'elle ressentit aux deux mains, qui ne tarderent pas à s'enfler jusqu'au bout des doigts. La douleur & même l'enflure se porterent jusqu'au coude. Tous ces accidens désirés dans le tems de son danger, se dissipèrent en dix jours & la cure fut complete au douzième.

Ce ne sont pas seulement les passions naturelles qui peuvent nous exposer à de si fâcheux accidens; mais les plus factices & les plus imaginaires. Un homme faisi de la *Tulipomanie*, pensa devenir la victime de cette risible folie, par la

perte qu'il fit d'un cayeux unique, disoit il en son espèce. Cet oignon rare, à qui, comme faisoient les Egyptiens superstitieux, le moderne idolâtre eût volontiers rendu les honneurs divins, devoit, sans doute, plutôt être mis dans une châsse que confié à la terre, où il fut exposé à la pique vénimeuse d'un ver. La fleur qu'il avoit produit, au lieu d'avoir le coloris, l'éclat & la beauté qui avoient ravi notre *Tulippier* les années précédentes, ne se montra qu'avec dégénération & avec des couleurs foibles & communes. Cette maladie, comme par sympathie, ne tarda pas à frapper de sa maligne influence notre pauvre fou. Chaque degré du dépérissement de sa fleur marquoit le sien propre, enfin ç'en étoit fait de lui, si la Goutte dont il avoit déjà essuyé plusieurs attaques, ramassant avec elle toute l'humeur bilieuse, mélancolique, hypochondriaque qui le minoit, ne fût venue l'attaquer à force ouverte, d'abord aux pieds & aux mains. Bientôt gagnant terrain à raison de la foiblesse de celui qu'elle attaquoit, elle établit son siège dans l'estomach. Plus malade alors que sa fleur chérie, cet homme, moins par confiance, que par désespoir, prit mon

Élixir. L'effet en fut prompt. Tous les symptômes du danger qui le menaçoit, disparurent en peu d'heures : ce succès remit un peu le malade, j'engageai ceux qui le vissoient à faire toute la diversion possible à ses idées sombres. On en vint à bout. L'action de mon remède n'étant point interceptée, le guérit parfaitement de sa maladie, & la raison de ses amis, de sa folie.

Les passions de quelque genre qu'elles soient, peuvent hâter le paroxisme de la Goutte, en multiplier les récidives, jeter même, soit dans l'attaque, soit hors de l'attaque, dans un danger si extrême & si subit, que l'on n'ait pas le tems d'employer les secours les plus prompts, ou qu'ils soient inutiles, vu l'impuissance imprévue de la nature à en seconder les effets. Combien de fois les médecins & les chirurgiens les plus habiles, n'ont-ils pas éprouvé ce cruel désespoir? Combien de fois ne l'ai-je pas éprouvé moi-même? malgré la promptitude avec laquelle auroit agi mon remède. Souvent, trop souvent, hélas! au moment où l'on vouloit l'administrer, le principe de la vie étoit absolument éteint. L'on dispensera ma mémoire de retracer à ma sensibilité ces tristes souvenirs. Il me sera plus doux

de faire éviter ces dangers mortels, en conseillant aux goutteux d'être habituellement en garde contre les révolutions qu'ils ont à craindre de ces coups violens, & de se cuirasser d'avance contre tous ces terribles assauts & leurs funestes impressions.

Je ne serois pas borné au peu d'exemples que j'ai cités du danger des passions, si une expérience journalière, ne démontreroit leur influence sur le cours & la cause de nos humeurs, qu'elles peuvent altérer & vicier : interrompant, suspendant, arrêtant même quelquefois totalement les fonctions animales les plus essentielles, est-il surprenant que le corps en souffre? N'est-il pas même plus dangereux que le principe du mal soit intérieur, qu'extérieur? Les secousses des mouvemens déréglés de l'ame, peuvent donc être plus fâcheuses que celles qui viennent du dehors, & il n'y a aucun homme raisonnable qui n'apporte autant & plus de soin à les éviter, qu'il n'en prend à se garantir du choc des corps offensans. Quiconque donc sera jaloux de se bien porter, ne se passionnera pour aucun objet, sachant que toute passion indentifie avec notre bien être, les choses qui lui sont les plus indifférentes,

peut-être même les plus pernicieuses.
Ce n'est point encore assez de prévenir les personnes en santé, si elles veulent s'y conserver, de ne se laisser dominer par aucune passion factice ou naturelle. Il faut encore les avertir quand elles sont malades, qu'il n'y a point de cure à espérer au milieu des troubles, des inquiétudes, des allarmes, des inquiétudes, des ennuis, de la tristesse, des excès, des désordres occasionnés par ces tempêtes de l'ame. Faute d'obtenir cet ascendant de la raison sur les mouvemens impétueux de nos sens intimes, les remèdes les plus efficaces demeurent sans action, ou procurent des effets dangereux; tels les alimens les plus sains deviennent des poisons dans des estomachs mal disposés. On ne peut donc apporter trop de soin à observer ses passions, à en arrêter, ou du moins à en modérer & en régler les effets.



SECTION DIXIÈME.

NEUVIÈME CAUSE.

L'intempérie des saisons.

DES êtres aussi fragiles que nous, sujets à toutes les heures du jour, & en toutes saisons à contracter des maladies, devroient bien plus s'occuper à se préserver de celles auxquelles les expose leur foiblesse, qu'à en créer de nouvelles, ignorées de l'homme dans son état primitif. Sans cesse nous avons à lutter contre les élémens, tout à la fois conservateurs & destructeurs de nos corps. Il n'est point de saison qui n'ait pour nous ses défavantages. L'hiver resserre nos pores, condense, épaisit nos humeurs, diminue, supprime même quelquefois la transpiration. On a observé qu'elle diminue de moitié dans ce tems. Il est vrai que la nature trouvant cette issue fermée, pousse & évacue la matière par les autres émonctoires, tels que les urines, les selles, les crachats, &c. Mais ces évacuations

font insuffisantes, pour épuiser tout ce qui est retenu. La preuve en est si palpable, que les corps de ceux qui se portent le mieux, augmentent de trois livres pendant cette saison. Que ne doit-il pas arriver aux Goutteux, dont la peau est dense & ferrée, en raison de leur âge, & des fautes de régime, qui procurent la Goutte? aussi en a-t'on vu qui se trouvoient au commencement du printems, peser sept ou huit livres de plus qu'avant l'hiver.

La chaleur naturelle étant forcée par la crasse du corps, par la viscosité des humeurs, par la rigueur du froid qui resserre les parties externes, de se retirer dans les internes; elle y devient si active, qu'elle pénètre, divise, atténue & subtilise les matières qu'elle y trouve, & les fait élever en vapeurs vers le cerveau, où étant retenues par les obstructions & par le froid qui empêche la transpiration en les condensant & en bouchant les pores de la tête, elles remplissent toute la capacité du cerveau où elles donnent naissance à des tumeurs, & tombant sur les parties inférieures, poussées par leur quantité, par un froid resserrant, par une chaleur fondante, par l'excès du travail, ou par quelque forte passion de

l'ame, elles produisent mille maux dans les visceres qu'elles affectent. Inconvénient que l'on éviteroit, si l'on avoit recours à mon élixir, qui rétablirait la chaleur naturelle dans les parties externes, & pousseroit au dehors en ouvrant les pores, ces vapeurs, qui sont les sources de la Goutte, du Rhumatisme & de toutes sortes d'infirmitez.

La Goutte peut avoir lieu dans le printems à cause de la chaleur qui commençant à se faire sentir, met en mouvement tous les principes dont le sang est chargé; mais comme cette chaleur naissante, ne suffit pas pour dilater complètement les tégumens, ces ouvertures sont encore dans une espèce d'oblitération dépendante du froid qu'elles ont essuyé; de-là l'impossibilité que l'humeur de la transpiration puisse s'évacuer entièrement. Une température de cette espèce, ne permet donc que l'évacuation de la matière la plus subtile & la plus déliée, tandis que la plus terreuse rentre dans le sang, & est entraînée & déposée dans les articulations. Ce dépôt de matière morbifique doit être regardé, à juste titre, comme une crise, opérée par la chaleur, pour la débarasser de ce qui la surcharge. Ceux qui connoissent les

effets de l'air sur les corps hydrauliques, ne peuvent disconvenir que cette maladie ne doive plutôt s'annoncer dans le printems & dans l'automne, que dans l'été & dans l'hiver.

Il n'est donc pas étonnant qu'à la fin de cette dernière saison & dès l'abord du printems, cet amas de la matière de la perspiration retenue, ne devienne la cause de la Goutte & de beaucoup d'autres maladies qui nous assiègent dans la saison la plus riante. C'est un bien, sans doute, que la fonte des frimats & des glaces, qui tenoient enchainé le cours de nos ruisseaux & de nos rivières; mais si elle est trop subite, si elle rencontre des obstacles, quels ravages ne cause-t-elle pas? c'est l'image des désordres de nos humeurs. Quoi donc de plus naturel, pour prévenir ces suites fâcheuses, que de soutenir dans l'hiver par remède & par régime, la perspiration qu'une chaleur modérée procure? Rien n'est plus propre que le mouvement rapide, vortiqueux & expansif de la chaleur pour tenir les tuyaux de la perspiration toujours ouverts; & comme le froid les resserre & les étrangle, par la raison des contraires la chaleur doit les ouvrir & les dilater. Il est donc nécessaire que les

Goutteux, soient couverts ou vêtus suffisamment pour soutenir une chaleur douce & toujours égale.

L'été est la saison la plus favorable aux Goutteux & aux Rhumatistes. La raison en est simple. Comme la cause tantôt médiate, tantôt immédiate de ces maladies, après toutes les recherches qu'on pourra faire, se trouvera être le défaut ou l'excès de la transpiration; mais bien plutôt le premier que le second; il n'est pas surprenant que les goutteux dont la lymphe ne pèche que par la condensation & l'épaississement, transpirant beaucoup plus, ne dissipent une grande partie de l'humeur goutteuse, ce qui leur donne ordinairement du relâche dans ce tems, pourvu qu'ils ne commettent point d'imprudences, c'est-à-dire, qu'ils ne confondent point l'ordre des saisons, en cherchant à se défendre par la rigueur de l'hiver de la violence de l'été, qu'ils ne boivent point à la glace (1), qu'ils ne fassent point d'exer-

(1) Les glaces artificielles, prises à quelques intervalles des repas, ne peuvent que nuire beaucoup à la digestion & souvent l'interrompre tout à fait. Ceux qui ne veulent pas se refuser cette jouissance, doivent, pour se la rendre

cices immodérés, qu'ils ne s'exposent point au serain du matin, ni du soir, que dans le cours du jour ils ne passent point d'une grande chaleur à un trop grand frais. Car si une fraîcheur qui survient dans l'été supprime le même jour, selon les observations de Sanctorius, une livre de transpiration, qu'on juge par-là du mal que peuvent causer tant de satisfactions imprudentes, qu'on s'accorde pour éviter quelques incommodités de la chaleur. Ce n'est pas qu'elle même ne soit à craindre, sur-tout lorsqu'elle est excessive. Tout excès a ses dangers. Le soleil qui fond les obstructions, peut les produire lorsque dans le plus tort de la canicule, pénétrant par son activité les

moins dangereuse, ne se la permettre qu'immédiatement après le repas, ou plus de six heures après, encore doivent-ils y apporter bien de la réserve. C'est à quoi ne paroissent pas penser ceux qui se délectant à succer la fraîcheur agréable des glaces, s'emplissent l'estomach d'une quantité indigeste des sucres de fruits mal choisis. « Etonnante sensualité, dit Pline, l'eau n'a pas son prix, l'argent met de la différence entre les élémens eux-mêmes. Ceux-ci boivent de la neige, ceux-là de la glace, & le fléau des montagnes, contribue à leurs plaisirs sensuels ».

parties internes & les humeurs, il les émeut si puissamment, qu'il bouche les pores, par leur crasse, après en avoir enlevé en vapeur, les plus subtiles émanations. Il faut donc se rafraîchir en été, mais avec modération; & comme celui qui se couvriroit trop en hiver, & se tiendrait dans des étuves ardentes, ne feroit que se rendre le froid plus dangereux; de même celui qui, dans l'été passe d'une chaleur extrême au froid excessif, soit extérieur, soit intérieur, ne s'expose pas moins.

Peut-être enfin les Goutteux seront-ils en sûreté dans l'automne, saison la plus tempérée & la plus égale de l'année? Il est vrai qu'elle a ces deux avantages; mais ils sont malheureusement trop compensés par des désavantages qui ne leur cèdent point. Cette saison tient à deux extrêmes contraires. Ses commencemens qui sont souvent un peu froids, contrastent avec les chaleurs de l'été. On ne veut pas renoncer tout-à-coup à des habits commodes par leur légèreté, on en prolonge le plus qu'on peut l'usage. Le plaisir qu'on a d'être déchargé du poids des chaleurs, fait supporter sans défiance, quelques froids assez sensibles. Il y a plus; quelquefois dans un bel automne, des cha-

leurs, presqu'égaies vers le milieu du jour, à celles de l'été, se trouvent resserrées dans un court espace, entre des matinées & des soirées qui sont très-fraîches, on pourroit peut-être dire très-froides. Enfin les derniers jours de cette saison, qui sont ordinairement assez beaux, sont si voisins des jours les plus rigoureux de l'hiver, qu'on se trouve surpris de froid, faute d'habits un peu étoffés & de feu dans les appartemens, où on ne l'a pas encore introduit; souvent aussi pour s'être exposé imprudemment dans quelques promenades à un air trop vif. On blâme, on plaifante, mais à tort, ceux qui suivent les saisons dans les changemens d'habits. Pour moi je les approuve, pourvu que ce ne soit point par étiquette qu'on le fasse; de manière qu'on ne regarde pas strictement toute une saison le même vêtement sans différence des jours, lorsqu'il y en a, quelquefois même en été, de si fâcheux, qu'il faudroit sans honte reprendre les habits d'hiver. Car alors c'est plutôt manie de la mode, que prudence. Je voudrois donc que, sans crainte du ridicule que reprocheront des Petits-Mâtres, on ne se fit pas scrupule, pour la santé, de suivre non-seulement les saisons, mais les jours; & que, sans balancer, on chan-

geât d'habits plusieurs fois dans un seul jour, si l'inconstance & l'intempérie de l'air l'exigeoient.

Qu'on n'aille pas conclure de là, qu'il faille se tenir dans des étuves. Des lieux aussi échauffés peuvent bien procurer la sueur; mais non la transpiration. Un air tempéré, sans être resserrant, a assez de densité pour soutenir les vapeurs perspirables; un air excessivement chaud, au contraire malgré la ténuité de ces vapeurs, ne peut pas à cause de sa propre raréfaction les soutenir; ce qui nuit à leur avolation & par une suite nécessaire à la transpiration.

Le vulgaire peu instruit en physique, attribue les maladies de l'automne à l'usage des fruits dont cette saison abonde; mais ce n'est qu'à ses fraîcheurs qui saisissent quand on a chaud, ou aux premiers froids imprévus, qu'il faut les attribuer. Il est aisé d'en juger par les raisons ci-dessus & par les suivantes. Dans l'automne ou à ses approches, la chaleur étant moindre, & l'air commençant à déposer des particules humides, que l'on reçoit par inspiration ou qui s'attachent aux pores de la peau, qu'elles bouchent, la transpiration est moins abondante. Les vapeurs les plus subtiles de cette excrétion s'échappent

s'échappent seules, tandis que les plus grossières rentrent dans la masse du sang, & chez les Goutteux se déposent dans les articulations.

En toute saison dans ce climat les vicissitudes de froid ou de chaud, sont très-fréquentes & très-rapides, au point qu'il y a des tems, où le même jour offre jusqu'à 20 ou 24 degrés de différence. Les hygrometres, tout faux qu'ils sont; annoncent en général, beaucoup d'humidité dans l'air qui nous environne. La facile déliquescence du sel de tartre l'indique; tout la prouve dans l'intérieur des maisons; l'humidité du linge, du papier, le gonflement des bois, la rouille du fer, du cuivre, &c. sont des effets immédiats, & des signes habituels de cet état de l'atmosphère, dont la fâcheuse influence ne peut qu'engendrer, entretenir, augmenter les affections goutteuses & rhumatiques, qui de leur nature sont subordonnées à toutes les causes capables de changer la disposition de la peau, de la rendre plus serrée ou plus souple; & à toutes celles qui agissent sur la transpiration.

SECTION ONZIEME.

DIXIEME CAUSE.

La vieillesse.

MALGRÉ les inconvéniens de l'inconstance, de la variété des saisons & des jours, un peu d'attention sur nous-mêmes nous y feroit obvier facilement, & nous avons presque toujours à nous reprocher leurs fâcheuses influences dont nous aurions pu nous garantir. Il n'en est pas de même des maux qui marchent à la suite de la vieillesse, que la Goutte accompagne souvent. Il faut à cet âge pour se préserver ou se délivrer de cette maladie, recourir à toutes les ressources de l'art. Il ne faut pas moins qu'un spécifique aussi puissant que mon Elixir, pris comme préservatif ou curatif, pour pouvoir s'y soustraire. Car en général à cette époque, soit irritation interne qui appelle au dedans, soit resserrement ou foiblesse dans le tissu de la peau, qui se prête mal à l'effort qui est dirigé vers elle, soit atonie dans l'organe cellulaire, qui ne pousse pas assez

au dehors, l'humeur reflue dans son tissu, & par les communications qu'offrent les cellules & les prolongemens, se porte dans l'intérieur.

A mesure qu'on avance en âge, les os, les cartilages, les membranes, la chair, la peau & toutes les fibres du corps deviennent plus solides, plus dures, plus sèches, toutes les parties se retirent, se resserrent; tous les mouvemens deviennent plus lents, plus difficiles; la circulation des fluides se fait avec moins de liberté, la transpiration diminue, les sécrétions s'altèrent, la digestion des alimens devient lente & laborieuse, les suc nourriciers sont moins abondans, & ne peuvent plus pénétrer les vaisseaux capillaires, ils ne servent plus à la nutrition. Que deviennent-ils donc? Ils s'arrêtent souvent dans le trajet de leur transport, épaississent la lymphe, obturent les conduits, tant des vaisseaux que des pores, & s'accumulant de jour en jour, font dépôt sur quelques parties; causent la Goutte ou le Rhumatisme; & ce qui est plus fâcheux, c'est que les parties les plus essentielles à la vie, devenues aussi foibles & peut-être plus débiles que les autres, éprouvent presque tous les accidens de ce reflux; c'est pour cela que

les rétrogradations sont si communes chez les vieillards, Rhumatistes ou Goutteux. Pourquoi au contraire, par exemple, les enfans au-dessous de l'âge de puberté, ou les jeunes gens de cet âge, ou peu au dessus, sont-ils exempts de la Goutte? Il est aisé d'en rendre la raison. La peau est chez eux un réseau très-ouvert, tendre & transpirable. Si la perspiration est retenue subitement par quelque faute, elle se rétablit aisément. La matiere de cette excretion ne peut donc s'accumuler pour causer la Goutte de la maniere que nous venons de le démontrer; à moins qu'il n'y ait une cause trop durable & trop puissante, comme dans l'exemple que je vais citer.

Je me transportai un jour chez M. le Comte de Brion, qui étoit, avant l'usage qu'il a fait de mon Elixir, fort sujet à la Goutte, éprouvant régulièrement chaque année deux attaques, dont chacune le retenoit plusieurs mois dans ses appartemens, & souvent même au lit. Au moment où je parle, depuis dix ans, il n'avoit éprouvé aucune récidive; lorsque me voyant il me dit, par allusion à sa propre cure, à plusieurs autres dont il a été témoin, & aux bons effets ordinaires de mon remede: Venez, venez, vous arrivez

à propos pour être témoin d'un nouveau prodige de votre Elixir. Il me conduit dans une chambre; j'y vois un Jokei de quatorze à quinze ans, qui étoit encore dans cet engourdissement qui touche de près à la guérison. Quoi! dis-je, si jeune avoir la Goutte; le fait est rare, & surtout dans une condition aussi active. Vous sçavez, repris M. le Comte, que ce petit malheureux ayant couché long-tems dans des lieux frais, humides & mal-sains, en a contracté une Goutte ou un Rhumatisme universel, ou l'un & l'autre tout ensemble, si bien qu'il s'est trouvé perclus de tous ses membres, qui se sont enflés non-seulement aux articulations, mais dans toute leur étendue, & qu'il a ressenti des souffrances inexprimables. Il y avoit quinze jours qu'il étoit dans cet état douloureux, & depuis huit seulement qu'il a pris de votre remède, il se trouve si bien qu'il va se mettre en campagne sous quatre ou cinq jours. N'est-ce pas-là un vrai miracle? M. le Comte, répondis-je, permettez-moi de vous dire que non; la grande jeunesse facilitoit ici la guérison; mais je regarderois plutôt comme tel, la cure opérée par mon Elixir, que vous communiquâtes à ce gros & gras Prieur de Bernardins, déjà âgé, détenu depuis nom-

bre d'années dans un fauteuil, & qui, au grand étonnement de ses Religieux, s'est vu en peu de tems aussi libre que les plus ingambes d'entre eux. En effet, comme je l'observois tout à-l'heure, la Goutte aggravant ses tortures en raison de l'âge, il devient plus difficile de la guérir dans la vieillesse que dans la jeunesse; mais, à tout âge, mon Elixir en vient à bout en plus ou moins de temps, selon les obstacles qu'il rencontre.

SECTION DOUZIEME,

ONZIEME CAUSE.

L'hérédité.

LA vieillesse est assurément une chose bien involontaire, au moins dans ses effets. Car il est peu de personnes qui ne voulussent en reculer l'approche; mais elle ne l'est pas toujours dans ses causes. On sçait que les excès accélèrent son temps. Les passions nous emportent sur la mer orageuse de ce monde. Ces Syrenes enchanteresses voyent peu d'Ulysses qui bouchent leurs oreilles à leurs flat-

teurs, mais perfides accens. On se livre, on s'abandonne à ces traitresses Divinités, qui vous entraînent d'écueils en écueils, d'abîmes en abîmes. Voilà ce qu'une infinité de personnes ont tous les jours à se reprocher & singulièrement les Goutteux: abusant presque toujours de leur tempérament, d'ordinaire très-fort, ils sont moins à plaindre. Ne confondons point cependant les innocens avec les coupables: soyons justes. Il en est qui méritent plutôt de la compassion que des reproches. Ce sont ceux qui tirent la Goutte de leurs parens, (non au sens du Docteur Aignant, qui la déduit du premier homme) mais des auteurs immédiats de leurs jours. Ces tristes victimes d'une intempérance, non-seulement antérieure à leur conduite, mais à leur naissance, sont plus dignes de commisération que de blâme. Heureusement, comme on le verra ci dessous, leur cure n'a rien de plus impossible que si la cause étoit volontaire, parce qu'elle est toujours la même. Il importe peu qu'on soit Goutteux pour avoir trop sacrifié à Cypris ou à Bacchus, ou pour être un digne héritier de ses peres. C'est toujours le même principe; c'est-à-dire, un *coagulum* des humeurs, qui est le fruit de cette semence goutteuse,

soit celle d'acquisition, soit celle de patrimoine, parce que la Goutte avant d'être héréditaire, a dû être acquise, & en conséquence elles sont de même nature l'une que l'autre. Je suppose, pour un moment, qu'on m'ait accordé que la cause de la Goutte acquise est un épaisissement de la lympe, occasionné par la présence d'un acide étranger & superflu, que cet acide est le produit des crudités, &c. on sera forcé de reconnoître dans la Goutte héréditaire le même épaisissement, avec cette différence qu'il est dû dans celle-ci à une disposition ou tendance à la condensation, mais qui tient toujours de la première cause, c'est-à-dire, du caractère acide. Il suffit que ce caractère ait affecté toutes les humeurs, de façon que celle qui est destinée à leur propagation, en soit imbuë dans le moment de la génération, qu'ensuite les autres humeurs contractent ce vice plus singulièrement, comme il arrive dans le scorbut & les autres maladies héréditaires, dont le venin corrompt la semence qui lui a servi de véhicule, ou même sans paroître la détériorer, (si l'on vouloit soutenir qu'elle n'est point altérée) corrompt cependant les humeurs avec lesquelles il a plus d'affinité.

Le principe de la Goutte, dans son origine, n'a pas, comme le virus de certaines maladies, une acrimonie si pernicieuse, qu'elle affecte dans ce temps les solides ou les fluides; ce qui n'empêche pas néanmoins sa réelle existence: c'est un germe, qui, de même que celui de la petite vérole, ou celui de sa sœur, se développe plutôt ou plus tard, selon le degré de fermentation des humeurs parmi lesquelles il se trouve. Je suis persuadé que la Goutte peut être originaire. En voici la raison.

Comme une amande produit naturellement un arbre qui produira des fruits tout semblables à celui dont on l'a tiré, que ces fruits ont précisément le même goût & la même forme que ceux de l'arbre qui a produit cette amande, il est aussi naturel que les parens donnent à leurs enfans leurs traits, leurs gestes, leurs voix, leurs passions & leurs maladies. Toutes ces choses sont contenues dans la semence dont l'enfant est formé, le temps les développe, & l'on en ressent les effets. Lors donc que le terme est arrivé, où le développement & l'abondance de l'humour goutteux suffisent pour produire le premier accès, la moindre irrégularité dans la manière de vivre, dans les affec-

tions du corps & de l'esprit, suffit pour la mettre en mouvement & obliger la machine, dont elle gêne l'équilibre, de chercher à s'en débarrasser, en la jettant hors des voies de la circulation.

C'est ainsi que peut se développer la Goutte héréditaire, développement qui doit être plus ou moins retardé, selon les différens sujets chez lesquels se trouve le principe de cette maladie, ou même ne point avoir lieu du tout, si ceux en qui il se trouve, se maintiennent toujours dans un état tel, que rien ne donne l'essor au développement du germe: ce qui arrive à bien des personnes, qui meurent avant qu'aucune cause, tant intérieure qu'extérieure, ait fermenté ou fait fermenter le levain de cette maladie, au point de la faire éclore & d'exposer à ses dangereuses suites. Comme il est telle disposition de terrain où un amandier, quelque précocé & quelque fécond que soit cet arbre, ne pourra donner ni fleurs, ni fruits, ni même une amande mise en terre, germer, pousser & devenir un arbre.

Je ne vois donc pas pourquoi un Auteur célèbre de nos jours, prétend que la Goutte ne peut être héréditaire. Il cite en preuve de son opinion deux gêmeaux, dont l'un fut sujet à ce mal & l'autre en

fut exempt. Il a raison, sans doute, d'attribuer cette différence à leur différente manière de vivre; mais d'en conclure que le principe de la Goutte n'étoit pas enté chez eux, c'est une fausse conséquence. Il en est du germe des maladies comme de ceux des plantes, il faut un concours de circonstances & de moyens propres à leur développement.

Le sentiment d'un autre Auteur également éclairé, que ne croit pas la Goutte héréditaire, parce qu'il ne regarde pas l'humeur de cette maladie comme assez élaborée, assez subtile pour se mêler au chyle, qui doit contribuer à la formation de la semence, ne me paroît pas plus vraisemblable. Est-il croyable qu'une humeur mêlée avec la lymphe, circulant comme elle avec le sang, ne puisse pas y mêler ses parties les plus déliées, & par cette voie, porter, dans la semence, le germe funeste de la Goutte? Qu'a donc de plus subtil que celui de cette maladie, & de beaucoup d'autres, le virus syphilitique? Or celui-ci peut être héréditaire, la Goutte peut donc l'être aussi.

Mais objectera-t-on, souvent de plusieurs enfans du même pere, les uns auront la Goutte, les autres ne l'auront pas. Ma première réponse à cette objec-

tion, est que peut-être le pere lui-même ne l'avoit pas encore lors de la génération de ceux-ci. En second lieu, je dis que dans le cas qu'il l'eût, il est facile d'expliquer pourquoi tous les jours, parmi des personnes qui doivent la Goutte à leur pere, on en voit d'autres qui en sont exemptes, pourquoi même cette maladie ne se manifeste quelquefois qu'à la seconde ou troisième génération. C'est que le virus étant plus adouci & trop foible pour se manifester il a fallu un long intervalle, & un dérangement pour le développer aux générations suivantes, d'où l'on doit conclure, que le sang de tous les enfans des générations antécédentes n'a pas été entièrement exempt du levain goutteux.

Malgré l'étendue de mes recherches sur cette maladie, mon dessein, comme je l'ai déjà dit, n'a pas été d'en particulariser toutes les causes, mais de décrire les plus générales, sous les espèces desquelles on en placera une infinité, dont la description seroit aussi ennuyeuse qu'inutile, & ne seroit qu'une répétition de tout ce qu'on a vu plus haut. De ce genre sont celles qui viennent d'une vie molle & trop sédentaire, ou du contraire; c'est-à-dire, d'une vie trop studieuse & trop

occupée. Tout excès est vice à l'égard de la santé, dont l'équilibre ne peut se maintenir, que dans un usage modéré de toutes choses. Telles sont encore les causes qui procèdent de l'oïveté, des veilles, des insomnies, des indigestions, des crudités, de l'appauvrissement du sang, & d'une multitude d'autres particulières, qui ne sont souvent que des effets de causes plus générales, renfermées dans notre détail, qu'il est temps de borner pour déterminer le résultat des effets de ces causes.

CHAPITRE VIII.

DÉTERMINATION du résultat des différentes causes de la Goutte.

Résultat du défaut d'Emanation & de Transpiration.

L'ÉMANATION & la transpiration ont trop de rapport ensemble pour séparer le résultat de la suppression, suspension, diminution & défaut, quel qu'il soit, de

l'une & de l'autre ; toute la différence qui peut s'y trouver, ne pouvant être que du plus au moins. Ce qui devoit transpirer ou émaner de nous, ne s'étant point dissipé, soit par défaut ou par excès de chaleur, soit par la grossièreté des humeurs, est forcé de rester. Or l'accumulation de ces humeurs qui bientôt, par quelque fermentation, se porte sur les articles, est la matière de la Goutte; leur expansion dans les parties charnues venant de la même cause, est le principe du Rhumatisme; & la réunion de ce double accident dans le même sujet, est la source du mélange des deux maladies, qu'on désigne ordinairement sous le nom de *Rhumatisme goutteux* ou *Goutte rhumatifante* (1). Tel est en bref le résultat du défaut d'émanation & de transpiration : un

(1) C'est ici le moment d'observer que le Rhumatisme peut être aigu ou chronique. Il est aigu, lorsqu'il est accompagné de fièvre continue, alors il se termine en 14, 21, 35 ou 40 jours. Lorsqu'il est chronique, il dure quelquefois des années entières, parce que la fièvre, ce mouvement efficace, que la nature doit sans cesse opposer à nos affections pour en opérer la cure radicale, ne se manifeste ici comme dans les autres maladies de cette espèce, que d'une manière foible & impuissante.

aggrégat de matieres brutes, grossieres, superflues, hétérogènes, salines, âcres, qui, à la moindre fermentation, mises en mouvement sans pouvoir prendre leur issue, à cause de leur densité ou du resserrement des pores, procure aux Goutteux, ou aux Rhumatistes, de si vives & de si longues douleurs.

CHAPITRE IX.

Résultat des autres causes.

LE résultat des autres causes, dans ce qu'elles ont de commun avec la transpiration, doit être le même que celui de cette dernière; ainsi il seroit inutile de détailler leurs inconvéniens à cet égard: Par exemple, outre que l'abus des jouissances vénériennes affoiblit la force digestive, il prive les articulations de cette huile onctueuse & synoviale, destinée à entretenir le mouvement & la flexibilité des parties solides. Tel est encore l'effet des vins & des liqueurs, qui donnent trop de consistance, trop de tention, trop de roideur aux fibres & aux nerfs, & produi-

font dans toutes les parties, une sécheresse nuisible à la lymphe, qui s'en trouve épaisie au point de ne pouvoir plus circuler avec le sang & les esprits, dont le cours est intercepté, & le baume souvent altéré par une âcreté dominante dans la synovie.

J'assignerai aussi comme un des principes de la Goutte, le vice de l'acide vital, coagulant, épaisissant, pétrifiant même la lymphe, de manière à procurer les ankiloses, les nodus & les pierres dans toutes les parties possibles du corps: car il n'en est point qui ne puisse servir de matrice à ces corps étrangers, onéreux & douloureux à la nature, puisqu'il n'est point d'endroit où l'expérience plus commune, ou plus rare, n'en ait offert.

Les obstructions, les concrétions qu'engendrent les mauvais levains, la foiblesse des viscères, les indigestions peuvent entrer dans ce dernier résultat, ainsi que celui qui donne souvent lieu à ces dernières, je veux dire les effets de la mollesse, de l'oïveté, & par contraire, l'excès d'application & de travail.

Le résultat des passions ne peut être qu'une fuite soudaine des esprits, qui donne aux humeurs une secousse assez

forte pour les déplacer, & les précipiter à flots sur quelques parties, & presque toujours sur les plus essentielles, par la raison qu'elles y trouvent une place abandonnée des esprits mêmes, symptôme si dangereux qu'il menace d'une mort prompte, si un puissant spécifique ne repousse du centre à la circonférence l'humeur goutteuse, & ne rappelle les esprits à leur centre, effet inmanquable de mon Elixir.

Le résultat de l'intempérie des saisons, soit qu'il provienne d'un excès de froid ou de chaud, ne peut procurer que la condensation, l'épaississement, & par conséquent une aggrégation superflue des mêmes matières; d'où dérivent le Rhumatisme, la Goutte, le Rhumatisme goutteux & la Goutte rhumatifante.

La dégénération du sang ne peut venir que de sécheresse, d'âcreté ou de corruption. Quant au résultat des effets de la Goutte héréditaire, il est relatif aux différentes causes qui l'ont engendrée chez nos peres, & rentre dans le détail que nous venons de donner. Il ne s'agit donc plus que de démontrer, par théorie & par expérience, l'efficacité d'un remède, qui détruise le résultat de toutes les causes possibles de la Goutte.

CHAPITRE X.

Démonstration théorique de la cu

L'AGGRÉGAT des humeurs goutteux & rhumatismales, de quelques causes qu'ils procèdent, se réduit, en de l'analyse, à l'accumulation, à la densité, à l'âcreté de la lymphe & de la synovie. Il s'agit donc de faire voir la possibilité de rendre à ces deux liqueurs leur douceur & leur fluidité, qualité métralement opposées aux trois faits ci-dessus; & pour parvenir à ce but, il faut un remède qui divise & ramollisse tout-à-la-fois, la lymphe & la synovie. Or mon Elixir pénètre facilement dans les vaisseaux sanguins, y subit le mouvement de la circulation; mêlé avec la masse des humeurs, il les rend plus analogues les unes aux autres, tant qu'elles se confondent dans les vaisseaux. Après avoir parcouru ce méandre, il dissipe l'humour arthritique par les différentes sécrétions, sans avoir été lui-même altéré. Il ne perd rien de sa propre substance,

essaire pour dissoudre les matieres grossieres melées avec les humeurs qu'il rencontre en son chemin. Enfin il augmente le ressort des vaisseaux par les secousses légères qu'il leur cause, & les rend plus propres à seconder son action, qui tend à diviser & atténuer les substances visqueuses, terreuses & épaisses, qui croupissent dans les canaux.

Malgré la différence de leurs qualités, mon Elixir agit sur toutes les humeurs qui peuvent transpirer, de manière à combattre avec une facilité égale, le froid & le chaud, parce qu'il est au pouvoir de ses qualités moyennes de l'introduire dans un sujet, & d'en chasser ce qu'il y a de contraire à la nature, tempérament qu'il étoit difficile de trouver, mais non impossible, comme on pourroit le croire.

Cependant comment supposer qu'il existe, dans un même remède, une vertu proportionnée à la guérison de deux maux opposés dans leur résultat, comme, par exemple, la Goutte froide & la Goutte chaude? Mais, quoi! ignore-t-on que les qualités qui tiennent un certain milieu, rapprochent naturellement les extrêmes? Qu'on verse de l'eau médiocrement chaude dans un vase d'eau bouillante, & dans un

vase d'eau froide, l'ardeur de l'eau bouillante ne fera-t-elle pas tempérée? l'eau froide ne fera-t-elle pas échauffée? Un remède qui aura la vertu de donner aux humeurs froides, précisément la chaleur qui leur convient, n'agira-t-il pas nécessairement en moins sur les humeurs chaudes, tandis qu'il agira en plus sur les froides? Pourquoi seroit-il donc impossible à un seul & même remède, d'agir efficacement contre deux caractères opposés ou prétendus opposés de la Goutte?

C'est une chose digne de remarque, dit le célèbre M. Lieutaud, qu'il se trouve plusieurs remèdes qui ont des qualités contraires entr'elles. De ce genre sont les martiaux. On les met à la tête des apéritifs, cependant on ne peut pas douter que ces remèdes ne soient aussi astringens; propriété qui paroît opposée à celle que l'on désigne par le mot d'*apéritif*. Cette qualité n'empêche pas néanmoins qu'on ne mette les martiaux au nombre des meilleurs apéritifs & des meilleurs défobstruëts; ainsi une conduite autorisée par l'expérience, atteste qu'il est des remèdes dont la vertu produit des effets qui nous paroissent opposés. Il y a certainement aussi loin de l'idée d'un apéritif à celle d'un astringent, que du

chaud au froid. Or, puisque, malgré cette opposition apparente, le même remède est réellement apéritif & astringent, pourquoi donc voudroit-on regarder comme chimérique la vertu d'un remède qui combattoit tout-à-la-fois la Goutte froide & la Goutte chaude? J'ai choisi l'exemple de ces deux sortes de Goutte, comme plus opposées, soit réellement, soit en apparence, pour détruire, d'un seul coup, toutes les objections de ce genre.

On voit donc que quand ces deux sortes de Goutte seroient aussi opposées qu'elles le paroissent, un même remède pourroit encore les guérir. Mais, dans le fait, elles ne sont point essentiellement différentes. L'apparence d'opposition qu'on remarque entr'elles vient de la différence des tempéramens. Si le malade est hypocondriaque, hystérique, colérique, sanguin; s'il a le genre nerveux très-tendu, très-sensible à la moindre impression, il sera sujet à la Goutte chaude. Si au contraire il est pituiteux, phlegmatique, s'il a le genre nerveux relâché, & s'il est moins sensible aux affections qui émeuvent l'ame, il sera sujet à la goutte froide. Les causes qui produisent la goutte sont donc, pour ainsi dire, communes, tant

pour la chaude que pour la froide; ainsi les remèdes peuvent être les mêmes. De tout cela il est aisé de s'appercevoir que l'acrimonie subtile du levain qui produit la goutte est la même; mais qu'elle est plus ou moins exaltée, ou plus ou moins condensée, & que la différence dépend du tempérament des sujets qui sont attaqués de l'une ou l'autre goutte.

C'est pourquoi j'avance, comme un principe incontestable, qu'il n'y a point de véritable opposition entre le plus & le moins d'un même objet. Deux choses qui sont sur la même ligne, ne peuvent s'appeller opposées, que par un abus manifeste des termes. La Goutte chaude & la Goutte froide ne diffèrent que du plus au moins, & par le nombre de leurs degrés; il n'y a point par conséquent d'opposition entre ces maladies, puisque l'une ne consiste que dans l'excès, & l'autre que dans le défaut d'une même cause. Répugne-t-il donc qu'il ait un remède dont la vertu, tenant un juste milieu entre l'excès & le défaut de chaleur, porte, dans l'humeur de la Goutte froide, la chaleur dont elle manque, & ôte à la chaude ce qu'elle a de trop? Les guérisons de ces deux maladies, loin d'être deux extrêmes qui se

combattent & se contredisent, sont comme deux extrêmes qui se rapprochent & se réunissent en un même point. De part & d'autre ce sont deux effets ramenés au juste milieu dont ils s'étoient écartés. Or peut-on regarder comme deux effets opposés entr'eux, des effets qui s'identifient pour ainsi dire dans leur dernière analyse; des effets destructeurs de l'opposition réelle ou prétendue qui se trouvoit entre les deux maladies; des effets, en un mot, qui ne consistent que dans le rétablissement de l'équilibre troublé? Il me paroît évident qu'il n'y a dans ces deux guérisons prises en elles-mêmes aucune trace d'opposition. Si donc l'impossibilité d'opérer ces deux guérisons par le même remède, n'est fondée que sur l'opposition qu'elles paroissent avoir, on doit convenir, que n'y ayant aucune opposition, les guérisons sont possibles. On seroit bien difficile de ne pas se rendre à ces solutions; je croirois même abuser du loisir de mes Lecteurs, si je pouvois plus loin ces raisonnemens. J'aime mieux dire quelques mots sur la maniere d'administrer mon remède & suivre ma démonstration selon la diversité des sujets.

Quoique la Goutte soit connue sous une seule dénomination, le traitement &

le régime doivent être relatifs à la qualité de l'humeur & à la différence des tempéramens.

Dans la Goutte chaude, chez un tempérament sec & bilieux, je prescris l'élixir avec l'usage des boissons fréquentes; on peut même avant de le commencer, ou du moins pendant les premiers jours qu'on la prend, boire une tisane, ou plutôt une infusion légère de plantes qui contiennent un sel savoneux, comme le petit houx, l'ivette, la bardane &c.

Dans la Goutte froide j'ordonne mon spécifique seul & sans boissons que celles de nécessité.

Dans la Goutte compliquée, j'administre mon remède pur, & quand il a opéré les effets relatifs à ses vertus dépuratives, qui s'étendent ou peuvent s'étendre jusqu'à différens degrés sur plusieurs genres de maux, tels que le scorbut, les humeurs froides, la v. . . . &c. S'il ne les a pas absolument dissipés, ou si même il en étoit contre lesquels il n'eût point agi, après qu'on a cessé son usage, qui a procuré la délivrance des affections arthritiques ou rhumatismales, on peut recourir aux anti-vénériens, aux anti-scorbutiques, aux anti-scorphuleux, &c. &c. On pourroit cependant entremêler l'usage de l'Elixir
avec

avec celui des remèdes directs aux diverses affections que l'on veut détruire ; mais l'incertitude où l'on seroit par cette méthode, de savoir à qui attribuer le succès, me fait préférer la première.

En même-temps que j'ai cherché à lui donner la vertu de lever les obstructions des pores, pour que la matière humorale pût s'échapper par la perspiration, qui dissipe la cause du mal, sans épuiser les forces, ou plutôt en les conservant & les ranimant par le soulagement qu'elle procure, étant comme l'ouvrage de la sagesse, puisque c'est par cette voie, que la nature se décharge, non-seulement de l'excès de l'humeur nécessaire, mais de toute impureté qui pourroit y jeter du désordre; j'ai concilié encore à ce remède la propriété de déposer à la place de toute humeur nuisible, un baume adoucissant & lubrifiant, qui facilite le mouvement, l'action, le jeu de toutes les parties dont il augmente le ton & le ressort.

A peine l'a-t-on pris, que par son impression sur le palais, & par sa subtile volatilité au cerveau, il dispose, il excite à se moucher, à éternuer, à cracher, tant il est prompt à diviser le *coagulum* des humeurs. Ces excréations auxquelles il détermine ordinairement, sont ses pre-

mieres opérations. On auroit peine à croire, avant de l'avoir éprouvé, combien il décharge la tête, rend l'esprit libre & les idées nettes. C'est un effet dont plusieurs personnes se sont louées dès le commencement de son usage.

Ce spécifique a l'avantage d'être tout-à-la-fois tonique, stimulant, apéritif résolutif, astringent, hors les cas de surabondance d'humeur où il procure quelque liberté du ventre, par la force, la vigueur, le ressort qu'il donne aux intestins pour opérer leurs fonctions. Toujours, il levé les embarras visqueux des glandes & les obstructions des viscères; il brise, divise, broye les humeurs; il suscite & ranime l'action organique des vaisseaux, ce qui en accroît l'énergie. Il rétablit les évacuations, les excrétiens & les sécrétions dans leur parfaite intégrité; par conséquent il doit porter & porte en effet son action sur la peau en débouchant ses pores, qui sont plus ou moins engorgés, obstrués par l'humeur goutteuse. Pour lors la transpiration reprend son cours naturel. J'ai eu plusieurs fois la complaisance, pour la satisfaction de mes malades incrédules sur ce fait certain, de leur en donner une preuve évidente sur eux-mêmes. Après les avoir mis à l'usage

de mon Elixir, ayant auparavant apprécié avec exactitude à quoi se montoit leur transpiration en les pesant avant & après, de la manière que Sanctorius le pratiquoit, ils ont vu, en moins de dix à douze jours de l'usage du remède, la transpiration augmenter sensiblement, & ont recouvré en peu de tems leurs forces & leur santé. Mais quand ils n'auroient point pris ces précautions, ils s'en seroient apperçus par la légèreté & l'aisance qu'il éprouvoient, se sentant dans l'état délicieux où l'on se trouve après un bain salutaire.

Tous les Physiciens ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes & la nutrition des animaux. Voyez, disent-ils, un Jardinier. Il est attentif à ce que la sève circule également dans toutes les parties de l'arbre; car toutes les maladies de la plante, viennent de l'épaississement de ce fluide merveilleux: ainsi tous les maux qui affligent la nature humaine, n'ont d'autre cause que la coagulation du sang & des humeurs. Rendez à ces fluides leur liquidité, aussitôt la circulation reprendra son cours, & la santé commencera à refleurir. Ce principe posé, il n'est pas question d'un grand nombre de connoissances pour en remplir les vues, puisqu'elles se pré-

sentent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remède universel, toutes les plantes odoriférantes, abondantes en sels volatils, comme infiniment propres à dissoudre tout épaisissement du sang & de la lymphe. Ces plantes sont le plus précieux don de la nature pour conserver la santé. Leur usage peut s'étendre à toutes les maladies; on en a vu naître presque toutes les guérisons, & singulièrement les cures de la Goutte & du Rhumatisme.

Les sels volatils de mon Elixir, portés dans la masse du sang, dans les esprits & les liqueurs, y éteignent, comme absorbans, les mauvais levains de l'acide goutteux, & comme esprits balsamiques, ils les défendent de la corruption d'un ferment impur & vicieux, parce que, quoique ces sels & ces esprits volatils accompagnent la digestion, ils n'y sont pourtant pas sujets, & s'y conservent avec leur qualité spécifique.

Rien ne prouve mieux ce principe essentiel de physique; que les sels volatils ne se digèrent jamais, & qu'ils passent jusques dans les dernières digestions du sang, de la lymphe & des esprits, que l'expérience qui se présente tous les jours à notre goût & à notre odorat. Car nous reconnoissons fort bien par nos propres sens qu'un lièvre a mangé du chou, & qu'une perdrix a mangé du genièvre, qu'une

vache a mangé du serpolet & autres aromates, qu'un porc a mangé des huitres & autres substances marécageuses ; mais nous ne réfléchissons pas sur la raison de la conservation de ces différentes odeurs dans ces sortes d'animaux & dans le lait, qui est, que la partie de ces aromates a passé en nourriture dans le corps de ces bêtes, & que leurs sels, qui sont revêtus de ces odeurs, ont passé par les digestions, sans y être digérés, jusques dans les chairs, le sang & les esprits, & s'y sont conservés en vertu de leur privilege, qui est d'être indigestibles.

Galien ordonnoit les sels volatils dans toutes les maladies où Hypocrate veut qu'on les employe pour donner de la fluidité à toutes les matieres épaisses, qui ont coutume de fixer les fibres du sang & de suspendre leur mouvement. Il applique ce remede dans les pleurésies, où il se trouve un sang extravasé, qu'il faut résoudre & inciser pour le rendre fluide, afin de le pousser au-dehors par la transpiration. Il l'ordonne dans les passions céliques où un acide prédominant cause des coliques & des irritations violentes. Il le donne dans les vertiges où des glaires visqueuses & congelées par un acide impur & vicieux, fourni par la mauvaise dispo-

sition de la rate, doivent être rendues fluides, & être précipitées par les voies qui conviennent. Il les conseille dans la néphrétique, où un acide coagulant & précipitant, qui a condensé les matières transférables, les fixe & les retient dans l'habitude des chairs. Il veut qu'on les emploie dans les épilepsies, où les fibres du sang sont figées par cet acide, & où les esprits par conséquent retenus, n'ont plus la liberté de leur mouvement. Il les prescrit dans les migraines & tous les maux de tête ou d'estomach, à cause des glaires & des viscosités qui y fermentent.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore en preuve de la vertu des sels, l'observation suivante. Les Negres sont sujets à de certaines indispositions, qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptômes hideux. Cependant il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles. Leur corps se gonfle, & l'on distingue des taches livides sur leur peau lavée. Leur Iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européens atteints de l'ictère. Ces Noirs ainsi dénaturés, ont, pour l'ordinaire, un dérangement dans les

succès nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie. Quand ce mal n'est pas invétééré, ils en guériissent souvent, en mangeant des serpens & des couleuvres, dont la chair recèle abondamment du sel alkali qui a la propriété singuliere de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les fluides épaissis; alors leur corps se repeint en noir.

On peut juger, par cette analyse, des vertus spécifiques des sels pour opérer la dissolution de tout coaguleux. Quels heureux effets ne doivent-ils pas procurer dans la Goutte? car ils divisent, fondent l'empatement de la lymphe & de la synovie, en même-temps qu'ils charient & déposent les parties balsamiques de mon Elixir à la place des âcretés qu'ils dissipent par les différentes voies excrétoires, & sur-tout par celle d'une transpiration douce, mais très-sensible pendant quelques jours, & ensuite par le rétablissement de la perspiration naturelle, qui est le vrai thermomètre de la santé.

Mon spécifique a deux parties: l'une saline & subtile, divisée, brisée & rompt tout ce qui fait obstacle à son passage, & donnant enfin issue à sa volatilité propre, il la procure aussi à l'humeur qu'il a atténuée, sublimisée, volatilisée: l'autre fixe, ou du moins assez propre à se

fixer, répand un baume à la place de l'acrimonie. Que mon Elixir passe avec le chyle dans toutes les secondes voies, c'est une chose incontestable & prouvée par l'expérience. L'impression de son baume se rend sensible par la douceur qui tempère l'âcreté goutteuse (1); l'impression de son sel se manifeste par la communication sur le système nerveux, dont les oscillations deviennent plus fortes, plus constans & plus régulières. Les liqueurs qui séjournoient dans différentes parties, & qui y causoient des obstructions, sont poussées en avant & reprennent la route qui leur a été tracée par la nature, les sécrétions deviennent plus libres, & la santé se rétablit parfaitement.

Un remède dont les qualités, les propriétés, les vertus sont ainsi désignées, décrites, expliquées, développées, n'est pas un secret qui tienne au charlatanisme. Il seroit possible aux personnes de l'art, sinon de rencontrer précisément les ingrédients de mon Elixir, (ce qui se-

(1) Souvent dès la première prise, à plus forte raison à la suite de plusieurs, les urines s'emprennent par l'effet de mon élixir d'une odeur de violette, ou du moins qui approche beaucoup de celle de cette fleur qui exhale un si doux parfum.

roit vouloir former l'*Eneïde* du jet d'un nombre infini des caractères de l'alphabet) au moins des remèdes analogues , qui procureroient peut-être les mêmes effets ; & pour porter la chose au possible absolu , il se pourroit enfin , qu'on rencontrât précisément ma découverte , puisque moi même j'ai été assez heureux pour y parvenir. En attendant cet inespérable coup de dez , je jouis de mon avantage , qui n'est point le fruit du hazard , mais des études les plus profondes & des recherches les mieux raisonnées. Je vais plus loin , j'ose dire que la réalité de cet invraisemblable événement , me flatte-roit , & que j'en avouerois l'identité avec la plus grande franchise , comme j'en ai fait la déclaration la plus sincère à la Commission royale de médecine , pour la mettre à même , outre mes certificats de guérisons , de motiver par sa propre connoissance son approbation de mon spécifique.

Que des inventeurs ou des possesseurs de secrets dangereux ou équivoques , craignent la promesse que le collège de Pharmacie a faite dans son assemblée du 25 septembre 1785 , de donner tous les ans l'analyse des remèdes inconnus , je ne crains rien non-seulement pour la dé-

couverte du mien, après les tentatives faites par quatre des plus célèbres apothicaires de Paris, dont deux ont été chargés de ma part, pour ma propre assurance & ma propre satisfaction, & les deux autres de la part d'un gouiteux qui s'étant bien trouvé de l'usage de mon élixir, désiroit par curiosité d'en connoître les ingrédiens; mais même pour la qualité des substances qui entrent dans sa composition, substances si essentielles que la connoissance de leurs vertus donneroit un nouveau relief à mon remède, une nouvelle confiance aux malades & aux médecins, sur-tout si l'on devinoit encore sa manipulation, si prudemment, si exactement combinée & suivie.

Ce remède exerce sa première action sur les fibres, dont il augmente le ton. L'action organique en est accrue, les sucs s'en trouvent triturés & élaborés. Par cette qualité tonique, il a les plus heureux effets dans les gouttes chroniques, & particulièrement dans le relâchement des fibres. C'est par-là qu'il est un des plus efficaces stomachiques, convenable dans tous les cas où l'on veut relever le ton de l'estomach, & rappeler le bon état des premières voies. Par cette vertu enfin, il sert à former un sang louable & pur, en

expulsant, ou en rendant aux vaisseaux la force d'expulser toutes fortes d'âcretés.

Mon Elixir, tel qu'il est de sa nature, & sans se décomposer, pénètre dans le sang. Introduit dans ce fluide vital, il y reçoit le mouvement avec les particules de cet agent, & lorsqu'il est dardé par leurs contractions, ses molécules, selon leurs différentes formes, soit comme autant de boules, soit comme autant de traits, fortement lancés, heurtent de front les concrétions, les obstructions qui sont comme autant de bouchons, les brisent, les divisent, les atténuent & les détruisent à la longue.

Quant à son action dans la peau, où se trouve souvent échappée l'humeur goutteuse & rhumatismale, la voici: les particules solides de ce remède, introduites dans les artères, & poussées par leurs contractions, incisent, broient, écrasent par leur tranchant & leur dureté, les globules du sang, lesquels se trouvent pressés entre les molécules de cet Elixir, comme les grains que quelques oiseaux avalent entiers, sont moulus entre les cailloux qui se trouvent dans la cavité de ce puissant muscle, qu'Aristote appelle le moulin des oiseaux. Ces mêmes particules solides, portées dans l'extrémité des vais-

seaux capillaires de la peau, où sont les obstructions, font l'office de coin de fer, pour diviser les concrétions qui font obstacle, les dissoudre & les détruire.

On ne peut contester que les rameaux capillaires de tous les vaisseaux, n'aient la même structure & le même jeu systolique que la grande artère, dont ils ne font que les distributions. Ainsi chaque systole de ces vaisseaux, poussant les molécules atténuantes du remède contre l'obstruction, il la détruit & l'enlève par ce moyen, de même qu'une main armée d'un instrument de fer, exécute ce qu'elle ne pourroit opérer sans ce secours. De plus ces particules poussées dans des canaux rétrécis, en dilatent le calibre, & les remettent dans leur diamètre naturel, qui laisse la perspiration dans sa primitive aisance, & dans une pleine liberté.

Enfin mon remède facilite toutes les sécrétions & les excréctions sans les forcer; & c'est en donnant aux différentes humeurs, leur fluidité, qu'il produit tous ces phénomènes. Possédant supérieurement toutes les qualités que je viens de décrire, à proportion que l'humour goutteux est fondue & élaborée par ses effets, il sollicite la nature à l'ex-

puffer par la voie de la transpiration, qui est la vraie crise de la goutte.

Détaillons encore les effets particuliers des remèdes, qui font la base de mon Elixir. L'un, comme je l'ai déjà insinué, adoucit, lubrifie les parties souffrantes; l'autre porte son action sur l'humeur gouteuse, la fond, la divise, change la nature de ses principes & en opère la coction. Les autres aident l'action de celui-ci, lui prêtent secours en frayant le chemin pour le libre passage de cette humeur cuite & élaborée, qui sort par la voie de la transpiration.

Quand j'ai administré mon spécifique, voici ce que j'ai observé. Les personnes ont quelque tems après une petite élévation du pouls; ce que l'on reconnoît par des battemens plus réitérés, par le visage, qui devient plus coloré, ainsi que les levres, & sur-tout par une légère chaleur de la peau, à laquelle succède une moiteur douce, une transpiration salutaire qui se répand à la fois dans toute l'habitude du corps. Elle commence ordinairement à l'heure du sommeil, dure pendant toute la nuit, & quelquefois continue bien avant dans la matinée. Pendant & après cette crise salutaire, les malades se trouvent très à leur aise; la tête se dé-

gage, l'esprit est tranquille, la respiration aîlée, point de pesanteur dans aucune partie, les articulations sont souples; enfin les fonctions vitales, animales & naturelles se font librement. Tels sont les phénomènes qui résultent de la propriété & de l'usage de l'Elixir que j'administre aux malades pour guérir la Goutte.

La cause première de ce mal est d'abord long-temps à se former, elle fait des progrès insensibles dans les commencemens, parce que la nature, qui jouit alors de tous ses droits, s'oppose toujours à sa formation; mais dès que cette cause a pris le dessus, que la nature a été contrainte de lui céder, il n'est plus possible de détruire ce mal, que par un spécifique efficace, qui, comme le mien, déracine l'humeur goutteuse, la combatte, l'expulse, en donnant assez de force à la nature pour que, d'abord avec un régime sain, elle s'oppose à la régénération de l'humeur morbifique.

Non-seulement l'efficacité de mon remède peut guérir tout accès de Goutte, quelque violent qu'il soit, & à cette occasion, extirper radicalement le germe du mal; mais ce spécifique, bien administré peut encore prévenir toute attaque de cette maladie & en détruire insensiblement.

blement & absolument le principe. Si nous examinons la conduite de la nature dans le temps de l'accès, dans la crise qu'elle opère, nous verrons qu'elle ne cherche que la perspiration. Tout son dessein, tout son travail ne tendent qu'à briser, par la crispation des fibres qui cause la violence de la douleur, la matière qui produit la Goutte, pour la chasser par la perspiration. Cette transpiration bienfaisante, cette légère moiteur, qui paroît le matin & se dissipe d'elle-même après chaque petit accès, dont l'assemblage compose le grand, adoucit & calme la douleur qui auroit tourmenté le malade principalement la nuit.

Toutes ces observations montrent évidemment, que la nature, lorsqu'on la laisse agir, dissipe l'humeur par la voie de la perspiration. La manière que je propose pour la rappeler, est donc juste & incontestable. Elle suit la nature pas-à-pas, elle est copiée trait pour trait sur les mouvemens critiques & salutaires de l'économie animale. Il n'est point de Praticien qui ne doive convenir qu'une curation qui imite si parfaitement la crise de la nature dans la guérison de la Goutte, ne soit juste, plausible & suivant les règles de l'art.

Il paroît donc, que si avant l'attaque de la Goutte, dans le temps que la matière est encore confondue dans le sang, je procure cette moiteur légère, cette transpiration invisible qui retence dans ses couloirs devient la matière de la Goutte, je préviendrai infailliblement l'accès, & j'épuiserai par la même évacuation que la nature emploie lorsqu'elle en fait la crise, l'humeur qui l'auroit produite, de quelque caractère qu'on puisse la supposer.

Dans le cas où la transpiration a de la peine à s'établir chez le malade, l'expérience ne m'a rien fourni de plus prompt pour hâter la dissipation de l'humeur goutteuse, que de faire garder le lit à toute rigueur, & de boire trois heures après avoir pris l'Elixir, un grand verre de tisane sudorifique, faite d'une pincée de bois de gayac & de sassafras, infusés dans une pinte d'eau; on peut en prendre un second l'après midi, ou seulement le soir avant le sommeil; on pourra même en prendre trois verres dans la journée entière; c'est-à-dire un à chacune de ces différentes heures. Mais s'il y avoit altération ou sécheresse à la peau, on feroit simplement usage d'eau sucrée ou miellée d'une tisane de chien-dent avec la réglisse.

Si-tôt que par les moyens ci-dessus,

L'accès de la Goutte commencera à se dissiper, ce qu'on connoît la à diminution de la douleur, à l'affaïssement des parties gonflées auparavant; s'il y a plénitude dans le sujet il faut évacuer par un purgatif très-doux, qu'on pourra réitérer selon le besoin. Deux onces de manne, deux gros, ou un gros & demi de follicules de fené, & un gros de sel végétal suffisent pour cela, ou bien une once de crème de tartre soluble. L'on ne peut rien de plus naturel & de plus efficace que ces procédés pour se préserver ou se guérir de la Goutte, du Rhumatisme, ou de la complication de ces maux.

La simplicité de ces moyens, doit inspirer la plus grande confiance aux malades, qui trouvent tant de ressources dans un traitement aussi facile & aussi doux.

Je vais indiquer plusieurs ordonnances de purgatifs, pour mettre les personnes à portée de choisir ceux qu'elles croiront les plus analogues à leur tempérament, à leur âge, à leur état actuel, & aux circonstances où elles se trouvent.

Pour faire éviter toute imprudence à l'égard des purgatifs & même des vomitifs très rarement employés dans la Goutte,

je ferai remarquer que les uns & les autres suppriment la transpiration pendant l'action du remède ; que par conséquent on ne doit pas trop les réitérer ; qu'on doit encore choisir les momens où ils peuvent nuire le moins à cette évacuation ; mais je ne dois pas non plus omettre d'observer qu'ils peuvent aussi la rétablir, parce que retranchant : 1^o. la faburree & la corruption qui passent dans le sang avec les alimens, on le garantit des coagulations & épaissemens que ces matières y pourroient causer : 2^o. parce que les efforts du vomissement qui cause une espèce d'ébranlement dans les nerfs & même dans la peau, sont capables de détruire les concrétions récentes qui sont dans les canaux de la perspiration.

Malgré ces bons effets, on doit être plus réservé à l'égard des vomitifs, qu'à l'égard des purgatifs. Les premiers ne peuvent guères s'ordonner qu'à l'approche ou au commencement de l'accès, encore ne doit-on les administrer qu'à des tempéramens vigoureux & robustes, chez lesquels la nature a assez de force pour repousser l'humeur aux parties extrêmes. Mais chez les personnes foibles, on n'en doit pas faire usage, parce qu'on a lieu de craindre le renversement, le reflux & le

dépôt de l'humeur dans l'estomach, ce qu'on n'a pas à redouter pour les tempérans torts, parce que l'évacuation des parties les plus grossières de la matière morbifique, facilite les plus déliées à se porter du centre du corps à sa circonférence.

On ne doit point purger dans la Goutte ni dans le Rhumatisme, à moins que la violence de l'accès ne soit bien tombée, & qu'il n'y ait plus de douleur; auquel cas on peut faire usage des unes ou des autres médecines suivantes.

Prenez *de felse pareille,*
de squine
de racine d'iris de Florence,
de chacune une once,
de follicules de séné, une
demi-once,
de sel de Glauber, trois gros;

faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau pour réduire à pinte; ajoutez-y pour lors,

deux gros d'anis,
deux onces de mane;

laissez infuser le tout pendant une demi-heure sur les cendres chaudes, passez la liqueur.

On en donnera deux verres le matin,

à une heure & demie de distance l'un de l'autre, pendant trois jours, en mettant un jour d'intervalle, & ce jour-là le malade prendra l'élixir.

A U T R E.

Prenez de la gomme-gutte demi-gros,
de la poudre de jalap,
de diagrède, de chaque un
serupule,
de l'arcanum duplicatum,
trois gros,
de sel de quinquina, deux
gros;

mêlez le tout après l'avoir mis en poudre avec suffisante quantité de savon de Venise, préparé avec la gomme Adraganthe dissoute dans de l'eau, pour faire des pilules de six grains chaque. Le malade pendra depuis quatre jusqu'à huit grains par jour, selon ses forces, pendant huit jours de suite, entre lesquels il laissera un intervalle de deux jours, où il prendra l'élixir.

A U T R E.

Pour les personnes d'un tempérament délicat.

Prenez de Tamarin une once,
de follicules de séné, trois
gros,
d'Agaric un gros,
de sel de Glauber deux gros,
des feuilles de bourache,
de buglose,
de chicorée sauvage,
de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-
séciers d'eau, pour réduire à chopine,
passez la liqueur.

Ajoutez de mane, deux onces,
d'eau de fleur d'orange une
demi-once,
& le suc d'un limon exprimé.

On repassera le tout une seconde fois,
à travers un linge fin, ou plutôt on se
servira pour cet effet de la chauffe. Le
malade prendra le matin à jeun, deux
verres de cette liqueur, à deux heures
de distance l'un de l'autre, la dose est
pour deux jours, en mettant un jour d'in-

tervalle, ne prenant l'élixir que deux jours après.

Cette purgation convient à toutes les personnes délicates & sensibles.

A U T R E

Qui pourra purger sans dégoût.

Prenez *de séné mondé deux gros,*
la moitié d'un citron coupé par
tranches,
de réglisse un gros & demi,
de roses rouges une pincée,

Faites infuser le tout à froid pendant une nuit dans un grand verre d'eau, passez la liqueur le lendemain & prenez-la à jeun. Si on craignoit qu'elle ne purgeât pas suffisamment, on pourroit y ajouter un gros ou deux de sel végétal.

A U T R E

Pour un tempérament fort.

Prenez *du séné deux gros.*
du sel de Glauber, trois gros.

Faites infuser le tout sur les cendres chaudes, pendant deux heures, dans un grand verre d'eau bouillante, passez la liqueur par un linge.

Ajoutez *de tablettes de citron une once*, pour une dose, à prendre tiède le matin à jeun.

Cette potion évacue puissamment les humeurs bilieuses & les glaires contenues dans l'estomach, elle ne convient qu'aux sujets robustes ou difficiles à émouvoir, & dans lesquels on soupçonne une grande abondance de matière à évacuer.

PURGATION ORDINAIRE

Prenez *follicules de séné deux gros*,
manne choisie deux onces,
sel de Glauber, deux onces,
dans une décoction de chicorée,

A V I S,

On doit la surveillance, ou au moins la veille d'une purgation s'y préparer, en prenant quelques tisannes ou quelques boissons légères, & le jour qu'on se purgera, on en boira quatre ou cinq à verres pour détremper la médecine quelle qu'elle soit: car sans cela elle pourroit occasionner des douleurs vives, des tranchées, & mal point opérer. On donne communément un bouillon aux herbes, ou au veau, deux heures après que l'on a pris la médecine; après quoi, de demi-heure en de-

mi-heure, on boit une tasse ou de thé ou de tisane de chien-dent & de réglisse, ou une infusion de feuille de bouillon blanc & de guimauve.

Il faut faire attention de ne point prendre de nourriture, à moins qu'il n'y ait une heure & demie ou deux heures, que la médecine ait fini son effet, & de suivre toutes les précautions que nous avons indiquées ci-dessus.

Je n'astreins, ni ne puis astreindre à aucun purgatif de préférence à un autre, je conseille même aux personnes qui en ont éprouvé de favorables à leur constitution, de s'y tenir & de n'en pas changer; mais seulement d'avoir égard à leur état de force ou de foiblesse actuelle & aux ménagemens qu'exigent la Goutte & le Rhumatisme dans la nécessité même reconnue de la purgation.

CHAPITRE XI.

Régime.

L'ON auroit bientôt détruit l'erreur de l'incurabilité de la Goutte, si les personnes

Bonnes sujettes à ses attaques, gardoient après la délivrance de l'accès, un régime salutaire. Je suis physiquement sûr, que le plus grand nombre éviteroit la récidi-
ve. En effet, pendant les douleurs, la nature, ou les remèdes, ou l'un & l'autre tout ensemble, ont presque toujours suffisamment exalté, brisé, atténué, sublimisé l'humeur pour en procurer l'évacuation totale, & par conséquent pour en détruire entièrement la cause. Les Goutteux de bonne foi conviendront qu'ils ne sont pas sans reproche sur les récidives, ni sur leur fréquence. Il n'y auroit donc que peu de cas où la maladie, supérieure aux efforts de la nature & de l'art, auroit laissé quelque résidu des principes du mal. Or dans la supposition du régime sage, n'ajoutant rien ni à l'intensité ni à la quantité de l'humeur, il est probable que dans un second accès les remèdes & la nature pourroient avoir assez de force pour expulser le reste de la matière goutteuse. Ainsi, quiconque se conduiroit bien, pourroit, avec le secours de la Médecine, peut-être même sans elle, éviter les atteintes de la Goutte. Cette seule réflexion doit faire connoître l'importance & la nécessité d'un bon régime, à tout homme amateur de la santé,

le plus grand bien de la vie & le moins senti. Nous mettrons donc au premier rang des précautions qu'il faut prendre, la tempérance, vertu seule capable, non-seulement de nous soustraire à cette cruelle maladie, mais même de nous en préserver.

Pétrarque a raison de dire, si vous voulez être délivré de la Goutte, soyez pauvre ou vivez comme si vous l'étiez; c'est-à-dire, vivez sobrement. Un fait rapporté par Schenckius, prouve ce qu'avance ce Poëte: « François Pechius, âgé de cinquante ans, goutteux, accablé des accès & des tourmens de ce mal, monta sur une mule, & partit pour exécuter les ordres que lui avoit donnés le Grand Duc: un Marquis le saisit & l'emprisonna près de Verceil. Sa femme & ses enfans le croyoient mort. Il y avoit vingt ans qu'il étoit en prison, lorsque les François firent une irruption en Italie l'an 1556, prirent la citadelle où il étoit détenu prisonnier, le trouverent en parfaite santé, & le délivrerent. Ce fut un spectacle curieux pour les habitans de Verceil de le voir marcher sans bâton, l'épée au côté; comme un autre Lazare sorti du tombeau, conservé par la grace de Dieu »

Il fut redevable de la guérison de la Goutte au peu d'alimens que son Geoliet lui donnoit pour l'empêcher de mourir : ainsi cet Officier trouva dans la difette la guérison du mal qu'il avoit contracté au fein de l'abondance. C'est un fait qui se vérifie tous les jours : que le passage de la sobriété à la bonne chere, est aussi funeste que celui de la bonne chere à la frugalité, est salutaire.

Si l'intempérance fait languir & détruit plus d'hommes que tous les autres fléaux de la nature humaine réunis, la tempérance au contraire, ce véritable baume réparateur & conservateur, contribue à former des hommes sains & vigoureux, des ames fortes & pures comme leur sang. Cette vertu est proprement la Déesse tutélaire de la santé ; elle est un remède universel. Elle rend la tête libre, elle purifie le sang, elle fortifie les nerfs, elle éclaircit les yeux, elle conforte le cœur. En un mot, elle fait que les alimens se digèrent bien. Elle empêche par-là ces vents & ces fumées qui causent la colique & les maux de rate. Elle empêche qu'il ne se forme dans le corps de ces crudités & de ces âcretés qui sont la cause du Rhumatisme & de la Goutte, enfin de ces humeurs crasses & visqueuses dont se forment

le sable & la pierre dans nos reins, tous maux qui doivent leur origine à notre intempérance.

Il ne faut prendre de nourriture qu'autant que la chaleur naturelle en peut cuire, digérer & faire transpirer. Trois espèces de détordres procèdent de l'abondance & de la diversité des alimens qui surchargent les tables des gens aisés. On mange trop; on ne cuit pas assez; on transpire peu; d'où vient le proverbe: *qui mange trop est moins, ou mal nourri*; & de là mille dérangemens dans l'économie animale.

Pour les éviter & ne pas mettre, dit Plutarque, feu sur feu, réplétion sur réplétion, il seroit bon d'imiter la plaisanterie du Roi Philippe. Quelqu'un l'invita comme il étoit dans la campagne, à venir souper chez lui, pensant qu'il y viendrait en petite compagnie; mais le voyant venir avec une grande suite, & sachant qu'on avoit apprêté à manger pour peu de personnes, cet hôte en fut troublé: Philippe qui s'en aperçut, envoya sous mains, dire à tous ceux qu'il avoit amenés de garder place à la Tourte. Ces personnes croyant à ce que leur dit le Prince & attendant toujours ce mets, épargnèrent les viandes qui leur furent servies, enforte qu'elles

suffirent amplement à toute la compagnie. Ainsi devoit-on s'observer, dans ces assemblées, où par un reste de l'usage grossier & gothique de nos ayeux, il faut boire à tour de rôle & manger à la tâche. Ainsi devoit-on réserver place au manger, au boire, & apporter à table un appétit frais & bien aiguïsé.

Socrate défend les viandes qui nous convient à manger, encore que nous n'ayons pas faim, d'user des breuvages, qui nous excitent à boire, encore que nous n'ayons pas soif; & il ne nous permet d'user des alimens, qu'autant que le plaisir manifeste le besoin de la nature.

La partie la plus utile de la médecine, est l'hygiène, & elle est moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais médecins de l'homme. Le travail aiguïse l'appétit, & la tempérance empêche d'en abuser.

Les Japonois sont exempts de la Goutte au rapport d'Ettmuler : *Japonenses podagra non laborant*. Ces peuples habitent un climat tempéré; ils ne connoissent ni le vin, ni l'eau-de-vie; ils sont laborieux au suprême degré, vivent de riz, ne mangent de la viande que très-frugalement, boivent du thé; ne sont-ce pas là des puissans moyens pour soutenir une tran-

piration toujours égale, & par conséquent une parfaite santé? Comme rien ne nuit plus à cet heureux état que les excès en tout genre, rien ne nous y maintient plus sûrement qu'une vie sage & réglée.

Le précepte général de la sobriété reçoit dans la Goutte une application toute particulière; car on a la transpiration à rétablir & à ménager: or la diette modérée est un des moyens les plus efficaces pour opérer ces effets. Lorsque vous ne prenez qu'autant d'alimens qu'il en faut pour soutenir la vie, la transpiration va son train sans obstacles, sans interruption. Les vaisseaux n'étant point gorgés de sucs, se contractent à l'aise, brisent & atténuent infiniment les sucs, qui doivent être chassés par cette issue. La sobriété est donc la réformatrice de l'intempérance. Elle consiste, en se réglant cependant sur son tempérament & ses habitudes, à faire par jour deux repas, à quitter toujours la table avec appétit, ou à retrancher entièrement le souper, ce que Takius recommande expressément. Sydenham est du même avis. *Prandere tantum expedit, non cenare itaque qui podagrae sunt obnoxii.* Il veut qu'ils se contentent du dîner, parce que le lit & le sommeil sont des moyens propres à favoriser la

transpiration, & qu'il ne faut point fatiguer la nature pendant ce tems, en l'occupant à l'ouvrage de la digestion.

On transpire mieux quand on mange deux fois par jour, que quand on ne mange qu'une fois. Car en mangeant beaucoup dans un repas, comme il arrive quand on n'en prend qu'un, les vaisseaux se gonflent extraordinairement, les nerfs de l'estomach & des intestins sont fort agités & retrécissent par cette agitation les petits filtres de la peau : tout cela est un empêchement à la transpiration. D'ailleurs après qu'elle est faite, le sang devient âcre & s'échauffe s'il n'est pas renouvelé par le chyle. Cet échauffement nuit à la transpiration suivante, comme on peut le voir par ce que nous avons dit.

Je pense donc que deux repas pris modérément valent mieux qu'un seul, dans lequel on farcit l'estomach de plus d'alimens qu'il n'en peut digerer, parce qu'il s'ensuit de cet accès que la digestion se fait plus difficilement, qu'elle est plus longue & plus laborieuse, & par conséquent que la transpiration est plus long-temps suspendue. Ainsi je conseille de souper très-légerement, de très-bonne-heure & de manger des alimens de facile digestion. Par-là l'estomach ne s'af-

faisse pas, & digere à son aise. Ce sentiment paroitra préférable à bien des personnes.

Sanctorius dans ses Aphorismes, nous avertit que la digestion difficile fait une perspiration tardive; que la transpiration étant l'excrément de la troisième coction, si la première est manquée, la seconde & la troisième le sont aussi; que les alimens dont on ne sent pas le poids dans l'estomach sont ceux qui nourrissent le mieux & qui transpirent davantage. Si toutes ces observations ont été vérifiées sur des gens qui se portoient bien, que sera-ce dans les Goutteux, chez lesquels outre l'obstacle qu'un chyle grossier apporte à la transpiration, il s'en trouve encore un autre dans la peau, le resserrement des canaux excréteurs ?

Ce sont donc des alimens doux & faciles, qu'il faut présenter aux goutteux. Sanctorius propose la viande de mouton & de phaisans; je crois pourtant la première trop solide, & communément trop dure, sur tout rôtie: on peut y ajouter, dit-il, la perdrix, la volaille & la viande blanche, les bouillons & consommés qu'on en tire. Parmi les mets qui se servent sur les tables des goutteux, les végétaux doivent l'emporter sur les animaux, parce qu'ils sont plus digestibles, qu'ils sont

moins nourrissans, & qu'ils ont des vertus médicamenteuses, que les nourritures animales n'ont point. Entre ces alimens il y a encore un choix à faire; par exemple les racines, les herbages doivent être préférés aux farineux, par les personnes grasses & replettes, & ceux-ci conviennent mieux aux personnes maigres, quand toute fois leur estomach ne les trouve ni lourds, ni indigestes, tels que les haricots, les fèves de marais, les pois, les lentilles, &c. les fruits tels que la nature nous les donne, ou préparés, comme les confitures, les gelées, sont d'excellentes nourritures; ils sont savoneux, de facile digestion & agréables au goût.

• Hypocrate nous marque dans ses Aphorismes, que les alimens qui nourrissent promptement, sont aussi de facile transpiration, les œufs frais cuits à la coque & le régime du lait, pris sobrement, ont cet avantage.

Pour ce qui est de la boisson, la bière, le cidre, le poiré doivent être rejetés, parce que par leur tartre & leur fraîcheur, ils donnent naissance à la Goutte, en supprimant la transpiration. Le vin généralement est nécessaire, & c'est ce qu'il y a de meilleur, sur-tout pour les vieillards, pourvu qu'on n'en fasse pas abus; on le

boit en y mettant un, ou deux tiers d'eau.

Après les excès du boire & du manger, il n'y a rien qui engendre, ou rappelle plus la Goutte que de se livrer trop aux plaisirs de l'amour. C'est la volupté la plus piquante, la plus sensible, la plus vive, la plus ravissante, & la plus universellement recherchée dans les quatre parties du monde. Depuis l'Hottentot, jusqu'au Lapon, depuis l'Espagnol jusqu'au Tartare, tout homme appète cette volupté, dont on peut jouir assez fréquemment. On ne résiste jamais aux attraits de ce plaisir délicieux, divin, qui peut nous rendre auteurs, peres, je dirois volontiers créateurs, mais au moins réproducteurs de nous-mêmes, ou d'autres nous-mêmes. On a peine à retenir les Goutteux sur cet article. Cependant ils payent toujours très-cher les excès qu'ils y font; rien ne leur est plus nuisible. Un Goutteux dont les esprits sont épuisés & les articulations relâchées, seroit aussi imprudent, s'il s'abandonnoit trop à ce plaisir, qu'un voyageur qui ayant une longue route à faire, se déferoit de l'argent dont il a besoin pour terminer sa route.

On a observé que les excès dans ce

genre influoient pour le moins autant sur la production de la Goutte, que ceux de Bacchus, qu'on doit aussi s'interdire. Toutefois, quand les Goutteux ont pris une longue habitude aux uns & aux autres, il ne faut pas les en priver tout à coup. On doit leur accorder quelque chose, *ob duritiam cordis*. D'ailleurs il est dangereux de passer d'un extrême à l'autre. C'est une imprudence, à laquelle on a attribué la mort de Charlemagne. Quant à l'habitude excessive du vin, on doit sur-tout y aller avec la plus grande circonspection. Ce n'est pas que je croye nécessaire de permettre en aucune circonstance les excès, auxquels il faut au contraire tout-à-coup renoncer; mais comme ceux qui sont sujets à ce vice, boivent d'ordinaire très-copieusement, on doit par proportion retrancher de la quantité qu'ils boivent communément à leurs repas, & les réduire peu à peu à un usage modéré dans lequel ils doivent persévérer.

La tempérance n'est pas la seule chose à observer pour éviter l'attaque ou le retour de la Goutte. Quelque sobre que vous soyez, vous en ressentirez encore les atteintes pour peu que le tempérament vous y dispose, si vous ne prenez

point d'exercice. Une vie trop tranquille & trop oisive nuit à la digestion des alimens, pris même avec la modération la plus scrupuleuse. L'action au contraire, le travail, le mouvement, secondent les fonctions animales d'où dépendent la santé. Un habile Physicien disoit ingénieusement : *que l'exercice étoit un second estomach* ; & il avoit raison. Ce second estomach facilite & perfectionne les opérations du premier. L'exercice est même aussi bon, pour préparer l'estomach à recevoir les alimens, qu'à les digérer. C'est de cette vertu sans doute, qu'est venu ce propos vulgaire : *je vais faire un tour de promenade pour gagner de l'appétit.*

L'exercice est un moyen sûr pour procurer la perspiration. En effet la contraction alternative des muscles pressés, presse les tuyaux excrétoires, qui versent la matière de la perspiration & en accélère la sortie par la même mécanique, que dans la saignée du bras, le sang coule par l'ouverture avec plus d'impétuosité, lorsque le Chirurgien donne au malade son étui à tourner avec les doigts du bras qui vient d'être saigné, parce que la contraction des muscles sublimes & profonds placés sous la veine ouverte, comprime & fouette

le fang, qui y est contenu & en précipite la partie.

Les intervalles entre les attaques de la Goutte ne peuvent être que très-courts sans un exercice corporel & assidu, & même le malade sera sujet, s'il reste dans l'inaction & le repos, à la génération de la pierre, qui est un mal plus dangereux que la Goutte. L'homme laborieux échappera à ces deux maladies, sur-tout à la dernière. L'exemple suivant rapporté par Hoffman en fournira une preuve.

Un riche Allemand, grand, fort & robuste, vivoit dans l'abondance de toutes les choses qui flattoient ses goûts, sa sensualité & ses inclinations. Un nombre infini de domestiques, une table fine & délicate, la mollesse enfin, l'oisiveté, l'insouciance, faisoient envier son sort; cette prétendue félicité fut de courte durée. La Goutte le saisit, les souffrances vinrent altérer les douceurs de cette vie voluptueuse. Il ne pouvoit plus marcher sans secours. Il crioit jour & nuit, & faisoit des remèdes d'autant plus inutiles, qu'il ne vouloit rien changer à sa manière de vivre; il fut attaqué si fréquemment & si violemment, qu'il alloit bientôt être noué, lorsqu'un revers de fortune fut, malgré lui, son médecin, & le déroba à

une torture dont les maux accroissoient sensiblement tous les jours. Plusieurs banqueroutes se déclarèrent, d'autres accidens survinrent; en un mot, il passa presque dans un instant de la plus fastueuse opulence à la dernière indigence. Il lui fallut par force vivre avec sobriété & se donner grand mouvement. Il quitta la ville pour aller gagner sa vie à la campagne, il vint à bout par degrés, de s'accoutumer au travail. Enfin il guérit non-seulement de la Goutte qui avoit altéré son tempérament; mais encore il reprit la même agilité & la même santé dont il avoit joui avant ses attaques, & a vécu longtems, sans avoir éprouvé aucun ressentiment de cette maladie. Heureux ceux qui embrassent un état qui exige un travail habituel! sages sont ceux qui, dans une vie consacrée aux travaux de l'esprit, savent se procurer des amusemens qui les exercent d'une manière analogue à leur force & à leur tempérament! On peut choisir entre le billard, la paume, la boule, le mail, la promenade, la chasse, l'équitation, le tour ou quelqu'autre métier. On peut même prendre part en un jour à plusieurs de ces exercices. L'homme est porté par un penchant secret que l'on ne suit pas assez, à varier ses occupations.

Ce penchant est dans la nature. L'homme est inconstant. Cette inconstance que l'on regarde comme un crime au moral, & au physique, est une vertu. L'inconstance préserve l'homme de mille maux, par la dissipation qui l'arrache à l'ennui, fruit insalubre de l'uniformité.

Outre ces attentions, il y en a encore beaucoup d'autres que la prudence nous dicte également. On doit éviter soigneusement toutes sortes de passions, telles que les soucis, les chagrins, les fatigues d'esprit, les méditations profondes, tout ce qui trouble la tranquillité de l'ame; rien n'est plus propre, suivant Sydenham, à détruire le tissu des esprits qui sont les instrumens des digestions, & par conséquent à augmenter les progrès de la Goutte. C'est donc à juste titre, que cet auteur célèbre, recommande la tranquillité d'esprit comme nécessaire pour la guérison de cette maladie.

Il faut retrancher peu à peu & par degrés quelque partie de ses alimens, s'abstenir d'ingrédiens âcres, salins & épicés.

Il faut que les Goutteux soient vêtus dès qu'ils sont levés & que l'air ne frappe point sur la surface de leur corps, ni la nuit, ni le jour. Il ne paroît pas difficile de concevoir, que l'air étant un

corps fluide & d'un grand ressort, lorsqu'il frappe la surface de nos corps immédiatement, il s'y moule & comprime fortement l'extrémité des tuyaux excréteurs, qui débordent la peau; il n'en est pas de même, lorsque cet élément ne le comprime que par dessus les habits intermédiaires, qui ne pouvant s'appliquer & se mouler sur l'épiderme, comme fait ce fluide, laissent toujours à la matière de la transpiration la liberté de s'échapper. Il faut donc être attentif à se garantir des intempéries de l'air & sur-tout du froid & de l'humidité; en conséquence il faut se munir le jour d'habits moelleux, & la nuit avoir de bonnes couvertures; dans l'accès, il est bon d'envelopper la partie malade d'une légère flanelle chaude, appliquée sur l'enflure; rien n'est plus propre à faciliter la transpiration & à dissiper la douleur. On fait de quelle utilité sont celles d'Angleterre, portées sur la peau pour préserver des attaques goutteuses & rhumatismales (1).

(1) Ces flanelles doivent leur utilité, non-seulement à ce qu'elles conservent une chaleur toujours égale, qu'elles empêchent l'air de frapper immédiatement la surface de nos corps; mais encore, parce qu'elles sont comme des brosses universelles, & que la laine dont elles sont composées, pour peu qu'on se donne de

Ces précautions & beaucoup d'autres, que le bon sens suggère, écartent du sang par des sécrétions salutaires, les humeurs gluantes, qui occasionnoient les maladies dont on étoit affligé; elles les détruisent en donnant un cours libre & égal à la perspiration. Les exemples de ceux qui persévèrent dans ces pratiques, attestent de la manière la plus convaincante ce que j'avance à cet égard.

mouvement, débouche par un douce friction, l'extrémité des canaux perspirables; l'action, la chaleur de la flanelle, facilite la circulation, dégage les parties de la matière arthritique qui y est enclavée, ouvre les pores; procure une transpiration salutaire, & fortifie en même-tems le tissu des fibres contre la récidive.

Tous ces avantages ne se feront cependant point approuver généralement l'usage habituel des petites camisoles de flanelle que bien des gens portent en tout tems sur la peau: bonnes pour faire transpirer les Goutteux, particulièrement quand ils sont forts & gras; mais elles affoiblissent les jeunes gens, & énervent ceux qui sont d'une foible complexion & menacés de la pulmonie, parce qu'elles excitent une trop grande transpiration, & parce qu'en entretenant le corps dans un grande chaleur, elles relâchent trop considérablement les fibres de la peau, & les petits vaisseaux: elles sont contraires, ainsi que les fourures, aux tempéramens secs & bilieux. Je connois une personne délicate, qui

 CHAPITRE XII.

Observations générales & particulières.

ON m'a demandé mille fois, d'où peut venir, soit dans la Goutte, soit dans le

en a fait usage pour se conformer à la mode. Elle n'a pas été long-tems à s'appercevoir qu'elles la desséchoient sensiblement; aussi les a-t-elle promptement quittées. Elle s'en sert néanmoins utilement, lorsque la transpiration interceptée, lui annonce un rhume ou quelque fluxion; mais aussitôt que la transpiration est rétablie, ce qui est l'affaire de trois ou quatre jours, elle quitte ce vêtement, de peur qu'il ne l'affoiblisse trop, & qu'une autre fois l'habitude n'empêche d'en ressentir les bons effets.

Le luxe a introduit en France depuis quelques années les fourrures: elles ne sont utiles qu'à quelques vieillards chez qui la chaleur naturelle est presque éteinte.

En général les étoffes faites de matières végétales, sont préférables à celles que fournissent les animaux: sur la peau, elles sont propres à essuyer la transpiration: à l'extérieur, elles arrêtent mieux l'humidité & les mauvaises influences de l'air.

Si l'on réfléchit sur la structure de la peau,

Rhumatisme , soit dans autres maladies, cette mauvaise qualité des levains,

que Leuwenoech nous a développée , on ne peut se dispenser de croire à l'utilité des frictions pour rappeler la transpiration. Les vaisseaux capillaires superficiels peuvent-ils manquer d'être ouverts lorsqu'on frotte une partie en tout sens ? Peut-on douter que par une compression plus ou moins forte , on n'en exprime la matière qui y séjourne ?

Bien des faits pourroient confirmer cette observation. Pour abrégé je m'en tiendrai à celui que rapporte M. Dufault dans sa dissertation sur la Goutte. Nous avons vu, dit cet Auteur, M. le Marquis du Repaire, Gouverneur du Château Trompette de Bordeaux, vieillard centenaire, qui trente ans avant sa mort, s'étoit garanti & guéri de la Goutte par le moyen de ces frictions. Un de ses valets de chambre, n'avoit presque d'autre emploi auprès de sa personne, que de le brosser & frotter chaque jour, soir & matin, avec une main garnie d'une mitaine de laine. Toutes les personnes sujettes à la Goutte ne seront peut-être pas assez heureuses, pour obtenir leur guérison par ce seul moyen ; mais elles seront, si l'on peut dire, plus qu'assurées de ce bonheur, en joignant à l'usage de mon remède, des attentions aussi propres à seconder son action & celle de la nature. Il n'en est point de si minutieuses, qu'elles paroissent, qui ne soient intéressantes par rapport à la santé ; les plus faibles causes, produisent, à la longue, de grands effets.

cette abondance des humeurs, qui s'opposent à la circulation de la lymphe, de la synovie, du sang & des esprits, c'est-à-dire, d'où provient le dérangement qui trouble l'équilibre de la santé? Avant que de répondre à cette question, je remarquerai, qu'il y a six choses sans lesquelles nous ne saurions subsister, quoiqu'elles n'entrent point dans notre constitution, & qu'on appelle assez mal-à-propos, *non naturelles*, sçavoir, l'air le manger & le boire, le mouvement & le repos, le sommeil & les veilles, les excréments & les matieres retenues; les passions de l'ame.

Cela supposé; quand nous usons de toutes ces choses modérément, l'équilibre régné en nous, nous nous portons bien; mais si nous en prenons trop ou trop peu, l'équilibre cesse; les humeurs sont troublées dans leur cours naturel; elles ne se filtrent plus également, elles s'arrêtent dans différentes parties du corps, où elles produisent diverses maladies.

Voici tout le mécanisme de la santé & de la maladie. On jouit de la santé quand on respire un bon air: quand on ne mange & qu'on ne boit, qu'autant qu'il est nécessaire; quand on ne prend de mouve-

ment & de repos, de sommeil & de veille qu'avec modération ; quand les excréments ne sont ni trop secs, ni trop fluides ; enfin quand les passions de l'ame, sont dans un équilibre raisonnable : c'est qu'alors le sang n'étant, ni précipité, ni retardé dans son cours, il n'est point dérangé dans ses fonctions, & tout va un train salutaire ; mais s'il est troublé par quelqu'une de ces causes ; si l'on respire un mauvais air, ou qu'on s'expose à ses intempéries ; si l'on surcharge l'estomach de boire & de manger, ou qu'on contrarie ses opérations par la trop grande diversité des mets ou par une distance trop inégale dans les repas ; si on se livre à des agitations immodérées ou à une trop grande inaction ; si l'on prend un sommeil trop long ou trop court ; si l'on fait usage de nourritures propres à procurer relâchement ou constipation ; enfin si on se livre à quelque passion de l'ame, comme à la tristesse, à la joie, la crainte, la colère, l'envie, la jalousie, &c. alors le sang se dérange dans ses filtrations, ou par trop de lenteur ou par trop de vitesse ; les humeurs non filtrées restent dans ce fluide, le gênent, l'embarrassent, l'altèrent, le troublent & suspendent son action. De-là

naissent la fièvre, les éruptions, les dépôts; de-là enfin prennent leur source toutes les maladies; la décharge des humeurs se faisant tantôt à la tête, tantôt à la poitrine, tantôt à l'estomach, tantôt sur les reins, les bras, les jambes, &c. selon la différente foiblesse des parties qui cèdent à leur torrent, en sorte que le mal commence toujours par un dérangement dans les humeurs; & la foiblesse accidentelle de la partie où l'humeur s'arrête, en détermine l'espèce.

Ainsi la cause éloignée des maladies, est l'abus de quelqu'une, à plus forte raison de plusieurs des six choses dont on vient de parler; & leur cause prochaine, immédiate, est l'altération des humeurs, occasionnée par cet abus. Voilà l'explication aussi simple que naturelle de l'origine des maladies; cette explication plausible par elle-même, a tout le mérite d'une démonstration, puisqu'on voit que l'expérience la moins équivoque & la plus constante atteste la vérité des conséquences qui en naissent naturellement.

Il est essentiel de faire observer, qu'il y a des cas où la Goutte, quelque dangereuse qu'elle soit, ou puisse devenir, est favorable. C'est lorsqu'elle survient à

des maladies plus graves & plus dangereuses qu'elle-même, si toutefois elle n'en est pas cause; par exemple, lorsqu'elle se termine à une fièvre quarte invétérée qui a jetté de profondes racines, comme quand le foie souffre, quand il y a de larges & vieilles hémoroides; si alors la Goutte se manifeste, elle délivre de ces maladies & dégage le foie. Il en est de même des embarras des reins, des coliques néphrétiques, de la gravelle, dont la Goutte est le remède & le préservatif, lorsqu'elle siège dans les articles.

La Goutte délivre encore les femmes des vapeurs de la mélancolie, de l'épilepsie & de toute affection hystérique.

Je serois volontiers porté à croire que la cause matérielle qui fait naître, & qui entretient ces sortes de maladies, dépend d'un levain goutteux, qui séjourne dans la masse du sang, ou du moins d'une humeur qui a beaucoup de ses propriétés, puisque la plupart des causes qui les produisent sont communes avec celles de la Goutte. Plusieurs phénomènes qu'on y observe, se rencontrent de même dans cette dernière. Ces causes communes sont, la vie molle & sédentaire, les passions de l'ame, telles que la colere, le chagrin, la tristesse, le désir, l'envie, la jalousie,

les plaisirs de l'amour, l'excès des liqueurs, &c.

Sur ce que j'ai dit, il n'y a qu'un instant, que la Goutte qui survient à l'épilepsie, à la mélancolie, aux affections hystériques, aux embarras des reins, &c. étoit le remède & le préservatif de ces maladies, on pourra peut-être demander, s'il n'y auroit pas du danger pour la vie des malades de les guérir alors de la Goutte?

Je réponds avec certitude que non, dit M. Pontard, très-habile Praticien, parce que la Goutte qui survient aux maladies que j'ai désignées, n'est autre chose, qu'une crise salutaire de la nature, qui voulant chasser au dehors par la voie de la transpiration ce qui l'oppressoit, mais n'ayant pas eu assez de force, ou ayant trouvé un obstacle, à raison de l'étroitesse & de l'engorgement des issues excrétoires, n'aura pu y parvenir, & l'aura déposé dans les articulations. Si donc la nature se trouve insuffisante par elle-même pour subjuguier son ennemie, je ne vois pas pourquoi le Médecin qui doit être son fidèle interprète, ne la seconderoit pas dans ses vues, & ne se serviroit pas des mêmes moyens dont elle use pour triompher. Je demande si
après

après que l'humeur morbifique sera tout-à-fait expulsée, si, après avoir rétabli le calme & la tranquillité dans la nature, & que par-là toutes ses fonctions se feront librement, si enfin la cause qui les troublait n'existant plus, je demande, dis-je, si alors il y a lieu de craindre pour la vie du malade en le guérissant : voici un fait qui a du rapport à mon assertion.

M. de la Planche, Apothicaire & grand Chymiste, m'a dit avoir guéri un jeune homme attaqué d'épilepsie. Il reconnut que la cause de cette maladie avoit été la répercussion d'une humeur galeuse, par une pomade mal administrée. Ce jeune homme tomboit très-fréquemment dans l'accès. M. de la Planche lui conseilla d'aller reprendre la gale à l'Hôtel-Dieu. Le malade y fut, &, dès qu'il eût la gale, les accès épileptiques se dissipèrent entièrement. On le guérit ensuite de sa gale, suivant les règles de l'art, sans appréhender qu'il retombât dans sa maladie secondaire (l'épilepsie) *sublatâ causâ tollitur effectus.*

Je viens d'avoir en main un pareil exemple. Une fille, sortant de l'Hôtel-Dieu, toute galeuse, entra dans une maison en qualité de domestique : comme elle appréhendoit

qu'on ne vit le désagréable présent qu'elle avoit reçu de l'Hôtel-Dieu, elle fut chercher une pomade chez un Charlatan pour se guérir promptement. En effet, après deux ou trois frictions de cette pomade, la gale disparut entièrement. Elle fit dans le même temps une course assez longue, chargée d'un panier de bouteilles. Etant revenue elle se trouva fatiguée, sentant des douleurs très-vives dans l'articulation de la cuisse, ne pouvant plus l'appuyer, ni l'étendre, ni marcher. Les douleurs se réveillèrent la nuit de manière à ne pouvoir les supporter, tant elles étoient aiguës; c'étoit une Goutte sciatique; elle vint me consulter; & ayant reconnu que c'étoit l'humeur galeuse répercutée dans le sang, par l'effet de sa pomade du Charlatan; & que cette humeur s'étoit fixée sur la hanche & la cuisse de cette fille, qui avoient été affoiblies par la charge du panier, je lui dis qu'il falloit faire reparoître la gale; je lui conseillai d'aller la reprendre à l'Hôtel-Dieu; mais elle ne le voulut pas, parce qu'elle en avoit trop de répugnance. Je fus obligé d'employer d'autres moyens, Je lui ordonnai les bains de vapeurs, & elle fit usage de mon spécifique: je réussis selon mes desirs. La gale reparut

par l'effet de la transpiration, les douleurs de sa cuisse se dissipèrent entièrement au bout de trois jours; & elle marcha aussi librement qu'auparavant. Je l'ai guérie ensuite de sa gale, comme il convient de la guérir, & maintenant elle jouit de la meilleure santé.

Mon Elixir a eu encore par lui seul deux avantages plus décidés dans deux autres circonstances. Madame Daguet, à la Ferté-Milon, s'étant trouvée attaquée d'une Goutte très-violente, il lui survint pendant l'accès où j'entrepris sa cure, & à la troisième prise de mon remède, un érysipèle universel, sans cessation ni diminution des douleurs goutteuses. Je ne m'étonnai pas de ce phénomène, qui n'indiquoit chez la malade qu'un surplus d'humeur & d'âcreté, que l'action de mon spécifique, par sa vertu dépurative, avoit développé & poussé au-dehors. Je ne recommandai autre chose que d'en faire continuer l'usage, & de le régler selon le soulagement, qu'elle commença d'éprouver à la sixième prise. Au bout de dix-huit jours elle fut délivrée de son érysipèle & de sa goutte, qui ne reparurent pas plus l'un que l'autre.

A Paris, M. Blanchard, Marbrier, vint chercher chez moi de mon Elixir pour

une sciatique très-invétérée, dont il sentoît en ce moment les mal aises avant-coueurs de l'accès. Il me consulta en même temps sur un ulcère chancreux qu'il avoit à la gorge depuis fort long-temps, & dont les progrès désastreux menaçoient du plus grand danger; c'étoit un écoulement de l'humeur arthritique qui entretenoit ce mal. Vous allez, lui dis-je, éprouver sous peu un accès de Goutte. Tout incommode & dangereux que soit en ce moment l'état de votre gorge, ne vous en alarmez pas. Il va naturellement se faire un reflux de l'humeur qui s'y porte, vers les reins & la cuisse, ce qui vous donnera quelque répit de la gêne & des angoisses que vous éprouvez, & s'il vous reste encore quelque embarras dans cette partie délicate, après la guérison de votre accès, j'y obvierai par quelque remède particulier; mais je présume que l'humeur de cet ulcère & celle de votre Goutte, sont la même, & que qui chassera l'une, chassera l'autre. Quoi! s'écria-t-il, je serois assez heureux pour être à-la fois délivré de ces deux maux cruels! Je ne vous l'assure pas absolument, répondis-je; mais je l'espère avec assez de vraisemblance. Deux jours après, comme je l'avois prévu, ce Goutteux fut retenu

dans son lit par les plus vives douleurs. L'accès fut long, il se soutint plus de six semaines, tant dans sa force que dans son déclin. Enfin, au bout de deux mois révolus, ce malade, par un usage constant & régié de mon Elixir selon les effets qu'il éprouvoit, se trouva radicalement guéri de sa Goutte & de son ulcère chancreux, par l'attention qu'il eut de faire quelques gargarismes astringens que je lui conseillai pour laver, nettoyer, purifier & raffermir les chairs ulcérées; ainsi ma prédiction se trouva vérifiée à souhait. Après de si heureux effets d'un remède, qui n'y auroit pas la plus grande confiance, en voyant qu'il est ennemi de toute impureté, & qu'il l'expulse de toutes les parties du corps?

Je suis bien éloigné de regarder mon élixir comme un remède bannal, propre à la guérison de tous les maux; mais l'expérience m'a démontré, qu'il n'y a point de complication de virus, quels qu'ils soient, qui contrarie ses effets, & j'ai toujours remarqué que s'il ne les guérit pas, ou ne les guérit qu'en partie, parce que n'étant point donné *ad hoc*, son usage n'est peut-être pas assez suivi pour cette fin; au moins il n'en résul-
toit aucun accident; mais plutôt adou-

cissement du mal & de la douleur.

Sans vouloir donner à la vertu de mon remède une extension trop considérable, plusieurs médecins, qui ont suivi ses effets, croient que doué de propriétés incisives & diaphorétiques, il semble convenir dans plusieurs maladies qui demandent ces sortes de secours. Une expérience faite sur ma propre fille, m'engage à le croire bon pour les affections laiteuses. Voici le fait. Mariée à un architecte, pensionné de M. le Duc d'Orléans pour une inspection sur les écluses de la rivière d'Ourc, ma fille demouroit dans une maison très-agréable, bâtie & entretenue aux frais du Prince, au milieu d'une petite Isle, réduit charmant, près le bourg de Crouy & d'un pèlerinage très-fréquenté, nommé *Notre-Dame du Chene*. Elle coula les jours les plus paisibles & les plus heureux dans ce riant manoir, goutant les vraies délices de la simple nature, partageant tous ses sentimens entre les fruits de son amour & leur auteur. Nourrice de son second enfant, qui étoit un garçon, un jour qu'au coucher du soleil, elle respiroit le frais sous un ombrage opaque, elle & son fils qu'elle tenoit sur son sein, s'endormirent si profondément

qu'ils restèrent plus d'une heure à la fraîcheur du ferein. Au réveil l'enfant se trouva enrhumé & la mere saisie d'un frisson universel. Son lait ne coula plus, il lui survint une plénitude, une pésanteur de tête, des difficultés de respirer, & quelques tumeurs dans différentes parties. Tous ces accidens arriverent dans la nuit qui suivit cette fâcheuse imprudence. De grand matin, l'on m'envoya chercher à la Ferté Milon, à trois lieues de sa demeure. Je vole avec tout l'empressement de la tendresse, j'arrive, je la trouve fort oppressée, & comme il y avoit quelques heures qu'elle n'avoit rien pris, je lui fais avaler une prise de mon Elixir; elle reste trois heures sans rien éprouver de particulier. Au bout de ce temps sa respiration devient moins serrée, elle s'assoupit & s'endort d'un doux sommeil de deux heures, qui se termine par une sueur abondante, & les tumeurs paroissent diminuer. La journée se passe assez tranquillement; le soir l'oppression revient, cependant avec moins d'intensité; la nuit est coupée par des intervalles de souffrance & de repos, avec une moiteur soutenue. Le lendemain elle prend de bonne heure de mon remède, elle se rendort, nouvelle sueur abondante pen-

dant le sommeil & au réveil. La journée est meilleure que la précédente, une bonne nuit succède, les tumeurs se fondent encore plus. Le troisième jour je donne un purgatif convenable, il opère une évacuation complete. Le lait commence sur le soir à remonter. Le jour il coule suffisamment pour pouvoir être présenté à l'enfant qu'on lui avoit nourri depuis la suppression, de bon lait de vache édulcoré à propos, & d'une bouillie faite de fleur de riz bien délayée & bien cuite. Pour expulser enfin toute humeur laiteuse, qui auroit pu être filtrée dans les vaisseaux; elle fait usage deux jours de suite de l'elixir, se trouve aussi libre & bien portante qu'avant son accident, ayant perdu la vie 15 ans après par une autre imprudence, à la réparation de laquelle je fus appelé trop tard. Mais cette triste épisode qui déchire encore mon cœur, est trop étrangère à mon objet pour être rapportée ici.

Un autre effet de mon élixir prouvera encore en faveur de ses diverses propriétés. Madame Relach, jeune épouse d'un jeune militaire, quelques jours après sa première couche, fut entreprise d'une sciatique des plus douloureuses. Elle souffroit jour & nuit, & le cours des

évacuations nécessaires en ce temps , étoit trop lent. Son mari , qui avoit acheté mon livre , après en avoir fait lecture , vint me trouver pour favoir , si dans la situation de sa chère moitié , mon remède pouvoit lui être administré. Le cas où se trouve Madame votre épouse , lui dis-je , est si rare qu'il fait exception ; les femmes n'étant sujettes à la Goutte , que vers , ou sur leur retour. Ainsi Madame Relach qui est à la fleur de son âge , ne peut se trouver , comme elle l'est , attaquée de cette maladie que par une espèce de conversion de l'humeur menstruelle , ou laiteuse , en celle de la Goutte. Je trouve donc que la sienne étant caractérisée autant qu'elle peut l'être , mon remède ne lui fera sans doute que très-favorable ; mais je vous avoue qu'il n'a pas encore été administré en pareille circonstance , c'est-à-dire au milieu des suites d'une couche. Aussi est-ce là ce qui m'inquiète , répondit-il , & je vois qu'il nous faudra remettre son usage , après la délivrance entière de sa couche. Je ne vous préférerai pas , lui ajoutai-je & je vous confesse , que quoique je puisse répondre des effets de mon remède , même en ce cas , pour votre tranquillité & celle de

la malade, j'entre dans votre idée, & vous offre à ce temps mes services. Il me quitta avec peine, & dans une perplexité qui me laissoit bien entrevoir l'espérance qu'il avoit du bien, que pourroit procurer mon Elixir, mais aussi la crainte d'une révolution dans des instans aussi critiques. Son embarras, la souffrance cruelle où je savois la malade, m'engagerent à réfléchir de nouveau sur les qualités de mon remède, & sur ses vertus. Les connoissant toutes, propres à seconder les opérations de la nature, analysant à mes propres yeux les propriétés de ce spécifique, je m'assurai qu'il ne pouvoit que favoriser les voidanges, accélérer la circulation & entraîner dans son torrent toute humeur menstruelle, laiteuse, arthritique, & déterminer chacune à prendre les issues de ses excrétiens. Je me reprochai alors les délais qu'une discrétion excessive alloit apporter au soulagement d'une personne aussi souffrante & à la satisfaction d'un tendre mari; je me décidai donc à me transporter chez Monsieur Relach, pour lui faire part de mes réflexions; il y eut confiance; il prit un flacon de mon Elixir, en fit faire un usage prudemment observé pendant

trois semaines, & dans le cours de la quatrième, il vint m'annoncer avec une joie difficile à peindre le parfait rétablissement de son épouse, m'exprimant les sentimens de la plus vive reconnoissance, hommage qui me flatta beaucoup, par la part que je pris au bonheur de ce couple charmant.

A-peu-près vers le même temps, Madame la Comtesse... . femme qui joint à la plus grande beauté, la taille la plus avantageuse, & la complexion la plus forte, après avoir été guérie d'une goutte vague, très-inquiétante par la douleur & le danger, & dont mon remède avoit déterminé le dépôt sur les mains, me fit ses remercimens, de la guérison de sa Goutte, s'en félicitant doublement, disoit-elle, parce qu'en même temps, l'usage de mon Elixir, avoit fait disparaître une petite dartre qu'elle avoit au visage.

Je ne puis encore me refuser d'observer ce qu'il est pourtant aisé de deviner, qu'il opère les meilleurs effets dans les indigestions, soit subites, soit différées, & lorsque dans l'un ou dans l'autre cas, on est attaqué de migraine, de vapeurs, d'étourdissemens, de vertiges & de différens mal-aïses. Pour abréger les

citations, on peut en croire à ma propre expérience.

Au milieu du traitement de deux personnes, l'une attaquée d'une sciatique, l'autre d'un rhumatisme, mon Elixir a fait rendre le ver solitaire, qu'on a remarqué dans leurs déjections. Quelques jours avant elles avoient éprouvé quelques foiblesses, quelques défaillances, effets des combats de l'insecte perfide contre l'action de mon remède, dans la composition duquel il entre deux amers, qui peuvent avoir une vertu puissamment vermifuge ; aussi ais-je été plus satisfait qu'étonné de ce nouveau bien inattendu des malades, qui ignoroient receler dans leurs entrailles un ennemi si dangereux.

Il n'est point de remède contre quelque maladie qu'on l'employe, dont on ne doive remarquer les effets, relativement aux différens sujets, auxquels on l'administre. Il est donc nécessaire d'avoir la même attention pour le mien, soit dans les tempéramens chauds, soit dans les tempéramens froids. A l'égard des premiers je jugerois à propos, quand on a éprouvé un soulagement marqué, la dose étant trop petite, je crois, pour être susceptible de diminution, comme le prouvera une observa-

tion subséquente, n'ayant d'ailleurs jamais parue trop forte pour les tempéramens les plus délicats du sexe le plus foible (1), je jugerois, dis-je, à propos d'éloigner peu à-peu les prises, en suivant l'effet de maniere à ne pas ralentir la transpiration; mais en même-temps à obvier à une trop grande fonte d'humeur, qui, cherchant issue avec trop d'affluence, surcharge les parties malades & suspend la perspiration par l'obstacle qu'y apporte un trop grand flux. C'est ce qui est arrivé accidentellement, ou plutôt perfidement à M. Aubé, Architecte du Roi.

Ce goutteux, d'un tempérament très-chaud & très-irritable, entrepris des deux pieds, se trouva très-bien à la troisième prise de mon Elixir. Il ne s'agissoit que d'entretenir l'action du remède, sans l'augmenter, pour obtenir l'entière diminution des enflures. Au lieu d'ajouter à la dose, ce que je n'ai jamais ordonné, non plus que de le diminuer, il eût été prudent de s'y tenir; mais un Chirurgien,

(1) Quoique je croie cette règle aussi générale qu'on en puisse donner, je ne voudrois pourtant point affirmer absolument qu'il ne pût y avoir quelque rare exception.

bassement jaloux du bon & prompt effet de mon remède, sentant par la connoissance qu'il avoit du tempérament de ce Monsieur, que le genre nerveux étoit chez lui très-susceptible d'irritation, s'avisa méchamment, à mon insçu, d'augmenter, au moins d'un quart, la dose, & de continuer cet indigne manége tous les jours suivans jusqu'à la fin du flacon. Les douleurs revinrent avec furie agiter le malade, les enflures reparurent plus considérables & plus enflammées, jusqu'à ce qu'enfin j'appris qu'on avoit fait prendre au malade, en treize jours, ce qui ne devoit être pris au plutôt qu'en vingt ou vingt-deux, & même en un plus long-temps, dans le cas où la maladie auroit été aussi rebelle qu'elle étoit docile, au remède. Mais dans la circonstance en question, si j'avois, conduit moi-même le malade, ou qu'on s'en fût tenu à mon ordonnance générale; on n'eût point éprouvé cet inconvénient, parce qu'à la diminution des douleurs, dès le troisième jour, on n'eût fait prendre l'Elixir que de deux jours l'un. En vain, ignorant cette perfidie, j'avois à l'occasion de cette reprise & de ce redoublement des douleurs, ordonné un lit d'attente pour tempérer l'excès des souffrances; à peine

le malade s'apperçut-il de l'effet de ce calmant, qui, vraisemblablement sans cette indiscretion volontaire, n'eût pas été nécessaire. Je ne sçavois à quoi attribuer ce retour fâcheux, & mon dessein étoit d'éloigner seulement les prises; mais alors instruit du fait, je fis plus: sachant que mon remède avoit été pris en trop grande quantité, & que son action est très-durable, je fis cesser absolument son usage; le calme revint, la douleur cessa, l'enfiure disparut au bout de quelques jours, & M. Aubé reprit ses exercices ordinaires.

Voici une autre indiscretion qui eut des suites moins graves & moins longues; mais qui cependant pouvoient aller bien loin par l'ignorance de son auteur. Un malheureux Porte faix du Port au-Bled, infirme depuis long-temps d'un Rhumatisme contracté moins par intempérance de sa part, que par intempérie de l'air, & fut-tout par des fraîcheurs, étoit perclus de tout un côté, qu'il croyoit paralysé, ignorant que la paralysie formée exclut les douleurs. Il se traîna jusques chez moi, en souffrant beaucoup, & avec grande peine, malgré les secours de sa femme & d'un de ses voisins. Je lui donnai mon Elixir avec l'ordon-

nance, que je pris la précaution de lui bien expliquer, & qu'il me promit de suivre ponctuellement; mais cet homme borné ne pouvant se persuader l'efficacité de mon remède, pris une seule fois par jour, à la dose ordinaire, s'avisa, outre la prise du matin, dont il étoit convenu avec moi, d'en prendre, trois jours de suite, deux prises le soir. La première nuit il souffrit plus que de coutume, la seconde fut encore pire, la troisième, tourmenté d'un grand mal de tête, il rendit, vers le matin, par le nez, environ une palette de sang; ce qui le soulagea en partie. Il alloit, en conséquence, continuer ses imprudences, lorsqu'heureusement sa femme plus prudente & plus raisonnable, lui refusa l'Elixir, qu'elle cacha jusqu'à ce qu'elle m'eût consulté. Sur le compte qu'elle me rendit, je la louai de sa discrétion & de sa démarche; je lui recommandai de ne pas abandonner le remède à la disposition de son mari, de laisser écouler quatre jours avant de lui en donner, ce qu'elle fit. L'agitation se calma, les maux de tête cessèrent, il recouvra la liberté de ses membres, & fut deux mois après en état d'exercer son métier, & de porter les plus lourds fardeaux.

Qu'un homme aussi grossier & aussi borné, soit tombé dans cette inconséquence, cela se conçoit; mais ce qui surprendra, si toutefois quelque chose peut étonner après l'imprudence déplorable qui nous a ravi le plus beau génie de l'univers (1), c'est de voir une personne éclairée commettre presque la même faute. M. le Ménan-du-Plaisis, à l'Hôtel de Pange, après quatre ou cinq prises de mon Elixir, s'étant trouvé considérablement foulagé d'une Goutte très-violente & très-douloureuse, croyant hâter sa guérison, s'imagina de prendre pendant deux jours de suite le matin & le soir mon remède, qui ne se prend jamais qu'une fois par jour. Qu'arriva-t-il? Les douleurs le reprirent avec assez de vivacité, l'enflure presque dissipée revint avec rougeur & inflammation. Il m'appella & me fit l'aveu de son indiscrétion. Je fis suspendre deux jours l'usage de l'Elixir; le troisième voyant les choses revenues au même point qu'avant son imprudence, je lui dis de ne recourir à une nouvelle prise que le lendemain, ensuite d'user du remède de deux en deux

(1) Tout le monde a été instruit de l'indiscrétion qui a coûté la vie à M. de Voltaire.

jours, & en peu de temps il se vit délivré.

Madame la Marquise de Château-Moran, par une précaution opposée à l'indiscrétion des deux malades dont je viens de parler, aima mieux différer de quelques jours sa guérison, que de prendre de prime abord à la dose indiquée un remède, dont les effets lui étoient personnellement inconnus. Avec une sensibilité extraordinaire des nerfs, qui est son état presque habituel, cette Dame étoit attaquée alors d'une Goutte générale, souffrant dans toute l'habitude du corps, & singulièrement de la tête, quoiqu'une partie considérable de l'humeur se fût aussi portée aux mains & aux pieds. Dans l'appréhension où elle étoit d'éprouver un effet trop violent, elle ne prit pendant quatre jours mon remède qu'au quart de la dose, & pendant quelques autres jours après, à la moitié, sans que je sçusse rien de cette réserve. Assidu dans les visites que je lui rendois, je lui témoignai mon étonnement du peu d'efficacité de mon Elixir, qui d'ordinaire agissoit chez les autres personnes, plus promptement & avec plus de succès. Monsieur, me dit-elle, je vais vous éclaircir ce mystère & vous avouer ma crainte. Ce n'est que d'aujourd-

d'hui que j'ai pris la dose entière de votre remède, enhardi par M. le Comte de Brion, qui m'a assuré, sur sa propre expérience, l'innocence de cet Elixir; ainsi, Monsieur, j'entrevois, dans ma trop grande retenue, le retard de mon soulagement. Vous avez raison, Madame, lui répondis-je, & j'ai bien des obligations à M. le Comte de vous avoir donné ce conseil, dont vous ne tarderez pas à vous bien trouver. En effet la perspiration ne différera pas à prendre librement son cours, les douleurs à diminuer, les enflures à se dissiper & la liberté des membres à se rétablir. On voit par ces différentes observations, que les deux extrêmes sont à éviter; que tout excès est vice; & que la dose déterminée de mon remède est on ne peut pas plus précise.

D'où je conclus sur les trois premières observations, qu'aussi-tôt un soulagement marqué, sur-tout après plusieurs jours de suite qu'on a pris exactement ce remède, on doit différer deux ou trois jours de le prendre; & même si après sept ou huit jours consécutifs d'usage de l'Elixir, les douleurs continuoient ou étoient augmentées, on devoit pareillement le suspendre pendant plusieurs jours, afin de donner le temps aux

matières acrimonieuses qu'il a dissoutes, de se filtrer, de se dissiper & de s'évaporer, pour ne point causer trop d'engorgement & de tension aux parties, par la surabondance de l'humeur.

Un autre raison qui doit faire observer l'état du malade, est, que si quelques prises, ou par elles-mêmes, ou par la disposition du sujet, ont suffi pour fondre & expulser l'humeur gouteuse, en continuant le remède, on entretient dans les liquides, un mouvement qui dilate les humeurs nécessaires & les porte avec trop de vivacité sur les parties affectées où la plus légère sensation est douleur. Alors le malade se croit & se trouve en effet dans la souffrance. Ce mouvement excessif prolonge la douleur & diffère la guérison, tandis qu'une conduite contraire dissipe plus promptement le mal & accélère le soulagement & la cure. Il est donc préférable de suspendre les prises plutôt que de diminuer la dose, qui, toute foible qu'elle seroit, pourroit, sans effet salutaire, entretenir l'agitation; aussi n'en ais-je jamais usé autrement en aucun cas, & cette méthode m'a toujours réussi.

Ce n'est point sans réflexion que j'ai déterminé & fixé la dose de mon Elixir, telle que je la prescriis. Mille expériences

faites sur moi-même, pour juger de son action, m'ont appris qu'au-dessous ou au-dessus de ce que je l'ordonne, elle étoit insuffisante ou excessive, & par-là incapable de procurer un effet salutaire. La dose d'un remède n'est pas une chose indifférente. Est-elle foible? c'est un poids sans énergie; est-elle trop forte? c'est un poids qui rompt brusquement l'équilibre en sens contraire, au lieu de le rétablir. Voilà pourquoi tant de remèdes sont si inefficaces ou si dangereux. La difficulté étoit donc de trouver ce juste milieu; c'est ce que je me félicite d'avoir heureusement rencontré, à en juger par les effets de mon Elixir, lesquels effets prouvent que ce remède pris à une dose uniforme, est propre à tous les Goutteux & à tous les Rhumatistes. Mais, objectera-t-on, les tempéramens ne sont pas tous les mêmes, les uns étant forts, les autres foibles, d'autres ni forts ni foibles, peut-être, ainsi que les caractères qui en dépendent beaucoup, n'y a-t-il pas deux tempéramens parfaitement semblables?

Quelque grande qu'on en suppose la diversité dans deux personnes, dont l'une est extrêmement robuste, & l'autre excessivement délicate; il sera toujours vrai de

dire, que le fond de leur constitution est le même, & que les différences qui s'y trouvent, ne sont qu'accidentelles. Qu'on faisisse bien cette observation. L'homme le plus robuste n'a rien dans sa constitution par où il diffère essentiellement de l'homme foible & délicat. De cette ressemblance dans les organes & dans les fonctions, naît l'analogie d'une même nourriture pour tous les tempéramens. Il n'en est aucun qui ne puisse être nourri par le pain, & autres alimens qui forment le chyle, comme la viande, les légumes, &c.

Cela posé, je demande à la médecine & au bon sens, si ces deux personnes dont la constitution est la même quant au fond, puisque dans l'état de la santé les mêmes alimens leur sont analogues & leur suffisent, si ces deux personnes, dis-je, viennent à être attaquées de la Goutte, ce qui peut très-bien arriver, faudra-t-il employer pour les guérir des remèdes différens? Quelle conduite tiendrais-je donc? Je suivrai les effets du remède sur l'une & sur l'autre, & en réglant l'usage sur leur force ou leur foiblesse par une même dose plus ou moins continuée, j'obtiendrai les mêmes effets; donc par ces précautions regardant

l'efficacité de mon Elixir, proportionnée aux divers tempéramens, le spécifique qui délivre quelqu'un de la Goutte, renferme à même dose une vertu invariable, propre à délivrer tous les hommes de cette maladie. Je ne vois pas qu'on puisse nier cette conséquence.

Confirmons-la par une preuve palpable. Si au lieu de supposer une maladie interne nous supposons un mal purement extérieur, par exemple, une coupure, une brûlure, une fracture, une tumeur, &c. ; faudra-t-il diversifier le traitement comme les tempéramens, & employer pour guérir la blessure d'une personne robuste d'autres onguens que ceux qui dans le même cas auront guéri la blessure d'une personne délicate? Il est évident que non, & tout le monde voit bien que la diversité des tempéramens, ne met aucune différence dans la pratique chirurgicale. Mais pourquoi cette uniformité dans la marche du traitement, si ce n'est parce que la conformation externe des membres, étant la même, on juge que les dérangemens qui surviennent, doivent être combattus par les mêmes moyens? Et si la ressemblance des organes extérieurs, exige les mêmes remèdes, malgré la diversité des tempéramens, pourquoi la res-

semblance des organes internes, ne s'accommoderoit-elle pas aussi de l'identité des remèdes & des choses, dont l'usage plus ou moins long sera proportionné aux tempéramens?

En considérant leur diversité infinie, peut-on croire que parmi un si grand nombre de personnes guéries de sexe, d'âge, de climats différens, il ne s'en soit pas trouvées de complexions opposées en qualités, & que mon remède n'ait pas été appliqué à des tempéramens bilieux, sanguins, mélancoliques, flegmatiques, ou combinés? c'est pourtant indépendamment de ce qui s'est passé hors de ma connoissance, ce qui est arrivé mille fois à mon sçu & à mon expérience. De plus qu'est-ce qui a assez peu de connoissance pour ignorer, que tous les tempéramens sont mixtes, que les plus caractérisés, renferment un mélange des principes de tous les autres, & que toutes les constitutions s'éloignent ou se rapprochent par des nuances indéterminables dans les tempéramens *neutres*? Je crois pouvoir m'exprimer ainsi à cause de l'impossibilité où l'on est quelquefois d'assigner les qualités dominées, ou dominantes dans certaines complexions. C'est donc contester sans raisons, que de nier, qu'un même remède
puisse

puisse suffire à différens sujets, pour une même maladie; ou bien il faut convenir que l'universalité des remèdes ne suffiroit pas au traitement de la moindre indisposition.

Mais comment croire à cette vertu uniforme! J'avoue que je n'y croirois pas moi-même, à l'égard des purgatifs, qui doivent agir sur une masse de matieres, plus ou moins considérable, qu'il faut évacuer subitement. Mais dans le cas présent, il n'est pas question d'une évacuation soudaine & momentanée. Quelque soit la quantité des humeurs, c'est moins leur abondance qu'il faut épuiser, que leur âcreté, leur viscosité, leur densité qu'il faut détruire. C'est un juste degré de chaleur, qu'il faut donner pour diviser, atténuer, fondre, liquéfier, sublimer, volatiliser, des matieres crasses, épaisses, qui transpireront d'elles-mêmes dès qu'un remède pénétrant, actif, les aura subtilisées & leur fraiera les issues & les ouvertures des pores.

Reste à savoir si mon élixir peut procurer ces heureux effets en tous tems & en tous lieux. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici le démontre. On n'est jamais malade, qu'il n'y ait obstruction: *cela supposé, il est nécessaire de la détruire & de donner*

issue à la transpiration des humeurs sont la cause de la maladie ; et que les pores soient trop ouverts trop peu en hyver , & médiocres dans les deux autres saisons , le régime diététique qui a toujours la vertu de rendre les matieres épaisies , de dilater les tuyaux excréteurs , est de tous lieux & de tous les climats.

La cause de la Goutte bien connue étant une quantité de matieres visqueuses , glineuses , glaireuses , épaisies , acrimonieuses , dont le principe est un principe unique de densité qui a besoin que d'un seul remède pour se détruire , pourvu qu'il contienne beaucoup de sel ; puisque partout où les sels se trouvent , les mucilages , les glaires , les coagulés disparoissent ; mais il faut que le sel puisse parvenir dans le sang , avec lui , sans pouvoir être altéré ; l'humour goutteux réside souvent dans de petits vaisseaux , & ce n'est que par une longue , que les remèdes peuvent venir , d'autant plus que ces vaisseaux sont obstrués par le desséchement des humeurs ; aussi ne peut-on trouver ces avantages que dans un médicament composé d'un sel volatil , bien mélangé avec des parties onctueuses ,

& balsamiques, qu'il dépose dans sa route.

Malgré ces observations, que les malades ne se flattent pas d'une cessation subite des douleurs; qu'ils ne s'étonnent pas même de les voir quelquefois redoubler selon le tems de la période où ils se trouvent de leur attaque. Car plus elles seront vives & plus la cure en sera prompte. Vouloir du calme dans les premiers jours, c'est désirer un soulagement palliatif. Comme les eaux dont on suspend le cours, après s'être rassemblées en plus grand volume, brisent les obstacles & les digues, ainsi les humeurs amoncelées reviennent avec fureur causer un plus affreux ravage; c'est pourquoi il n'y a point de remèdes plus dangereux que les calmans, les anodins, les rafraichissans, à moins qu'il n'y aille de la vie par l'excès des souffrances, qu'on pourroit alors mitiger. Mais qu'il faut de prudence & de discrétion dans cette circonstance! exception si rare qu'on ne doit jamais s'en tenir à la déclaration du malade, toujours désireux à son désavantage d'un allègement passager de ses maux. Le pouls, en ce cas doit être la boussole. Il faut fermer ses oreilles aux cris du souffrant & devenir

impitoyable, pour être plus utile & plus fecourable.

En parlant ainsi, ce n'est pas que je veuille étouffer toute compassion & me refuser aux soulagemens innocens que peuvent demander les malades. On va le voir par ce qui suit. Les insomnies sont quelquefois si fatigantes, qu'elles pourroient occasionner chez les Goutteux des maladies plus dangereuses que la Goutte même. Or comme il faut attribuer ces insomnies à la violence des tiraillemens & des distensions dans les fibres, d'autant plus foibles qu'elles n'y sont point accoutumées, à moins que la Goutte ne soit très-ancienne & les récidives très-fréquentes, il faut se tourner du côté des délayans, qui en même tems qu'ils tempèrent les douleurs, peuvent évacuer quelques parties de l'humeur goutteuse ou rhumatismale. Il faut prendre quelques lavemens simples, ou tout au plus émolliens, faire usage deux ou trois fois par jour, surtout le soir, d'un lait d'amande (1) ou

X (1) On prend quinze à seize amandes douces, on les met dans un vase, on verse dessus de l'eau très-chaude ou bouillante. On les laisse reposer quelques instans dans cette eau, ce qui facilite le moyen de les peler; la pellicule

d'une tisane légère, prise à volonté, telle que celle qui est faite avec l'Ivette, la Germandrée, le Capillaire de France. On peut permettre d'y ajouter un peu de sucre pour l'édulcorer; il ne faut vivre que de bouillons très-légers; point de gelées; ni de confiture; peu de soupe ou de potage, s'il y a plénitude, & si le sujet est d'un fort tempérament. Dans le cas contraire, on ne doit pas tenir une diète bien rigoureuse, crainte de faire tomber le malade dans l'inanition. Car de-là il pourroit résulter le déplacement de l'humour, occasionné par la vacuité des vaisseaux. L'air doit être chaud afin de faciliter la transpiration qui est d'une nécessité absolue. On doit éviter toute étude, travail, inquiétude, peine d'esprit, en un mot toute affection de l'ame, parce qu'il est prouvé que les passions même les plus agréables peuvent

ôtée, on les concasse doucement, & on les pile en versant de tems en tems de l'eau par proportion, pour en faire le lait; quand on le voit bien blanc on le passe au travers d'un linge que l'on exprime, puis on repile le marc pour en tirer de nouveau du lait, qu'on passe de même & ainsi jusqu'à ce qu'on en ait obtenu une bouteille ou pinte de Paris, dans laquelle on fait fondre deux onces de sucre.

déplacer l'humeur, & la faire refluer à l'intérieur.

Il survient quelquefois aux goutteux des crampes d'estomac ; rien de plus prompt ni de plus sûr pour les dissiper, même quand on auroit pris l'élixir, que de faire usage de quelques gouttes d'huile de muscade, ou d'essence de canelle dans deux cuillerées, à bouche, de vin d'Espagne. Ce remède aussi simple que facile, n'a rien d'incompatible avec le mien, pourvu qu'on laisse entre l'un & l'autre l'espace de deux heures.

Il faut avoir soin de favoriser les évacuations, soit par les urines, soit par les selles, parce que l'observation a démontré, que quand le ventre étoit libre, l'accès diminuoit & les douleurs étoient moins vives. On parvient à tenir le ventre libre au moyen de lavemens émolliens, anodins & laxatifs ; comme émolliens, avec la mauve, la guimauve, le pourpier, la graine de lin : comme anodins, avec la laitue, les têtes de pavot, &c. : comme laxatifs, avec la mercuriale ; s'il y a des crudités d'estomach, on peut donner un dilutum de deux ou trois onces de moëlle de casse.

On voit le même succès à l'égard des urines ; & pour faciliter leurs cours

on donnera des boissons délayantes, tempérantes & un peu diaphorétiques. Par exemple, une infusion de scolopendre ou de fleurs de sureau, ou une décoction de racine de bardane, de scorfonnerre, dans laquelle ont fait fondre quinze à vingt grains de sel de nitre purifié, ou un scrupule, ou demi gros de sel de duobus pour chaque pinte de boisson. Le malade doit boire en petite quantité. Il est à propos, surtout dans l'hyver, qu'il ne boive point froid, & qu'on fasse dégourdir toutes ses boissons, même le mélange de vin & d'eau, afin qu'il n'y ait point de contraste, entre la chaleur de l'estomach & les boissons.

• Quoique je désapprouve en général tous les remèdes externes, cependant si le malade est fort impatient & qu'il souffre trop, on pourra recourir pour lui procurer un calme innocent, à des topiques relâchans, adoucissans & tant soit peu apéritifs & resolutifs, tels que les suivans.

On met le pied ou la main malade dans l'eau ou le bouillon de tripe, pour relâcher la partie affectée, & calmer la douleur. On se sert aussi d'une décoction de mauve, de guimauve, de camomille, de mélilot. On met de même le membre

dans ces décoctions & on l'y tient long-tems. L'effet de ces remèdes est de dé- rendre, de ramollir, d'atténuer l'humeur de plus en plus & de l'attirer sur la partie, qui a commencé d'être attaquée. On peut leur substituer le lait ou le petit lait, ou ce qui seroit encore plus adoucissant, faire couler du lait de chèvre sortant de la mammelle sur la partie souffrante.

Je ne déguiserai pas ce que je fais des cataplasmes ; je les ai vu quelquefois soulager ; mais j'ai reconnu aussi que ceux mêmes qui n'étoient point répercussifs, ne faisant qu'attirer les humeurs & rendre la partie trop souple, il étoit à craindre qu'un long usage de leur application, ne perdît enfin les membres en affoiblissant les jointures à chaque attaque de Goutte.

J'en dis à-peu-près autant des emplâtres. Elles ne sont pas absolument sans effets. Mais outre l'inconvénient ci-dessus, comme je crois qu'elles n'agissent généralement qu'en écartant l'humeur, qu'elles bouchent, qu'elles obstruent, on doit toujours appréhender qu'elles ne causent quelque accident, ou dans les entrailles, ou dans l'estomac, ou dans le cerveau.

Les fumigations ont de bons effets. On peut les faire avec des substances solides ; mais les bains de vapeurs valent mieux & font beaucoup de bien, parce

qu'ils ramollissent avantageusement le tissu de la peau, ouvrent les pores, & les pénètrent plus facilement. Ces derniers remèdes donnent moins lieu de craindre la répercussion; mais le meilleur est la patience, avec l'efficacité infallible de mon élixir ordinairement seul & sans auxiliaires.

Cependant pour ceux qui ne craindront ni l'embarras, ni la dépense des bains de vapeurs, propres à favoriser la transpiration, sans incendier la masse du sang, je crois devoir exposer ici la manière de les pratiquer. On fait mettre d'abord le malade dans son lit bassiné avec un peu de sucre. On lève ensuite ses couvertures avec deux demi-cerceaux, dont l'un est au milieu du corps & l'autre au milieu des jambes. Ces deux demi-cerceaux sont liés ensemble au moyen de baguettes & forment une espèce de voute. On place un réchaud près du lit, on le charge d'un verre plein d'eau, dans laquelle on a mis deux ou trois poignées de plantes émollientes. On recouvre ce verre avec un couvercle de fer blanc, qui est terminé en forme d'antonnoir. On adapte à cet appareil un tuyau qui va se perdre dans la capacité de la voute formée sur les cerceaux. On pousse le feu

jusqu'à ce que la décoction bouille d'une manière soutenue, & par ce moyen les vapeurs sont conduites dans le lit du malade, au point qu'il se trouve dans une atmosphère émoliente qui ouvre les pores & va atténuer & diviser l'humeur qui y est engorgée. 20. La chaleur qui se répand dans le lit opère les mêmes effets; de plus cette chaleur qui augmente insensiblement, raréfie l'air extérieur qui frappe l'habitude du corps; l'air qui est inné dans la masse des fluides, ne trouvant plus d'obstacle, à l'extérieur, se raréfie, pousse les humeurs du centre à la circonférence. Ces effets de la nature aidée de l'art provoquent la transpiration. Elle a coutume de se manifester par les pieds & insensiblement elle se propage dans toutes les parties. Cette transpiration n'incommode, ni n'affaiblit les malades; ils se sentent à leur aise. Rien donc de plus salutaire, que les fumigations, qu'on peut, à l'imitation des anciens, faire recevoir sur toute l'habitude du corps, & singulièrement sur toutes les parties tourmentées par la Goutte ou le Rhumatisme, & qui restent affoiblies & distendues.

La Physique nous apprend à quel point le feu volatilise les substances dont on se

fert pour faire les fumigations, & avec quelle énergie les vapeurs médicamenteuses pénètrent & s'insinuent dans les pores du tissu de la peau. Elles y produisent une dilatation favorable, qui rappelle l'esprit vital, ranime la chaleur, la circulation & donne du mouvement, du ressort, aux vaisseaux qui étoient trop relâchés.

Chez les tempéramens chauds, secs & remplis d'humeurs acrimonieuses, je propose pour moyen interne, propre à exciter la transpiration, le lait pris pour toute nourriture. Chez les tempéramens flegmatiques, il n'exciteroit que la sueur, dissiperoit l'humeur la plus limpide, & ne feroit qu'accroître encore l'épaississement de l'humeur la plus dense. Un autre moyen pour rappeler la perspiration, soit dans la santé, soit dans la maladie, est un peu d'usage d'ail, d'oignon, de ciboule, & d'autres bulbes de cette nature, cuites, mais il faut que l'estomach soit à l'épreuve d'en bien opérer la coccion.

Achevons d'éclaircir les moindres doutes qui peuvent rester sur notre matiere. Sans toutes les précautions ci-dessus, comme avec elles, il peut arriver, quoi-

que bien rarement, que la maladie résiste quelque tems au remède; n'en peut-on pas tirer une induction contre son action & son efficacité? L'objection est spécieuse, à la vérité; cependant elle s'évanouit en la rapprochant de quelques principes incontestables.

Convenons d'abord que *toutes les maladies ont leurs tems limités, pour naître, se développer, rester dans leur force & décroître.* S'imaginer qu'un remède est inutile, parce qu'il ne détruit pas la maladie aussi promptement que nous le désirons, & le rejeter pour en prendre un autre, c'est casser la montre parce que l'éguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

Convenons encore que dans les maladies qui paroissent les mêmes, il y a souvent des différences occultes, qui doivent nécessairement faire varier l'époque de leur guérison; telles sont, par exemple, une humeur plus ou moins tenace, plus ou moins abondante & plus ou moins viciée chez l'un que chez l'autre; une attention plus ou moins grande à s'abstenir de ce qui peut entretenir l'humeur & la nourrir; une exactitude plus ou moins constante à mettre en usage les divers moyens propres à en favoriser la résolution. Le même remède

curatif placé dans ces diverses circonstances, ne peut opérer un effet uniforme, & les opérations doivent varier comme les obstacles qu'il rencontre.

Qu'on examine d'après ces notions si simples & si vraies, la difficulté proposée contre mon élixir, elle ne fera plus la moindre impression. *L'on voit quelquefois, dit-on, la maladie résister au remède ;* mais n'est-ce pas, parce qu'on regarde trop tôt comme invincible au spécifique la résistance d'une maladie que ce remède ne détruit pas au gré de notre impatience, & que nous voudrions faire disparaître *avant qu'elle eût parcouru ses différentes périodes ?* N'est-ce pas encore qu'au lieu de prendre le spécifique un tems suffisant selon le tempérament, selon les précautions prescrites, & de le répéter selon le besoin de la maladie, on use à cet égard, soit par crainte, soit par d'autres raisons, d'une économie ou d'une réserve mal entendue ? Rien ne nuit plus à un malade, que le défaut d'exactitude & de persévérance. On en voit la raison ; il faut donner au remède le tems de développer son efficacité. On ne doit point la révoquer en doute, *tant que le caractère de la maladie est le même, quoi-*

qu'on n'éprouve pas d'abord du soulagement. La persévérance du mal ne signifie tout au plus, qu'une plus grande force dans la cause qui le reproduit, & point du tout un défaut de vertu dans le remède, & le moyen le plus court pour triompher de la maladie, c'est de continuer l'usage des remèdes avec les précautions & les réserves mentionnées.

Mais quoi qu'on puisse guérir la Goutte, la cure en sera plus ou moins difficile, en raison du nombre & des genres de causes qui l'auront produite. La Goutte provenant des excès vénériens, sera la plus funeste & la plus difficile à détruire. Celle qui est causée par l'abus des boissons fortes, oppose bien de la résistance, lorsqu'elle est invétérée. Quant à celle qui n'a d'autre cause que l'excès des alimens succulens, il est plus facile d'en affranchir le malade. Celle qui aura une complication des causes que j'ai détaillées, demandera un traitement plus long, plus sévère, & beaucoup plus d'attention.

Un mal qui vient de loin, dit Sydenham, un mal qui reconnoît pour cause, des excès dans le boire & dans le manger pendant plusieurs années, une mollesse outrée, soit dans la galanterie, soit dans

l'oisiveté, ne peut être réparé que par une pratique longue & soutenue des moyens qui peuvent en détruire la cause & réparer les désordres qu'il a produit ; en un mot, c'est un nouvel homme, qu'il faut reforgé sur une nouvelle enclume.

Quant à ce qu'on voit arriver quelquefois, que de deux personnes atteintes d'une même espèce de Goutte, l'une est guérie par l'élixir, & l'autre ne l'est pas dans le même espace de tems, il n'est pas nécessaire de recourir à la diversité des tempéramens pour expliquer ce phénomène. La seule différence dans la manière de se conduire en donne ordinairement la clef. Qu'on y fasse attention & l'on verra, qu'un malade favorisera plus que l'autre l'action du remède, soit en ménageant la transpiration que ce spécifique excite, soit en s'abstenant de tout aliment de difficile digestion, &c. C'est en regardant ainsi les choses de près, que nous nous sommes assurés que la variété des effets qu'on remarque dans l'élixir, vient toujours de quelque cause étrangère, qu'on lui oppose, & dont on ne voudroit pas lui tenir compte dans le retardement de la guérison. Sans contredit le remède est efficace pour toute espèce de Goutte, & dans tous

les tempéramens; mais il est vrai aussi, que son efficacité doit se manifester d'une manière plus lente ou plus prompte, selon le nombre & l'énergie des obstacles qu'elle a à surmonter. Vouloir une uniformité dans ses opérations, c'est ne pas connoître de la matière dont on parle, & tomber dans les contradictions les plus déraisonnables.

Ces notions gravées dans tous les esprits, non-seulement par les leçons de la saine physique, mais par celles du simple bon sens, promettent la plus grande faveur à ma découverte, dès que l'expérience fait voir la vertu singulière de mon élixir & sa propriété à détruire dans tous les cas possibles, toutes les maladies goutteuses, rhumatismales, & leur complication. Jusqu'alors un système très-simple & très-raisonnable, ne pouvoit prendre à cause de l'empire des préjugés contraires; mais enfin il doit triompher quand la pratique prouve la théorie, & que la théorie vient à l'appui de la pratique.

Guérir, dit un docteur très-éclairé, fut & sera toujours la première intention d'un véritable médecin; mais elle n'est pas la seule. Ses vues ne se bornent pas là. Elles ont encore pour objet

de garantir & de prévenir les maux. En effet, si c'est avec raison que l'on regarde comme beaucoup plus avantageux à l'humanité, l'art de préserver des maladies, que celui de les guérir, la médecine prophylactique, doit obtenir la préférence sur toutes les autres branches de cet art salutaire; elle rendroit les autres parties de cette science inutiles, si elle étoit portée à la perfection.

Je crois donc de mon devoir de donner ici aux personnes, qui n'ont point, ou n'ont presque point été atteintes de la Goutte, mais qui y paroissent disposées, & en ont ressenti quelques symptômes précurseurs, de se tenir en garde contre cette cruelle ennemie de leur santé. On néglige presque toujours cette maladie dans les commencemens, sans prévoir que ses plus légères attaques sont un présage trop certain d'une vie longuement souffrante & douloureuse, comme la rendent presque toujours les maladies négligées. Peu d'usage de remèdes obviroient dès l'abord, aux premiers accidens & en arrêteroient les suites fâcheuses; tandis que plus on retarde, plus ils empirent, plus les difficultés opposées à la guérison se multiplient, ainsi que le démontre une fatale expérience; on ne

peut donc trop tôt remplir cette maxime :

Remédiez au mal, dès ses premiers accès ;

Trop tard vous employerez vos efforts sans succès.

Ce précepte est applicable non-seulement à ceux qui sans avoir encore rien essuyé, peuvent par leur constitution, par hérédité ou par leur genre de vie, avoir quelque disposition à la Goutte ou au Rhumatisme ; mais à ceux qui sans en être affectés *aâ* y sont sujets. Les uns & les autres aux moindres pressentimens, pourront dissiper par quelques prises de d'éllixir, les mal-aises, les gênes, les embarras qu'ils éprouveront ; & même sans rien ressentir, il leur sera utile au renouvellement des saisons, principalement au passage de l'été à l'automne, & de l'hiver au printems, de ne pas négliger cette précaution, pour se mettre absolument à l'abri de toute atteinte.

Ayant parlé d'une manière générale de la disposition que chaque tempérament pouvoit apporter à la Goutte par sa qualité dominante, il est à propos, je crois, de tracer un régime qui en combatte les vices, régime que la prudence modifiera ou pourra modifier selon la diversité des sujets & de leur constitution.

Les bilieux étant comme nous l'avons observé, fort sensibles & prompts à se mettre en colère, ils doivent éviter toutes sortes de disputes & tout ce qui peut enflammer leur sang & leurs humeurs. Un air trop chaud, les vins fumeux, les liqueurs spiritueuses, les exercices violens & les passions vives leur sont nuisibles. Tout ce qui est extrêmement froid, comme l'air glacial, les boissons frappées de la glace, &c., ne leur convient pas, parce que, l'effet de ce grand froid, est de coaguler le sang déjà dépouillé d'une humidité suffisante. C'est surtout en été, que les bilieux doivent ménager leur santé, en prenant un régime humectant & rafraîchissant. Les légumes & les semences, comme les pois, les fèves, les cardes, les choux-fleurs, &c., ne peuvent que leur être salutaires, ainsi que l'usage du riz & de la semouille : les fruits bien mûrs, comme pêches, poires, raisins, cerises, fraises, &c., sont très-propres à les rafraîchir.

Les bilieux doivent boire beaucoup, principalement en été; le vin vieux bien trempé, doit être leur boisson ordinaire : ils n'en feroient peut-être que mieux, s'ils pouvoient s'en tenir à l'usage de

l'eau pure. C'est ce qu'ils peuvent éprouver & décider eux-mêmes par expérience ; plus pertinemment que ne le peuvent les medecins, par la théorie la plus scientifique. Enfin ils doivent varier leurs occupations, se dissiper, modérer leurs passions, & ne pas trop se livrer aux plaisirs.

Le régime le plus propre aux *mélancoliques*, consiste à introduire dans le sang assez de liquide pour en pénétrer & diviser les parties trop rapprochées.

Il leur importe de proscrire tous les alimens difficiles à digérer, acides & secs, les viandes noires, trop grasses ; le gibier, le poisson huileux &c. ; ils se trouveront bien de l'usage des viandes de boucherie & de la volaille. Ils peuvent quelquefois assaisonner les viandes des herbes potageres, simples & humectantes. Les fruits mûrs leur conviennent, ainsi que les substances mucilagineuses, telles que le miel & le sucre. Ils ont besoin d'une boisson abondante, rafraîchissante, humectante. Ils peuvent faire usage d'un vin blanc, léger & fort trempé. Ils ne feroient pas mal de prendre quelquefois le matin du petit lait ou de la tisane d'orge.

Les *mélancoliques* doivent s'accoutumer à un exercice modéré, tel que celui du cheval, de la paume, de la pro-

menade, du jardinage, &c., ils feront bien de fuir l'oïſiveté, les gens tristes & l'application trop longue. Ils doivent choisir leur habitation dans un air frais & ſain.

L'humeur qui domine dans le tempérament *phlegmatique*, eſt viſqueuſe, muſcilagineuſe & aqueuſe. Le ſang embarraſſé par des matières gluantes, circule difficilement. Les phlégmatiques en conſéquence doit éviter tous les alimens rafraîchiſſans, tels que les viandes des animaux encore jeunes, comme le veau, l'agneau, le cochon de lait, les poiſſons huileux & trop petits, les farineux non fermentés, les fruits d'été, les plantes & racines rafraîchiſſantes, comme les ſalfiſis, les épinars, la laitue, la chicorée, &c. La ſoupe mitonnée leur eſt pernicieuſe. Ils feront uſage des viandes ſèches, comme le bœuf, le mouton, la volaille, & le gibier; des végétaux qui contiennent des ſels alkalis volatils; des aromates & plantes diurétiques, telles que les aſperges, les artichauds, le céleri, l'ail, la rocambolle, les échalottes, le creſſon, les raves & radis, la moutarde, le thym, le romarin, la ſariette, la marjolaine, le laurier, la ſauge, &c. Ils doivent ſ'abſtenir de toute boiſſon

acide & rafraîchissante, comme le cidre, orgeat, &c. Ils peuvent sur-tout à la fin du repas, le même le plus vif. J'oserois peut-être permettre l'usage des liqueurs cependant qu'ils n'en fissent pas trop. En général ils doivent manger peu, il n'y a pas de température plus propre au jeune & à la diète exacte.

Les phlegmatiques doivent faire beaucoup d'exercice, afin de dépeupler & dissoudre les glaires & d'accélérer la circulation : la course à pied ou à la paume, la chasse, un travail continuel leur seront favorables. On ne voit point de pituiteux parmi les laboureurs de la campagne & les soldats, n'est que chez les enfans, les vieillards, les gens oisifs, les esclaves de la paresse, & les gens sédentaires qu'on en trouve.

Les *sanguins* doivent éviter les mets & les ragouts qui contiennent de grandes parties huileuses & trop de sel, les viandes noires, le canard, la truffe, &c., les plantes & les aromates qui renferment une huile essentielle, un sel alkali volatil, comme le safran, le gingembre, la canelle, le

muscade, l'ail, les oignons, la moutarde, &c. Les farineux & les fruits nouveaux, l'huile, & le beurre. Ils doivent faire usage des viandes des animaux qui vivent d'herbes ou de graines, comme le bœuf, le mouton, le veau, la volaille, le gibier dont la chair est blanche, tels que les cailles, les faisans & le lapreau; mais, avec modération; ainsi que de tout ce qui forme beaucoup de sang. Trop de confiance dans leur bonne constitution pourroit leur attirer des maladies cruelles. Les liqueurs nourrissantes, telles que la bière & le cidre, leur sont pernicieuses de même que les fermentées.

Les sanguins doivent faire un exercice modéré, afin d'entretenir la circulation du sang, la promenade & le cheval, ou un travail peu fatigant, rempliront aisément cet objet; ils doivent avoir grande attention quand ils ont chaud, de ne pas s'exposer à un air froid, s'ils veulent éviter les rhumes, les fluxions, les rhumatismes & la Goutte.

Si malgré ces sages précautions, les personnes sanguines, se trouvoient incommodées par une trop grande abondance de sang, elles doivent aussi se réduire à une diète scrupuleuse, à l'eau pure, si

elles ne sont point âgées, & faire plus d'exercice que de coutume. Elles reconnoîtront cette surabondance de sang aux maux de tête, aux pesanteurs, aux assoupissemens, aux étourdissemens.

Les lecteurs ont vu dans tout mon ouvrage mon intention constante à leur donner les avis les plus utiles pour leur santé, je voudrois que la pratique en fût si efficace, qu'elle pût préserver de toutes les maladies; mais si je n'obtiens pas absolument ce but; au moins m'applaudirai-je d'avoir contribué à rendre celles qui sont l'objet de ce traité, aussi rares qu'il est possible, en donnant les moyens de les prévenir, de s'en préserver, & d'en guérir même radicalement, tant par l'usage de mon élixir, que par un régime salutaire.



CHAPITRE XIII.

Dissertation relative à mon Elixir sur la possibilité de la cure de la Goutte & du Rhumatisme.

LE public conserve encore malgré les lumières de notre âge, des préventions si étranges sur l'art de conserver la vie & la santé, qu'on ne pourroit s'empêcher d'en être surpris, si on ne sçavoit que cet art est absolument le seul, que personne hors ceux qui s'y consacrent par état, n'étudie, & dont tout le monde veût juger.

Le préjugé de l'incurabilité de la Goutte (1) est tel qu'il fera honte un jour à notre siècle. Nos neveux ne pourront jamais s'imaginer que dans un tems où l'on guérissoit la dysenterie, le scorbut, les maux vénériens, l'épilepsie, &c. on n'ait pas voulu, après des expé-

(1) Tout ce que je vais dire sur la Goutte, (comme je l'ai déjà observé), est applicable au Rhumatisme.

riences réitérées, croire, je ne dis pas la cure radicale de la Goutte; mais admettre seulement la possibilité de la cure. Il leur paroîtra bien plus raisonnable de nous supposer ignorans qu'incrédules. Ils reculeront les découvertes présentes à des siècles bien postérieurs au nôtre, par le contraste qu'il y a entre nos faits & nos idées. Quoi! se diront-ils, ceux qui ont eu recours au magnétisme, soit minéral, soit animal, (1) à

(1) Ces deux magnétismes n'ont pas été inconnus des anciens qui en ont fait aussi une application à la médecine; mais jamais l'on n'en a porté les expériences aussi loin que de nos jours. Les avantages qu'ont obtenus MM. Manduits, Thouret, & autres physiciens, par le magnétisme minéral, sont consignés dans tous les papiers publics, & n'ont esbnyé aucune contradiction; il n'en pas été de même de ceux du magnétisme animal, qui sont fort contestés. Ce moyen d'employer, de doubler, de multiplier, de renforcer, pour ainsi dire à volonté, l'action, l'énergie du fluide universel, art nouveau, ou plutôt renouvelé, n'a eu jusqu'à présent que des succès très-équivoques. Sa pratique, tant dans l'antiquité, que de nos jours, où tout-à-coup, après la plus vive sensation & la plus grande vogue, elle est comme replongée dans l'oubli, a paru toujours très-incertaine, d'autres diroient peut-être chimérique; aussi malgré la séduisante & sublime théorie de

l'électricité pour les épilepsies, les paralyties, &c. n'ont pu supposer dans toutes

M. Mesmer & de ses ingénieux & élégans profélites & commentateurs, nous sommes encore en doute sur la réalité de cette science & de son objet. Mais ce qui est sans équivoque, c'est l'honnêteté, la noblesse, la générosité des sentimens de son auteur ou restaurateur, & la pureté, la délicatesse des intentions de ses sectateurs. Je ne puis me dispenser de rendre hommage à leur réserve. Malgré leur persuasion de la puissance du magnétisme sur tous les genres de maladies, voici le prudent avis, que dans une assemblée de la société harmonique de France, l'orateur, M. D. . . . , donna à ses auditeurs, concernant l'application de cet agent, par rapport aux Goutteux. « Peut-
» être, disoit-il, un homme aussi expérimenté,
» génie aussi fécond en moyens & en ressources
» que M. Mesmer notre grand maître, pourroit-
» il sans danger, tenter de magnétiser dans la
» Goutte, sûr de diriger & de maîtriser à son gré
» l'action du fluide universel; mais qu'iqu'un
» moins au fait, pourroit exposer le malade à
» subir, pour un accès souvent peu dangereux,
» une rétrogradation très-périlleuse ». Cette cir-
conspection est bien louable, il seroit à désirer,
qu'elle eût toujours été gardée; elle eût con-
servé une personne chère à sa famille que
j'ai l'honneur de connoître. Un magnétiseur
médecin, & jouissant d'une assez grande célé-
brité dans l'exercice du magnétisme, voulant ten-
ter de guérir cette personne d'un Rhumatisme
qu'elle avoit au bras, la prévint qu'il es

les ressources de la physique générale, dans celles de la Médecine en particulier, dans les vertus des minéraux & des végétaux un spécifique contre la Goutte... ? Non il falloit dans un âge d'une si barbare ignorance qu'on n'eût aucune connoissance des remèdes sûrs, qu'on rapporte à ce tems, parce que de pareilles

attireroit l'humeur à la poitrine, de la poitrine à l'estomach, d'où il prétendoit ensuite l'évacuer. Les deux premiers effets eurent lieu comme ils avoient été annoncés; mais le troisième, qui étoit le plus désiré, ne put être opéré, même par les plus violentes crises. Il survint une chaleur & une inflammation d'entrailles qui firent en peu de jour mourir le malade dans les plus cruelles souffrances. Je ne cite point ce fait pour décréditer, ni la science, ni l'art, ni ceux qui s'y appliquent & s'y exercent; mais pour les tenir en garde contre des tentatives, dont ils ne peuvent pas prévoir avec certitude une heureuse issue. Le désir des progrès d'une découverte, quelque importante qu'elle puisse être, ne doit point engager à rien hasarder sur la vie ou la santé de qui que ce soit. Ou si l'on avoit pareille expérience à faire, on ne le pourroit que de l'aveu du gouvernement sur des criminels condamnés à mort, qui trouveroient leur avantage à se prêter à ces expériences, & y donneroient leur libre & plein consentement.

découvertes devoient détruire un préjugé si faux & si grossier.

En effet le principe de la Goutte, quel qu'il soit, est soumis aux loix physiques comme le virus des autres maladies. Tout a son contraire dans la nature, tout ce qui se forme d'une façon peut être détruit d'une autre; toute cause, excepté une seule, est effet; ce qui a commencé peut cesser d'être; tout aggrégat est susceptible de désunion. Il n'y a rien absolument de simple, rien qui ne puisse éprouver mutation, dissolution, destruction; pourquoi donc les principes de la Goutte jouiroient-ils d'un privilège qu'on dispute avec assez de vraisemblance aux *monades* mêmes? Personne assurément n'a porté l'esprit de système au point de faire cette supposition à l'égard d'aucune maladie, ni même de la Goutte en particulier. Rien ne me paroît donc plus clair, que la possibilité de la destruction des principes de ce mal, & par conséquent rien de plus évident que la possibilité de sa cure.

De quelque cause que procède la Goutte, soit de l'excès du vin & des liqueurs; soit de celui des plaisirs de l'amour, ou de celui de la bonne-chère, soit d'échauffement ou de fraîcheur, soit

d'un vice héréditaire, soit enfin de l'assemblage de plusieurs de ces causes, & d'une infinité d'autres; après avoir parcouru toutes celles qui peuvent donner lieu à cette maladie, on en viendra toujours à cette dernière analyse; sçavoir: qu'elle provient d'un épaisissement de la lymphe ou de la synovie, ou de l'une & de l'autre tout ensemble, dont les picotemens causent les douleurs qui molestent, qui torturent les Goutteux.

Il s'agissoit donc de trouver un remède doux, balsamique, & tout-à-la-fois actif, pénétrant, qui pût parvenir jusqu'à la lymphe & la synovie, en dissoudre & corriger l'acidité. Telles sont les qualités de mon Elixir. Conservant toujours sa vertu, il s'insinue jusqu'aux extrémités des vaisseaux capillaires, sans causer d'agitation dans le sang, ni dans les esprits dont il dissipe l'acrimonie, en la faisant évacuer par les vaisseaux excrétoires, & sur-tout par la transpiration, qui seule, suivant l'opinion des plus habiles Médecins, évacue plus d'humeur, que toutes les autres voies ensemble. Enfin il rend au sang & aux esprits une qualité douce & balsamique, en leur communiquant la sienne. De-là la cessation des douleurs & la santé.

Cependant telle est la force du préjugé sur cet article, que ceux qui seroient les plus intéressés à croire cette possibilité, sinon pour leur guérison, au moins pour leur consolation, veulent se ravir à eux mêmes toute leur d'espérance. La Goutte est un serpent cruel qu'on se plaît à fomenter, à nourrir dans son sein. On rend une espèce d'hommage à ce monstre. On le flatte, on le caresse, on le révère. Je crois voir dans nos Goutteux modernes ces Idolâtres Egyptiens qui adoroient les tigres, les crocodiles & autres animaux destructeurs de notre espèce.

Il est difficile de concevoir l'indifférence des Goutteux sur les précautions qui pourroient prévenir, éloigner, guérir même leurs maux. A voir leur négligence à cet égard, on croiroit la Goutte une indisposition légère, ou tout au plus une maladie absolument nécessaire, qui nous dérobe à une multitude d'autres infiniment plus dangereuses. C'est en effet l'aveuglement où l'on voit encore nombre de personnes. Il subsiste depuis plus de deux mille ans un préjugé qui a pénétré dans les palais & jusqu'au trône des Princes où il affecte de se montrer. Il a persuadé que c'étoit

un avantage d'avoir la Goutte, qu'une maladie éloigne toutes les autres, qu'elle présage toujours une longue vie. Cette erreur a été portée si loin, qu'elle est dans l'usage de faire des compliments de félicitation aux Grands, que la Goutte attaque à la fleur de leur âge.

J'ai lu une brochure de cent pages, assez plaisante, consacrée toute entière à l'éloge de ce mal. Je ne doute point que bien des gens n'eussent donné leur assentiment de l'Auteur, tout extrême qu'ils sont. Mais penser ainsi, c'est se livrer à la folie. Choisir le mal pour le bien, c'est une folie. Nul ne peut être heureux sans la parfaite santé. Pour moi, d'accorder mon suffrage à tous ceux que la Goutte afflige : Vous voilà sujets à une affreuse maladie, qui, pendant des milliers de siècles, a passé pour incurable; maladie dont la fureur augmente à mesure qu'elle se prolonge, qui prend cent formes différentes pour tourmenter ceux qu'elle attaque, qui, en détruisant leurs organes, & qui finit par se présenter avec un si nombreux cortège, qu'il n'y a plus de moyen de lui faire face.

En vain des personnes distinguées par le don de l'esprit, viendront vous

que la Goutte vous met à l'abri de tous les autres maux, & vous diront que c'est visiblement un avantage que d'en être entrepris; vous leur prouvez aisément, par votre propre expérience, hors les cas très rares que j'ai exceptés, que la somme de toutes les angoisses de quelque maladie aiguë que ce soit, n'égale pas la douleur de la Goutte; vous leur direz que l'humeur de cette effroyable maladie peut donner & donne à chaque instant naissance à mille autres désordres irréparables, dont le moindre sera souvent mortel; comme sont entr'autres, l'asthme sec & suffoquant, l'hydropisie de poitrine, la phtysie, les abcès dans le bas ventre, la paralysie, la cardialgie; qu'enfin quand même aucun de ces désordres ne tueroit pas le malade, la violence extrême d'une seule douleur arthritique, peut le faire expirer presque subitement.

La Goutte n'affecte pas seulement une partie du corps, & ne blesse pas seulement une ou deux fonctions de l'économie animale; elle vexe presque toutes les parties. Ce mal est d'une si grande étendue, & renferme un si grand nombre de symptômes, qu'il paroît moins une maladie qu'un assemblage de toutes les maladies.

A juger de l'humeur de la Goutte par ses effets, on ne peut la croire que dangereuse. Elle enflamme les membranes des jointures, les tendons, les nerfs, elle brûle l'estomac, elle y cause des convulsions; elle embrase le poulmon, elle fait la gangrène fort vite, elle carie les os des cuisses & les os des genoux, des jambes & des pieds; elle détruit si promptement les parties balsamiques du sang, qu'elle est bientôt plus qu'un limon grossier, elle se de s'arrêter par-tout, de former les calculs dans les reins, dans la vessie, dans les jointures, dans les glandes, d'enlever les maladies chroniques, & même les maladies aiguës, les plus dangereuses & les plus mortelles; de sorte que quelquefois elle semble que c'est à une disposition particulière capable de fermentation & d'inflammation qu'il faut attribuer tant & de si mauvais maux. Il ne peut donc y avoir de conviction entière de l'incurabilité de cette affreuse maladie, qui soit capable de faire signer aux souffrances d'une si excessive torture. Et voilà précisément ce qui fait en défiance & rend suspecte toute persuasion ou tentative de guérison.

D'après cette connoissance de l'effet de la Goutte sur nous, où notre Nation, plus que toute autre, est retenue, personne n'ose heu-

front une idée fausse, mais trop accréditée, prévoyant l'inutilité des efforts qu'il feroit pour la détruire. En effet, plus l'aveuglement est volontaire, plus il est opiniâtre & difficile à dissiper. D'ailleurs, après avoir dessillé les yeux des plus aveugles sur la possibilité de la guérison de la Goutte, quels nouveaux efforts ne faut-il pas employer pour amener les esprits de la persuasion de cette première vérité à la croyance du fait! Voilà apparemment sur quoi des gens éclairés fondent leur discrétion. La présomption est le défaut de l'ignorant & la réserve celui du Sçavant.

Je crois trouver une autre raison dans l'objection que l'on pourroit tirer du petit volume de mon remède. Quand je parle ainsi, ce n'est pas pour ceux qui ont des connoissances physiques. Ils n'ignorent pas que les plus grands effets doivent souvent leur naissance aux causes les plus petites & les plus foibles en apparence; mais malheureusement tout le monde n'a pas le discernement de juger ainsi. Que de gens d'esprit font peuple à bien des égards! On voit tous les jours quelques grains d'émétique pris à propos, prévenir ou détruire la cause d'une maladie mortelle, un ou deux ou trois grains

au plus de laudanum, calmer les transports les plus furieux, quelques gouttes d'une liqueur rappeler de la mort à la vie. Tous ces faits se passent continuellement sous nos yeux; cependant on les oublie, on les met de côté, & l'on se refuse à de plus possibles. Si l'on vouloit comparer les uns avec les autres, on diminueroit la répugnance qu'on a de croire aux derniers, par l'expérience des premiers qu'on auroit présente à l'esprit; mais c'est à quoi l'on a toute la peine imaginable de fixer les hommes; ils ne veulent pas reconnoître comme préservatif ou curatif d'une maladie jusqu'à présent l'opprobre de la Médecine, un Elixir pris pendant peu de temps à la dose seulement de quarante gouttes, & une seule fois par jour.

La merveille d'une si heureuse découverte, dans un remède aussi simple & aussi commode, nuit à ses progrès. Plus une chose tient du prodige, plus il faut à un esprit juste de motifs de crédibilité. Pour émerger du doute, on exige une multitude infinie d'expériences, & par une contradiction bizarre, on ne se prête à aucune. A-t-on vu, a-t-on éprouvé? on croit à peine à soi-même, on attribue à une aveugle chimère, au

hazard, une expérience sûre, manifeste & raisonnée. Je suis persuadé que cette dangereuse manie d'incrédulité, a replongé dans le sombre Lethé beaucoup d'importantes découvertes : *Quod Dii omen avertant ! Veillent les Dieux, en faveur de l'humanité, épargner à la mienne cette fatale disgrâce !* C'est ce que je crois ne pas avoir à redouter vû les preuves multipliées de l'efficacité de mon Elixir.

Mais il n'est pas concevable, dira-t-on, qu'avec l'esprit d'invention inné parmi les hommes, ils n'eussent trouvé depuis longtemps un remède à des maux si cruels, si ce remède eût été possible. Il me semble qu'il seroit beaucoup plus naturel de conclure qu'il est possible, puisqu'il est trouvé; & que, s'il y a quelque chose d'étonnant & d'incroyable, c'est que la découverte en ait été différée jusqu'à nos jours, sur-tout après tant de recherches. Etoit-on bien fondé à contester la possibilité & la réalité de la circulation du sang, jusqu'à Harvey, parce que cette vérité étoit inconnue avant la démonstration qu'en donna ce Sçavant? Le seroit-on mieux à nier aujourd'hui la possibilité & l'existence de mon spécifique, parce qu'il n'a

été découvert qu'en ces derniers temps ? Il n'y a point d'inventions, ni de découvertes contre lesquelles on n'eût pu faire ce pitoyable raisonnement, si nuisible aux sciences & aux arts. Renoncez donc, ô mortels, à ce faux adage :

*Solvere nodosam nescit Medecina Podagram,
Les nodus de la Goutte, sont autant de nœuds
gardiens pour la Méd:cine.*

Croyez-en plutôt l'expérience & l'épigramme de mon livre :

Abjurant désormais votre incrédulité,
Goutteux, d'un bon remède espérez la santé.

Où l'on peut fondre & dissoudre ces nodosités si elles sont récentes, si la matière qui les forme conserve encore une certaine incohérence, ou au moins si les concrétions n'en sont ni trop anciennes, ni trop dures. Parmi plusieurs expériences heureuses, j'en ait fait une bien étonnante sur M. Borel, Marchand Eventailliste. Ce Goutteux, d'un tempérament très foible, avoit depuis cinq ans, le long des vertebres, trois *nodus* considérables fort endurcis, chacun de la grosseur d'un œuf de poule, lesquels le tenoient tout courbé; il prit mon Elixir dans un violent accès, dont il gué-

rit en trois semaines. Il continua encore après l'usage du remède ; d'abord de deux en deux jours , ensuite de quatre en quatre , puis ainsi de plus loin en plus loin , & au bout de six mois , les *nodus* furent totalement fondus. On peut donc dissiper les nodosités & démentir le proverbe.

Je ne disconviendrai pas cependant que si ces nodosités sont très-invétérées , que si la matière qui les forme est déjà pétrifiée , elles peuvent devenir indissolubles. Il en est de même de toutes les humeurs concretes ; & ce seroit peut-être une vaine entreprise de tenter la guérison de ces sortes de maux ; on ne peut qu'en arrêter les progrès , puisque la matière qui forme ces concrétions , est confondue entièrement avec les vaisseaux qui la contiennent , & que l'organisation de ces mêmes vaisseaux est tout-à-fait détruite ; que les liquides & les solides sont un même tout ; c'est ce que l'on voit par la dissection des tumeurs skirreuses. Mais quoique ces *nodus* invétérés & pétrifiés des articulations , soient incurables , cela n'empêche pas qu'on ne puisse guérir la Goutte qui subsiste & accroît toujours ses ravages. On ne doit plus considérer ces *nodus* , que

comme des corps étrangers qui sont hors de la circulation, & qu'on ne peut extraire. Mais le germe de la Goutte qui circule toujours dans le sang n'en est pas moins soumis à l'action des remèdes qui peuvent avoir la vertu & la force de le détruire & de tarir entièrement sa source; par conséquent on peut guérir la Goutte, quelque invétérée qu'elle puisse être; excepté les concrétions tophacées, qui sont, comme je viens de le dire, des corps étrangers dans le tissu même des articulations dépendantes des productions ou des effets de cette maladie; & encore dans ce cas la Goutte n'en est pas moins curable dans les accès, les douleurs & l'accroissement des nodosités qui ne pourroient, sans les remèdes, aller qu'en augmentant avec les souffrances & les dangers, qui enfin menent, par les plus cruelles tortures, au terme de la vie.

Jaloux de faire connoître aux personnes les plus incrédules, comment & jusqu'où mon élixir porte son action sur les *nodus* pour en opérer la fonte, & quel degré d'épaississement il peut dissoudre, je pourrois rapporter une multitude d'expériences aussi curieuses qu'intéressantes: deux suffiront à mon dessein. En remarquant, que soit par les selles, soit par les urines,

ce remède donne lieu à des évacuations de matieres glaireuses, visqueuses, ténaces; on présume naturellement, que ces matieres gluantes, sont les parties les plus grossieres de l'humeur atténuée dont il procure la transpiration; & qu'il chasse les plus denses par les voies les plus ouvertes. D'après cela il est aisé de se rendre sensibles, sinon à la vue, du moins à l'imagination les opérations de mon élixir, en combinant & réunissant ensemble dans un seul objet, les effets des expériences ci-dessous.

1°. On fait que le vinaigre dissout en 24 heures la coque la plus dure d'un œuf, de maniere qu'il ne reste à l'œuf, que la pellicule qui lui sert d'enveloppe, & que la matiere dissoute, nage dans le vinaigre ou se précipite au fond du vase.

2°. On ignore encore moins, que la pierre à chaud se fond en un instant dans l'eau simple, avec une fermentation & une fumée, qui en font évaporer une partie, & dissiperoient le tout en vapeurs, si cette fermentation & cette fumée étoient soutenues plus long-tems par quelques moyens, soit naturels soit artificiels.

Rapprochons les effets de ces deux expériences, unissons les dans l'action d'une seule cause, nous prendrons sur le fait, la vertu & l'efficacité de mon spécifique,

nous les toucherons du doigt. Sous ce point de vue, non moins vrai que frappant, on ne s'étonnera plus d'une chose si peu extraordinaire, & que tout-à-la-fois la nature & l'art, favorisent & secondent à l'envi.

CHAPITRE XIV.

Autre dissertation pareillement relative à mon élixir, sur la cure radicale de la Goutte & du Rhumatisme.

EN supposant que la dissertation précédente ait démontré la possibilité de la cure de la Goutte, on doutera peut-être, qu'on puisse l'obtenir *radicale*. Afin de dissiper ce reste de préjugé j'ajoute encore un mot.

Pour abrégéer cette question, je n'aurois qu'à citer une infinité de guérisons soutenues pendant longues années jusqu'à la mort des personnes. L'Encyclopédie à l'article *Goutte*, les anecdotes de Médecine, plusieurs autres écrits en rapportent un assez grand nombre & assez bien attestées pour y ajouter foi. Quelles qu'ayent pu être les causes de ces cures, leur durée doit les faire

regarder comme radicales, ou jamais cures, de quelques maladies que ce soit, ne pourront mériter ce nom, si l'on n'estime point telles, celles qui se soutiennent jusqu'à ce terme; & si l'on veut chicanner au-delà, on ne mérite plus d'être écouté, car il n'y aura plus de terme à assigner. Je vais plus loin, & je dis qu'on doit appeller *cures radicales* de la Goutte, celles qui durent pendant plusieurs années, sans aucun ressentiment de l'atteinte du mal, parce qu'il n'est pas possible que pendant un temps considérable, cette maladie, qui, dès qu'une fois elle s'est manifestée, devient sujette à des périodes fréquentes, ne donne point de signes très-sensibles, je pourrois dire, très-douloureux, de sa présence. Ainsi je regarderai comme telles, celles d'un grand nombre de personnes, dont on verra les Certificats, & de beaucoup d'autres dont je n'en ai point tiré, guéries depuis quatre, six, huit, dix, douze, quinze, vingt années, ou plus. Car il est certain qu'alors le principe en a été développé, dissous & dissipé au point d'avoir été détruit, destruction dans laquelle consiste la guérison parfaite & absolue.

En effet, que peut-on entendre par

les termes de *cure radicale* d'une maladie, que la destruction de la cause, l'extirpation de son germe, l'épuisement, l'extinction de l'humeur morbifique? Quand se flatte-t-on d'avoir purgé une terre de mauvaises herbes? N'est-ce pas quand on en a extirpé l'ivraie, & la semence de cette herbe nuisible? Quand est-on censé avoir obtenu une cure radicale de la pierre? N'est-ce pas quand on a délivré le malade de tout calcul & de toute disposition à une seconde formation? Ainsi qui-conqu岸 a détruit dans un sujet le principe, le germe de la Goutte, & dans les humeurs, toute tendance à sa reproduction, autre que par une nouvelle génération, effet de nouvelles causes auxquelles donnent lieu les personnes guéries, on doit assurément regarder la guérison comme radicale; & pour en convaincre & rappeler des préjugés à la raison, il ne faut que forcer la prévention de ne pas s'aveugler jusqu'à refuser le même jugement, dans des cas absolument semblables. Quand le kina, quand le mercure, quand l'hypocacuana ont fait disparaître les accidens & les symptômes des maladies qu'ils combattent, si bien que sans l'action d'une nouvelle cause, on ne les verra point repa-

roître, il est sans contestation qu'on regarde leurs cures comme radicale; pourquoy donc décider autrement à l'égard de la Goutte? Il est manifeste que ceci n'est qu'une contradiction & une incon séquence. On diroit que Sydenham avoit en vue son remède, lorsqu'il a dit ce qui suit: « Les longues réflexions que j'ai » faites sur la Goutte, me forcent à croire » qu'on trouvera un jour le remède pour » la guérir *radicalement*; & si cela arrive » jamais, on verra l'ignorance des dog- » matiques, & combien nous nous trom- » pons sur la nature & la cause des ma- » ladies, & sur les remèdes que nous em- » ployons pour les guérir, comme la dé- » couverte du kina l'a fait voir ». Ainsi raisonneoit ce célèbre Auteur; cet habile Praticien dont s'honore la Médecine.

L'illustre M. Petit, Professeur Royal & Membre de plusieurs Académies, pense de même; on lui a souvent entendu dire: » Qu'un jour viendroit où l'on trouveroit » contre la Goutte, un spécifique infailli- » ble, sûr & heureux! Celui, dit-il, qui » trouvera un remède & une méthode » contre cette maladie, rendra un très- » grand service à l'humanité »: je remplis enfin les vœux de ce Sçavant.

Je ne me dissimulerai pas, qu'un Doc-

reur, d'une toute autre trempe, Aignant
 a parlé tout différemment. » Je veux bien,
 » dit ce riche Midas (1), sujet lui-même
 » à la Goutte, avertir charitablement le
 » Confrere goutteux, de ne se jamais li-
 » vrer aux promesses vaines de ces Char-
 » latans en titre d'office, qui lui promet-
 » tront avec effronterie de le guérir du
 » principe de la Goutte. Il faut répon-
 » dre à de telles gens, qu'on ajoutera à
 » leurs promesses la foi qu'ils méritent
 » quand on leur verra cent millions de
 » rente, des carrosses à six chevaux, des
 » pages, des gentilshommes, des che-
 » vaux de main, enfin l'équipage com-
 » plet d'un Roi, ou du moins d'un grand
 » Prince, sans aucune espérance, que
 » celle de guérir le malade». M. Aignant,
 lui aurois-je répondu, si j'avois été de
 son temps, vous êtes en contradiction
 avec vous-même. Car, vous voulez ici,
 comme mille autres, laisser entrevoir que
 l'inventeur d'un spécifique contre la
 Goutte, aussi sûr que le mien, rouleroit
 bientôt carrosse, comme dit le vulgaire ;
 mais si vous-même, Monsieur, refusez

(1) Il étoit Médecin d'un grand Roi, malgré son petit savoir.

de croire à la promesse, à la simple possibilité de la chose, n'est-il pas permis à chacun de penser comme vous? Dans cette supposition, que vous ne pouvez refuser d'admettre, puisqu'elle est si conforme à vos sentimens, qui se prêtera aux expériences? Personne. Comment alors le prétendu Charlatan fera-t-il l'immense fortune que vous lui supposez? Commencez donc, d'après votre manière de raisonner, à lui donner ce brillant équipage, ce superbe train, ces biens, ces richesses infinies qui doivent être la base de la confiance des malades qu'il soignera, (je vous assure,) avec le plus grand zèle, & à beaucoup moins que vous ne voulez le gratifier; & vous verrez les effets de ses promesses. Mais, quoi! vous balancez! vous hésitez! vous refusez! *Commencez qui voudra*, ajoutez-vous! Tout autre en peut dire autant & n'en pas faire davantage, également jaloux de sa bourse, & selon vous, de sa santé; la découverte restera donc sans tentatives & sera replongée dans le néant. Voilà ce que j'aurois répondu à ce Docteur, & ce que je puis répondre à tous ceux qui tiennent à peu près le même langage, contre la possibilité & la réalité de la cure *simple* ou *radicale* de la Goutte,

Tous les Goutteux de bonne foi avoueront que, s'ils sont repris, ils ne sont pas sans reproches sur la conduite qu'ils ont tenue. S'ils sont innocens, qu'ils pèsent l'observation subséquente, pour n'attribuer qu'à l'infirmité de la nature une maladie non méritée; motif de consolation: & ce qui vaut encore mieux, ils pourront même prévenir, éviter ou guérir ce mal par leur docilité à observer les précautions prescrites.

Si l'on considère le plus grand nombre des hommes, on en verra peu qui n'ayent eu quelque maladie, avec quelque tempérance qu'ils aient vécu. La raison est, qu'indépendamment de la plus sage conduite, il se trouve dans l'air, le boire & le manger, mille principes mortels, qui se caractérisent selon la disposition du tempérament. Ce qui causera chez l'un la pierre, deviendra Goutte chez un autre, pure Leucoslegmatie dans celui-là, Skirrhe ou Obstruction dans celui-ci, chacun ayant en soi plus ou moins de disposition à telle maladie qu'à telle autre. On compte les gens âgés, qui meurent sans avoir essuyé de maladie pendant leur vie. Par conséquent, avec la plus sage conduite, l'homme sujet à la pierre, après la cure radicale, peut en engendrer

drer de nouvelles, l'hydropique peut retomber dans son enflure, & le Goutteux dans ses douleurs. C'est pour cela que l'on recommande, selon la nécessité, de prendre quelques purgations pendant le cours de l'année, pour s'opposer à la régénération d'une nouvelle Goutte, que les accroissemens pourroient rendre aussi cruelle que celle dont on auroit été guéri même *radicalement*.

Ceci donne lieu de remarquer, que toutes les causes de la Goutte, que nous avons détaillées, prises séparément & relativement aux divers tempéramens, quelques qualités nuisibles qu'elles renferment, peuvent être très innocentes en certain sujets, des maux qu'on rejette sur elles. Ainsi *Vénus*, *Bacchus*, *Comus*, pourroient peut-être, en beaucoup de circonstances, être justifiés de bien des accusations. Néanmoins il est bon de s'observer sur leurs délices, d'en voir les suites, & d'agir en conséquence.



CHAPITRE XV.

*Manière de faire usage de mon Elixir
contre la Goutte & le Rhumatisme.*

L'ACTION de ce remède pouvant être dirigée contre la Goutte, le Rhumatisme & contre le mélange de ces deux maladies, qu'on appelle Rhumatisme goutteux, ou Goutte Rhumatifante : il est à propos de prescrire un triple régime, applicable à ces trois cas.

I.

Contre la Goutte.

L'Elixir est préservatif & curatif de la Goutte.

Comme *curatif*, on en fait usage dès les premières atteintes du mal, ou dans le plus fort même de l'accès, ou même vers la fin, quand il y a encore douleur, enflure, ou l'une, ou l'autre, & qu'on n'a pu avoir le remède plutôt.

En général il se prend régulièrement tous les jours jusqu'à la cessation des douleurs, ou du moins jusqu'à une diminution considérable. Ensuite, à diverses fois, vous

en prenez pendant trois, quatre ou cinq jours & même plus, laissant entre ces différentes reprises l'intervalle de quelques jours. Si le soulagement se soutient, vous n'en usez plus que de deux jours l'un, puis, peu après, chaque troisième jour, différant ainsi de loin en loin les prises; &, pendant ce temps, non-seulement le reste des douleurs, les ressentimens, les engourdissemens se dissipent; mais l'appétit, les forces, & la santé reviennent. A cet heureux retour vous cessez l'usage du remède.

Mais si, on l'avoit pris six, ou huit jours de suite, sans diminution de douleurs, ou qu'il y eût même augmentation, il faudroit s'abstenir trois ou quatre jours d'en prendre, pour donner lieu à la dissipation des humeurs, dont une trop grande fonte peut faire obstacle à leur issue: Tel un fleuve grossi par une surabondance d'eaux, ou par une trop grande affluence, se nuit à lui-même par sa propre précipitation, au passage d'une arche trop étroite, pour le laisser écouler en si grand volume. Ensuite on reprendra pendant quelques jours l'usage de l'Elixir, & la prudence en réglera les prises, les reprises & les intervalles sur

les effets, sans forcer la transpiration, & la laisser ralentir.

Comme *préservatif*, on le prend de la manière suivante : les personnes sujettes à la Goutte, mais qui ne sont pas dans les accès, pourront l'éloigner & même l'éviter, en prenant de trois en trois mois, à des mêmes de distances en distances plumes, six prises de l'élixir séparées, deux en deux par un jour de repos, & cependant, dans l'intervalle, d'une année à l'autre, les Goutteux venoient à éprouver des dégoûts, des mal-aïses, des nausées, des pesanteurs, des nausées, & autres indispositions de ce genre, ils ne céderont communément la Goutte, ils ne doivent pas qu'elles attendissent le temps ordinaire, elles en useroient pendant quatre jours pour dissiper ces indispositions, & demeureroient ensuite le temps sans en prendre.

I I.

Contre le Rhumatisme.

Si les Rhumatistes sont *actifs* dans les accès, ils doivent prendre jusqu'à la fin de l'accès ce remède, avec les réserves quées ci-dessus. A cette époque, ils diminueront les prises de jour en jour, & quitteront entièrement l'usage, le

n'éprouveront plus du tout de ressentimens, ou qu'ils n'en auront plus que de très-légers. L'Elixir laissant par-tout où il a passé une impression douce & durable, on en ressentira de bons effets, même quelque temps après qu'on aura cessé de le prendre.

Si les Rhumatistes ne sont point dans les douleurs, ils pourront en prévenir leur retour, l'éloigner, & même l'empêcher, en prenant d'intervalles en intervalles, comme de quinzaine en quinzaine, ou à plus de distance, quelques prises, & selon le bien qu'ils en éprouveront, ils continueront d'en prendre aux mêmes termes, ou les éloigneront insensiblement de plus en plus les uns des autres, à proportion de leurs maux, cessant enfin l'usage du remède, lorsqu'un laps de temps suffisant les aura assurés de leur guérison.

I I I.

Contre le Rhumatisme goutteux ou la Goutte rhumatifante.

Ceux qui, par une complication assez commune, se trouvent attaqués à la fois de la Goutte & du Rhumatisme; c'est-à-dire, qui ayant, engorgement, enflure, inflammation & douleur aux articulations, souffrent encore dans les parties charnues,

& presque par toute l'habitude du corps, doivent, avec les précautions désignées, user de l'Elixir tant que dure l'accès, ou au moins jusqu'à ce qu'ils aient obtenu du soulagement; ensuite ils éloigneront les prises du remède avec les proportions indiquées plus haut & le quitteront de même. *Voyez chiffre 1.*

S'ils ne sont point dans l'accès, ils prendront les précautions ordonnées pour l'éloigner & s'en garantir.

I V.

Temps.

L'ELIXIR peut se prendre le matin à jeun; on ne doit manger ni boire après, qu'au bout d'une heure & demie tout au moins. Il seroit bon, pour ceux qui le pourroient, de demeurer quelque temps au lit, après l'avoir pris. Les personnes qui ne pourront rester dans leurs appartemens jusqu'à neuf heures de la matinée, & qui seront obligées de sortir de grand matin, le prendront le soir, deux heures après un léger souper; plus tard même ne sera que mieux; il les fera transpirer pendant la nuit. On ne fait jamais usage de ce remède qu'une fois par jour. Ainsi il réunit à l'avantage de n'avoir rien de désagréable, celui de n'avoir rien d'incommode ni de gênant.

Communément l'usage du soir est le plus favorable.

V.

Dose.

La dose est de quarante gouttes, prises au goût des personnes, dans un demi verre de thé, de lait ou de bouillon tiède, ou simplement d'eau dégourdie. Pour épargner la peine de compter les gouttes, je livre, avec chaque flacon du remède, une petite cuiller qui fait la dose précise. On l'emplit exactement d'Elixir, sans en répandre, & on verse ce remède dans le demi verre de la liqueur dans laquelle on préfère de le prendre, à l'instant où elle est potable, c'est-à-dire, où elle n'est que tiède. Il faut éviter de mettre l'Elixir quelque temps avant; car quelques-uns de ses ingrédients étant spiritueux & volatils, si la liqueur étoit trop chaude, l'action de la chaleur & de l'air, pendant le court intervalle qu'on seroit à le prendre, lui feroit perdre en partie sa vertu. On lui donne un véhicule, comme l'eau, le thé, le bouillon ou le lait, parce que ce remède étant aussi très-onctueux, & se prenant en petite quantité, il en resteroit dans la bouche en l'avalant; ce qui diminueroit d'autant son efficacité.

V I.

Effets.

Chaque malade n'éprouve pas à la fois tous ceux que je vais indiquer ; mais il en éprouve toujours quelques uns.

Les premiers effets de cet Elixir sont l'éternuement, les crachats ; mais les principaux sont le rétablissement de la transpiration, de légères moiteurs, quelques sueurs marquées au commencement, & quelquefois même abondantes. Il charrie aussi considérablement par les urines, qui deviennent briquetées, graveleuses, ou chargées de viscosités & de glaires. Il dissipe les rapports, les aigreurs, la pituite, &c. Il aide, il favorise les fonctions de l'estomach, il brise, divise, déténue l'humeur goutteuse, l'empêche de s'accumuler, de se fixer, & en procure l'évacuation, malgré sa propension à l'épaississement, à la densité & au repos. Rarement il purge, & s'il le fait, c'est une indication évidente de la surabondance des humeurs grossières amassées dans les premières voies qu'il convient d'évacuer par quelques purgatifs très-doux, si-tôt qu'il y a du relâche dans les douleurs ; car, tant qu'elles sont vives, il faut bien se garder de purger ; si benins que fussent les purgatifs employés,

ils augmenteroient l'irritation de la fibre, & par conséquent accroîtroient les souffrances; mais lorsqu'elles sont passées ou très-diminuées, on peut, & l'on doit même recourir à quelques purgatifs doux & analogues au tempérament. Les personnes qui n'en ont point de décidés, peuvent user de ceux dont j'ai fait mention. Page 187 & suivantes.

Si l'indication dont il s'agit n'a point paru, les purgatifs ne doivent avoir lieu qu'autant qu'il y auroit quelques autres indications sensibles, sinon on peut attendre & ne se purger par précaution qu'au bout de quelques mois, & trois ou quatre fois au plus par an. Ces purgations sont nécessaires pour éviter toute récurrence, parce qu'elles empêchent les régénérations des mauvais levains de l'estomach. On observera encore de prendre la veille, le lendemain & le surlendemain seulement, mais non le jour de la purgation, une prise d'Elixir, pour consolider encore mieux le bon état des organes de la digestion, dissiper les crudités qui auroient pu se filtrer avec le chile dans le sang. J'assure, d'après l'expérience la plus indubitable, une guérison radicale aux personnes, qui, à ces attentions, joindront, non l'abstinence & la

continence d'un Anachorette, mais la tempérance & la réserve dont doit se piquer tout homme honnête.

VII.

Régime.

Je ne prescis donc point de régime particulier hors de l'accès, que la sobriété & une nourriture saine. Dans la crise, il faut absolument retrancher la viande, la bière, le vin, le café, & ne s'en tenir qu'au bouillon, si le malade est jeune & robuste; pour les personnes âgées ou délicates, on ne tiendra pas rigueur sur le vin & les nourritures de facile digestion. Quelque soit le tempérament, tant que l'on est dans l'usage du remède, il faut s'abstenir de fruits crus, de salades, de fromages, de ragoûts, de pâtés & autres alimens ordinairement indigestes ou échauffans. On doit aussi tremper son vin. Hors de-là on peut le boire avec modération; mais en tout temps il faut éviter l'usage pernicieux des liqueurs, & sçavoir se modérer dans tous les plaisirs des sens.

VIII.

Rétrogradation.

J'ai dit que l'Elixir se prenoit le matin,

ou le soir; mais il est un cas où il peut être pris dans le cours de la journée; c'est celui d'une rétrogradation de la Goutte, qui jette dans un péril pressant. Alors on doit recourir soudain à ce spécifique quand même on auroit pris quelque aliment. L'efficacité de ce remède est telle dans cette circonstance, que le malade, qui, au jugement des Médecins les plus expérimentés, n'auroit que très-peu de tems à vivre, au bout de quelques heures, se verra délivré du danger; l'Elixir chassant l'humeur qui affecte les parties nobles, la porte sur les parties éloignées & la dissipe ensuite par son action. La raison physique de cette importante efficacité de mon remède dans ces circonstances; c'est qu'il pousse toujours du centre à la circonférence, & du dedans au dehors. Cette vertu constatée par mille & mille expériences, doit détruire le préjugé, qui fait craindre à des personnes pusillanimes la fixation ou la rétrogradation de l'humeur par ce remède, le seul propre au contraire à prévenir ou à dissiper l'un ou l'autre de ces inconvéniens, & le plus efficace pour empêcher les rétrogradations, & pour en délivrer le plus promptement & le plus sûrement possible.

I X.

Spécifique.

Je puis certifier que mon Elixir est au moins aussi spécifique contre la Goutte, le Rhumatisme & la complication de ces deux maladies, que la Thériaque contre certains venins, le Quinquina contre les fièvres, l'Hypécacuaana contre la dysenterie, le Mercure contre les maladies vénériennes, lorsque ces remèdes sont bien administrés.

On ne sera pas fâché de sçavoir encore, qu'aucunes des personnes justes & de bonne foi, qui en ont fait usage, ne se font plaintes d'avoir jamais éprouvé le moindre inconvénient; nouvelle preuve, vû la multitude de ceux qui ont yeu recours, que ce remède est aussi benin, aussi innocent qu'efficace.

Cet Elixir, dans un flacon bien bouché, tels que ceux dans lesquels on le vend, se conserve sans altération pendant plusieurs années. Mais si l'on veut absolument en empêcher l'évaporation & la dissipation lorsqu'on voudra le garder très-long-temps, on mettra au tour du bouchon de la cire à cacheter, ou tout simplement de la cire de bougie.

On le conservera par ces moyens dans toute sa vertu, si long-temps que l'on voudra.

X.

Conclusion.

Il ne me reste plus qu'à placer ici les pièces relatives à mon Elixir & les Certificats, que différens particuliers de toutes les classes se sont fait une justice & une satisfaction de me donner de leurs guérisons. Il m'est impossible, quand je le voudrois, de publier tous ceux que j'aurois pu avoir. 1°. Parce que ce seroit grossir inutilement ce volume; car, en matière de témoignages, ce n'est pas toujours au nombre, mais au poids qu'il faut s'arrêter. 2°. Parce que, dans les commencemens, n'ayant point prévu les conséquences de leur utilité, j'ai souvent négligé d'en recueillir. 3°. Parce que quelquefois quand je voulois le faire, j'avois perdu de vue les personnes, qui, par les heureux effets qu'elles avoient éprouvé de mon remède, se trouvant, ou au moins se croyant si bien guéries, qu'elles pensoient apparemment pouvoir se passer de mes secours, m'avoient peut-être perdu réciproquement de vue, indifférence assez ordinaire, après les plus grands bienfaits,

4°. Parce que, pour mieux constater les cures, ne demandant les certificats qu'après plusieurs années, il y a beaucoup de personnes récemment guéries, de qui, par cette raison, je ne les ai pas tirés. Quoi qu'il en soit, j'en ai encore un plus grand nombre que je ne veux en insérer ici, & je ferai un choix de ceux qui tombent sur les cures les plus difficiles, les plus complètes, & dont une partie ont été vérifiées par ordre de M. de Sartine, lors de l'approbation de mon remède par la *Commission Royale de Médecine*, & de la permission d'annoncer & de vendre l'*Elixir Anti-goutteux*.



CERTIFICATS
DE GUÉRISONS,

*Et différentes pièces concernant mon Elixir
Anti-Goutteux.*

REQUÊTE.

*A Messieurs les Présidens & Membres de
la Commission Royale de Médecine.*

MESSIEURS,

Louis-Etienne Gachet, Maître en Chirurgie à la Ferté-Milon, ayant exercé son art dans cette ville l'espace de quarante & quelques années, agrégé depuis à la Communauté de Messieurs les Chirurgiens de la ville de Châtillon-sur-Marne, & Prévôt de leur Communauté, a l'honneur de vous représenter, qu'il a découvert contre deux maladies bien longues, bien douloureuses & bien re-

belles, la Goutte & le Rhumatisme, un spécifique qu'il nomme *Elixir Anti-goutteux*, remède qui n'a que des qualités balsamiques & bienfaisantes, parce qu'il n'entre dans sa composition que des ingrédients doux & benins; ce qu'il sera facile à la docte assemblée de connoître par l'analyse qu'elle en pourra faire, ou par la déclaration qu'elle croira devoir exiger de l'Auteur, qui se soumettra à tout ce qu'on lui demandera. Il exhibera au besoin son Brevet d'Apprentissage, ses Lettres de Maîtrise & d'aggrégation, ainsi que les Certificats authentiques des guérisons opérées, tant en Province qu'à Paris. Une partie même de ces Certificats ont été vérifiés par des personnes préposées pour ce, de la part de M. de Sartines, Lieutenant de Police, & sont encore déposés au Bureau de M. Laurent, où on les trouvera, s'il est nécessaire, pour les joindre aux autres & les présenter.

Si le sieur Gachet ne craignoit de ravir à la savante Compagnie des momens précieux, il lui donneroit l'anecdote du motif louable qui l'a engagé dans les études, & les recherches assidues, qui l'ont enfin amené à sa découverte. N'étant encore qu'enfant, il eut le malheur de perdre son pere, qui mourut d'une Goutte

rétrogradée. Dans un âge plus avancé, le souvenir de cette perte sensible, l'anima de vengeance contre l'ennemie qui lui avoit ravi ce qu'il avoit de plus cher au monde. Il jura dès l'instant, d'embrasser l'art qu'il a professé toute sa vie; de pousser aussi loin qu'il pourroit ses études; de les diriger contre la cruelle maladie qui avoit causé sa douleur & son désespoir; & de lui porter le même coup qu'elle avoit porté à l'objet de sa tendresse.

Rien n'est impossible à une ame vivement & fortement passionnée. L'amour paternel, qui sçut, à la vue du danger d'un pere, délier au fils de Crésus, les organes du langage, étendit dans l'inventeur du *Spécifique Anti-goutteux*, les facultés de son intelligence. Il fit des progrès dans son art & en atteignit les plus hautes connoissances; application, lectures, veilles, essais, expériences, tout fut employé pour parvenir à son but, auquel étant heureusement arrivé, il se console de la disgrâce qu'il éprouva dans la satisfaction que lui procurent les guérisons d'une infinité de personnes, qui, sans sa découverte, seroient restées les victimes de la douleur, & plusieurs devenues celles de la mort.

C'est pourquoi, Messieurs, pour être le comble à la satisfaction, & plus grand avantage du Public, supplie d'agréer, qu'il soumette à l'examen l'Elixir en question, pour obtenir la permission de l'annoncer & de le débiter; vous priant encore, avec toute la déférence due aux sages décisions de votre respectable Assemblée, de vouloir bien décider, dans un petit mot de réputation, la marche qu'il doit tenir.

A Paris, ce 2 Septembre 1771

Signé, LOUIS-ETIENNE G

*Recommandation de M. Boirot de Joncheres,
Medecin de la Faculté de Paris,
en faveur de l'Elixir Anti-goutteux.*

M. Boirot de Joncheres, a l'honneur de saluer M. le Doyen (alors M. le Thiers) & le prie de vouloir bien écouter favorablement M. Gachet, qui a une fois lui présenter au sujet d'un *élixir anti-goutteux*, dont il est l'auteur, & dont l'expérience a constaté l'efficacité.

Signé BOIROT DE JONCHERES

Ce 2 Septembre 1771

Réponse de M. Louis, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, à une lettre de M. Dorcy.

Le 24 Avril 1774.

Il est vrai, Monsieur, que j'ai été nommé par la Commission Royale de Médecine pour examiner le remède de M. Gachet. Les certificats sans nombre & très-authentiquement attestés qu'il m'a présentés & la composition de ce remède, dont il m'a communiqué la recette, m'ont fait conclure avantageusement dudit remède. Je crois que vous ne risquez rien, d'après les expériences nombreuses, faites avec succès, de prendre ce remède sous la direction de l'Auteur; s'il vous réussit comme je l'espère, Monsieur, je me féliciterai avec plus de raison d'en avoir porté un jugement favorable.

J'ai l'honneur, &c.

Signé Louis.

Lettre de M. d'Orcy à M. Gachet.

Le témoignage de M. Louis, sur la vertu de votre Elixir & sur ce qui le compose, est tout à fait en votre faveur & j'ai pris mon parti de l'éprouver. Je me trouve même déjà bien, du peu d'usage que j'en ai fait. Je souhaiterois vous voir, pour être bien dirigé dans ma cure, ou M. votre fils qui me paroît très en état d'indiquer la conduite à tenir dans l'usage de ce remède. Si vous ne pouvez prendre la peine de passer chez moi à huit heures du matin, engagez M. votre fils à me rendre ce service.

J'ai l'honneur.....

Signé GIGOT D'ORCY.

Certificat des Magistrats & des Maire & Eschevins de la Ferté-Milon.

Nous, Charles Devillier, Conseiller du Roi & de son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc d'Orléans, Juge Royal en la Prévôté de la Ferté-Milon, & François Remy Lamy, aussi Conseiller & Pro-

cureur du Roi en ladite Prévôté : certifi-
ons à tous qu'il appartiendra, que le
sieur Gachet, Maître en Chirurgie, a
exercé cet Art pendant quarante ans dans
la ville de la Ferté-Milon, & qu'il s'y
est distingué & a mérité l'estime & la con-
fiance de toutes les personnes de considé-
ration, tant de cette ville, que des envi-
rons : que s'étant extrêmement appliqué,
à combattre la Goutte & le Rhumatisme,
il a parfaitement réussi, comme nous l'a-
vons vu par les guérisons d'un grand nom-
bre de personnes, & par les certificats
fidèles & exacts qui nous ont été présen-
tés; en foi de quoi nous lui avons donné
le présent certificat signé de nous (pour
l'utilité & le bien public) pour lui servir
& valoir en temps & lieu, & avons ap-
posé le cachet de nos armes. A la Ferté-
Milon, ce 20 Mai 1762.

Pour duplicata (1), attendu, qu'il

(1) Dans la vue de m'obtenir un Privilège,
M. Petit, premier Médecin de Monseigneur le
Duc d'Orléans, avoit présenté avec plusieurs
autres, ce certificat, au premier Médecin du
Roi, M. de Senac son ami, à la mort du-
quel arrivée dans ces entrefaites, je ne pus
le recouvrer, ce qui me fit demander un du-
plicata; double authenticité au bout de huit
ans dudit certificat.

310 *Certificats de Guérisons.*

nous a été déclaré que celui-ci transcrit, avoit été égaré : à la Ferté-Milon, par nous Prévôt, Lieutenant-Général de Police & Procureur du Roi, y dénommés & soussignés. Ce 5 Mars 1770.

Signé LAMY & DEVILLIER.

Vu par nous Maire & Echevins de la ville de la Ferté-Milon, l'exposé ci-dessus, certifions & attestons à qui il appartiendra, qu'il est sincère & véritable, & que foi doit y être ajoutée, & avons signé le présent & fait contre-signer par le Secrétaire Greffier, après y avoir fait apposer le sceau des armes de cette ville. Ce 5 Mars 1770.

Signé D'ALTÉMIRANDE Maire, PARISY, Echevin, & par mondit sieur D'AULT.

Lettre de Madame Vuafflard, à M. Gachet.

De Soissons, ce 8 Février 1760.

MONSIEUR,

Après vous avoir salué, je vous donne nouvelle de ma situation, qui est de

meilleure en meilleure par la grace de Dieu & de votre remède, que j'ai pris jusqu'à parfaite guérison. Soyez persuadé que nous vous rendrons la justice qui vous est due, par-tout où besoin sera. Nous ne négligerons rien pour vous procurer des pratiques. Votre nom commence à être connu dans Soissons par les bons effets de votre remède, dont les succès se multiplient de jour en jour. En attendant le plaisir de vous voir, le porteur de cette lettre vous remettra deux louis pour les deux flacons que vous avez eu la bonté de m'envoyer, dont un a servi à une de mes amies aussi bien guérie que moi.

Je suis....

Signé femme de VUAFFLARD.

Lettre de M. Petit, Médecin de Monsieur le Duc d'Orléans, à M. Gachez fils, Docteur en Médecine.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de m'envoyer, par le porteur, si cela se peut, ou le plutôt que vous pourrez, une

312 *Certificats de Guérisons.*

couple de phioles de votre Elixir. J'ai une occasion de l'essayer. Je suis, avec toute l'estime possible, Monsieur, &c.

Signé PETIT.

Ce 4 Novembre 1779.

Lettre de M. Gachet fils, Docteur en Médecine, à M. son pere.

J'ai reçu votre Lettre; mais je ne puis vous envoyer les Certificats que vous me demandez. Ils ont été déposés chez M. de Vaux, Secrétaire de M. de Sénac, premier Médecin du Roi. Je crois que M. de Vaux est mort. Il faudroit s'adresser à son successeur, qui occupe le même logement dans une petite maison, près de la Chapelle du Roi à Versailles. Je présume que vous trouverez tout chez lui avec plusieurs Lettres de M. Petit, premier Médecin de Monseigneur le Duc d'Orléans. Ces Lettres font preuve des bons effets de votre Elixir, dont l'efficacité a opéré plusieurs guérisons, qu'il atteste à M. le premier Médecin son ami, M. de Sénac, & lui dit : « J'ai vu nom-
» bre

» bre de malades attaqués violemment
» de la Goutte, je les ai suivis jusqu'à
» parfaite guérison; c'est M. Gachet fils,
» qui vous remet cette Lettre ».

Souvenez-vous que je vous ai remis une Lettre de M. de Voux, & plusieurs de M. Petit. Voilà tout ce que j'avois à vous dire concernant cette affaire. Voyez à Versailles, vous trouverez tous les Certificats de la Ferté-Milon, de Soissons, de Villers-Cotterets, de Neuilly, S.-Front & autres lieux. Vous trouverez aussi un grand nombre de Certificats de guérisons radicales de personnes que j'ai traitées sous les yeux de M. Petit. C'est lui-même en partie qui m'a mis ces malades entre les mains. Il venoit les voir deux fois la semaine; c'est pourquoi il a parlé affirmativement à son ami M. de Sénac, sur les cures qu'il m'a vu faire. Je vous envoie un mot d'écrit d'un Chanoine du S. Sépulchre, que j'ai traité & guéri sous les yeux de M. Petit. Ce malade étoit si fortement attaqué de la Goutte, qu'il lui étoit survenu des nodus presque dans toutes les articulations, mais qui se sont fondus par un usage soutenu de l'Elixir. Vous pouvez rendre une visite à ce Chanoine, qui vous accueillera

○

bien, & vous donnera volontiers un certificat de guérison.

Je suis, avec un profond respect,

Votre fils GACHET.

Certificat.

En 1755, M. Gachet fils, Médecin, que j'eus le bonheur de connoître, à la fin d'une attaque violente de Goutte, & lorsque je me traînois encore avec la gêne que j'éprouvois dans l'intervalle d'un accès à l'autre, m'assura qu'il tenoit de M. son pere un remède sûr contre la Goutte. La considération, dont il jouissoit, & la confiance qu'on avoit en lui, me firent prêter à ses paroles, l'attention qu'elles méritoient. J'en gardai si bien le souvenir, qu'au bout de six mois ressaisi de mon mal plus douloureusement que jamais, je voulus, dès les premiers instans, envoyer chercher celui qui devoit être mon libérateur, mais retenu par le préjugé de l'incurabilité de la Goutte, & plus encore par la crainte de voir l'humeur se fixer, ou rétrograder (1), je balançai, j'hésitai. Ba-

(1) Ce qui n'arrive en effet que trop sou-

lotté par les avis opposés des personnes de ma connoissance, je restai pendant cinq semaines indécis dans les plus affreuses souffrances; enfin mes maux empirant de jour en jour, entrepris d'abord successivement, & ensuite tout-à-la-fois des pieds, des genoux & des mains, avec des enflures très-considérables, mêlées d'un rouge très-vif, qui annonçoit l'inflammation, excédé des plus intolérables tortures, je fis prier M. Gachet de m'apporter son Elixir, qui opéra au-delà de mon attente, m'ayant procuré avec la guérison, la délivrance de trois nodus que j'avois depuis dix-huit mois aux mains & de deux aux pieds de pareil date, lesquels commençoient à gêner ma marche. Je dois à ce souverain remède plus de dix-sept ans de jouissance de la meilleure santé, certificat que je donne avec la plus grande satisfaction à l'auteur de ce précieux spécifique, qui m'a soustrait au plus grand mal & procuré le plus grand bien.

A Paris ce 9 Février 1772.

Signé PELLETIER,
Chanoine du Saint Sépulture.

vent p. r l'usage des adoucissans & des palliatifs.

Certificat.

Je soussigné, affirme avoir été attaqué d'un Rhumatisme pour lequel j'ai eu recours à M. Gachet, qui m'a entrepris & guéri radicalement, ne sentant plus aucune douleur. A Meaux, ce 13 Mai 1770. Signé, P. L. TURLUR.

Autre.

Je soussigné, Curé de Villenoy, près Meaux, certifie que les nommés Jérôme le Fève, Laboureur, & François Fordrin, Manouvrier, mes Paroissiens, affligés de Rhumatismes, ont eu recours à M. Gachet, demeurant à Meaux, chez M. son fils, Libraire audit Meaux, & en ont été très-contens & satisfaits par l'entière liberté qu'il leur a procuré dans toutes les parties affligées. A Villenoy, ce 12 Mars 1770. Signé, PETIT, Curé de Villenoy.

Autre.

Je soussigné, certifie qu'au 10 Avril 1768, attaqué d'une Goutte chirague & podagre, & souffrant les plus vives douleurs, au bout de deux mois de souf-

frances, dont j'étois excédé, sans avoir, après un si long-temps, le moindre relâche, j'ai fait usage de l'Elixir de M. Gachet, lequel remède m'a enlevé en cinq à six jours les douleurs, a diminué & dissipé insensiblement les enflures, & m'a parfaitement rétabli en santé en cinq semaines. Guéri au 18 Mai 1768, je lui donne le présent Certificat le 12 Septembre 1772; assurant que depuis plus de quatre ans, quoique j'y fusse fort sujet, je n'ai éprouvé aucune atteinte de Goutte, sans avoir pour cela ressenti aucune autre indisposition. A Paris, ce 12 Septembre 1772. *Signé*, THYEROT, Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.

Autre.

Je certifie, moi, Gabriel-Faron Pouplier, demeurant à Meaux en Brie, rue & Paroisse S. Remi, que le sieur Gachet, Maître en Chirurgie, m'a traité & guéri d'une Goutte sciatique, qui m'empêchoit de marcher; en foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. Fait audit Meaux, ce 11 Mars 1772. *Signé*, POUPLIER,

Autre.

Je certifie que mon Epouse a été at-

318 *Certificats de Guérisons.*

taquée d'une Goutte sciatique, qui occupoit la hanche, la cuisse & la jambe gauche, que cette Goutte s'étant étendue, qu'étant remontée dans le côté, & l'empêchant de respirer, elle en a été guérie par l'usage qu'elle a fait de l'Elixir du sieur Gachet. En foi de quoi j'ai donné le présent Certificat. A Paris, ce 10 Avril 1772. *Signé*, MONCEAU.

Autre.

Je soussigné certifie être guéri d'une Goutte podagre qui m'empêchoit de marcher; & ce par l'Elixir de M. Gachet dont j'ai fait usage environ quinze jours. En foi de quoi j'ai signé. A Paris, ce 14 Juin 1772. *Signé*, DRUILLET, Suisse de la Bibliothèque du Roi.

Autre.

Je soussigné, certifie avoir été guéri d'une Goutte universelle, par le remède de M. Gachet, ayant fait usage de cet Elixir pendant un mois. En foi de quoi j'ai signé. A Paris, ce 15 Juin 1772. *Signé* CLUET.

Autre.

Je soussigné, certifie avoir été guéri d'une Goutte sciatique par l'usage que j'ai fait de l'Elixir de M. Gachet. En foi de quoi j'ai signé. A Paris, ce 15 Juillet 1772. *Signé*, PIERRE LONGUT, Mathurin.

Autre.

Nous, soussigné, Licencié en Droit Civil & Canon de la Faculté de Paris, Chevalier de l'Ordre Hospitalier du Saint Esprit de Montpellier, Prieur de S. Julien & Chanoine de l'Eglise Collégiale de Meaux, certifie qu'étant attaqué d'une Goutte sciatique depuis plus de quatre ans, j'ai été entièrement guéri avec le secours de l'Elixir du sieur Gachet, Chirurgien; n'ayant pris que quinze prises dudit *Elixir Anti-goutteux*; ne m'étant jamais mieux porté que depuis l'usage de ce remède. En foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. A Meaux, ce 13 Septembre 1773. *Signé*, BRAUD, Chanoine.

Autre.

Je soussigné, moi, Pierre Virgot,
O iv

320 *Certificats de Guérisons.*

Aubergiste au Bourget, près Paris, ayant été attaqué au commencement de cette année 1772, d'une sciatique bien caractérisée, j'ai été guéri par l'*Elixir Antigoutteux* de M. Gachet, dont j'ai fait usage pendant quinze jours; & depuis je n'ai ressenti aucune atteinte. C'est ce que je certifie, & en foi de quoi je lui ai délivré le présent Certificat, signé de moi & de M. Vacherot, Chirurgien au Bourget, ce 13 Septembre 1774. Signés, P. VIRGOT, VACHEROT, Maître en Chirurgie.

Au moment où je livre à la *Presse* cette troisième édition, j'ai eu le plaisir de voir cet honnête confrère, qui m'a assuré que la personne dont il est question n'a éprouvé aucune récidive, & qu'elle jouit d'une très bonne santé.

Autre.

Je soussigné, certifie que l'année 1762, ayant été attaqué d'une Goutte chirague, sciatique, podagre & universelle, j'ai été parfaitement guéri, par l'usage de l'*Elixir Antigoutteux* de M. Gachet, qu'il m'a administré, & que depuis ce temps, c'est-à-dire, depuis douze ans, quoique je fusse fort sujet auparavant à ce mal, je

Certificats de Guérisons. 321

n'en ai ressenti aucune atteinte, m'étant toujours très-bien porté, & jouissant d'une parfaite santé. A Paris, où je suis de présent, ce premier Juin 1774. *Signé* NACQUART, Ecuyer du Roi, demeurant à Orbais en Brie.

Autre.

Je soussigné certifie, qu'attaqué d'un Rhumatisme goutteux, qui me tourmentoit par accès depuis quinze ans & plus, dans une des plus violentes attaques, qui m'accabloit universellement & me retenoit au lit, jusqu'au point de craindre la mort, j'ai été parfaitement guéri par un assez court usage de l'Elixir de M. Gachet. Guéri au mois de Janvier 1771, je lui ai donné le présent Certificat au mois de Mai de la présente année 1775, me portant fort bien; n'ayant depuis ma guérison, ressenti aucune incommodité. A Paris, ce 30 Mai 1775,

Signé, ROSSIGNON,

Autre.

Je certifie que depuis le mois de Juin dernier, je fais de temps en temps, usage

de l'Elixir du sieur Gachet, Chirurgien; que depuis ce temps les accès de Goutte que j'ai essuyés sont fort supportables; que depuis 1768, j'ai passé tous les hivers dans mon lit, à l'exception de celui-ci, pendant lequel, je n'ai été alité que trois jours, & que je me trouve très-bien de l'usage de cet Elixir. En foi de quoi, j'ai donné le présent Certificat. A Paris, ce quatre Mars 1775. Signé LE MENAND DUPLESSIS.

Autre.

Je soussigné, certifie que le 11 Mai 1774, détenu depuis un mois dans mon lit par les douleurs les plus cruelles d'une Goutte qui m'avoit entrepris les pieds & les genoux par les enflures les plus considérables, j'ai été guéri dans l'espace d'un mois par l'usage de l'Elixir de M. Gachet; ayant joui depuis ce temps d'une parfaite santé. A Paris, ce 31 Juillet 1775. Signé, LE BLANCHET, Fontainier ordinaire de la Ville.

Autre.

Je soussignée, certifie qu'entreprise

depuis vingt cinq ans d'un Rhumatisme Goutteux & Sciatique, & tourmentée presque continuellement des plus vives douleurs, j'étois depuis six ans dans l'impuissance de marcher. Dans ce triste & déplorable état, j'ai fait usage de l'Elixir de M. Gachet, au mois de Juin de l'année dernière 1774. A mesure que j'ai pris ce remède, j'ai senti mes douleurs s'apaiser; j'ai recouvré peu-à-peu la facilité de marcher; en sorte que je suis en état de me transporter assez loin, & que je jouis d'une santé & d'une tranquillité inespérées. En foi de quoi je lui ai délivré le présent Certificat, ce 28 Septembre 1775. *Signé DESMARAIS, Directrice du Bureau des Couturieres à Paris.*

Autre.

Je certifie qu'au mois de Janvier 1774, M. Gachet m'a guéri d'un Rhumatisme Goutteux, provenant d'une fraîcheur, étant perclus de tout mon corps, au point que l'on étoit obligé de me faire manger; & d'après avoir fait usage de l'Elixir du sieur Gachet, l'espace de deux mois, ce qui m'a excité à une transpiration qui me faisoit sortir une humeur qui ressembloit à une craye pilée, sur-

tout dans les mains, & sous la plante des pieds, ce qui m'a soulagé, & mis en état de marcher. A Paris, ce 22 Mai 1779. *Signé* LELIÈVRE, marchand de vin,

Autre.

Je soussigné, certifie que le 23 Mars 1774, entrepris depuis plus de six semaines d'une Goutte chirague & podagre avec des enflures très-considérables aux pieds & aux genoux, & détenu dans mon lit depuis ce long-temps, j'ai fait usage de l'Elixir de M. Gachet; qu'au neuvième jour j'ai commencé à sortir de chez moi, & qu'en trois semaines j'ai été parfaitement guéri, me portant très-bien; quoiqu'auparavant je ne passasse aucune année sans essayer plusieurs violentes attaques. A Paris, ce 31 Juillet 1775. *Signé* GALLAND.

Autre.

Je soussigné, certifie qu'entrepris depuis un temps assez long d'un Rhumatisme Goutteux Sciatique, qui me cau-
soit de cruelles douleurs, & m'ôtoit la liberté de mes fonctions, j'ai été parfaitement guéri par l'usage de l'Elixir de

M. Gachet, me portant très-bien depuis ce temps. En foi de quoi, je lui ai donné le présent Certificat. A Paris, ce 3 Janvier 1776. *Signé* POUARD.

Rien ne confirme mieux la solidité de cette cure, que la demande que M. Pouard, toujours bien portant depuis l'époque de sa guérison, m'a faite depuis, de rendre le même service à plusieurs personnes de sa connoissance.

Lettre de M. le Marquis de Beéthomas, Président au Parlement de Rouen, à M. Gachet, Docteur en Médecine.

A Rouen, ce 24 Juillet 1777.

Malgré votre remède, Monsieur, je n'ai pu éviter une attaque de goutte; j'ai cependant suivi vos ordonnances. Comme de temps en temps je me sentoie quelque ressentiment, je prenois de votre Elixir, & cela avoit reculé la goutte jusqu'avant-hier. J'ai été pris subitement l'après-midi d'une douleur & enflure du poignet gauche, qui m'empêcha absolument de me servir de ma main qui est enflée. En conséquence je pris avant-hier

326 *Certificats de Guérisons.*

une cuillerée de votre Elixir ; j'en usai de même hier & j'en ai fait autant ce soir. Je vois que ces prises ont produit une transpiration assez forte. Je ne vis que de bouillon. Je vous prie de vouloir bien me dire si mon régime est suffisant, & de me délivrer de cette attaque, que votre remède a reculé au moins de six mois. Je suis, Monsieur, avec tous les sentimens de considération & d'espérance que je vous ai voués.

Signé, BECTHOMAS.

Lettre du même au même.

Ce 29 Juillet 1776.

J'ai reçu, Monsieur, comme je montois avant-hier, en carrosse, pour aller au *Becthomas*, votre boîte contenant deux flacons bien conditionnés & votre lettre qui m'a fait grand plaisir. Grace à l'Elixir & au régime, je me suis trouvé mon poignet soulagé dès jeudi, l'enflure est presque dissipée sur la main, il ne m'en reste qu'au poignet qui est quelquefois un peu douloureux. Le sommeil ne va pas très-bien, j'ai encore eu cette

nuit une infomnie de trois heures & je me sens un embarras dans le pied, ce qui me fait craindre une petite attaque. Je crois dans cette position devoir prendre tous ces jours la dose de l'Elixir, que je continuerai suivant les réserves faites dans votre lettre, jusqu'à ce que je sois resté sans douleurs & sans ressentimens...

J'ai bien soutenu le voyage du *Bec-thomas*, dont je revins hier au soir me trouvant fort bien. Je mande aujourd'hui au sieur D... qui fait mes affaires à Paris, de vous remettre deux louis pour votre envoi des deux flacons. Si j'en croyois le sieur Morin (1) je me garderois bien de prendre votre remède & je ferois le sien; mais son remède ne m'a rien fait cet hiver, & le vôtre m'a déjà sauvé d'une attaque. Il est réduit à craindre les suites de ce mauvais succès; il est réduit à n'être plus reçu chez moi. Au contraire,

(1) Ce sieur Morin qui prônoit & vendoit un purgatif, bon, disoit-il, pour toutes sortes de maux, avoit voulu entrer en relation avec moi pour débiter mon Elixir; mais nous ne nous étions point accomodés ensemble sur le prix, qu'il vouloit trop rabaisser.

l'expérience me décide à vous marquer ma reconnoissance & tous les sentimens avec lesquels je suis

Signé BECTHOMAS.

Lettre du même au même.

A Averton, ce 15 Août 1776.

Depuis, Monsieur, votre lettre du 30 juillet, votre Elixir m'a enlevé la goutte, l'enflure est dissipée; grace à ce remède, je n'ai point été attaqué aux genoux ni aux pieds, comme je l'appréhendois, & comme cela ne manquoit pas avant que je connusse votre Elixir, auquel je dois ma santé; je suis actuellement dans le même endroit pour un mois, mon adresse est à *M. le Président de Becthomas, en son château d'Averton.* Je ne suis point surpris de ce que vous avez offert de céder quelque chose au sieur Morin, il est naturel que vous donniez à ceux qui débitent pour vous, au-dessous du prix public; mais il ne convient pas au sieur Morin de vous décrier par jalousie. Ce moyen ne lui a pas réussi, cet injuste procédé lui a fait perdre le peu de mai-

Certificats de Guérisons. 329

sons où il s'étoit produit à Rouen. Je suis toujours avec les mêmes sentimens de reconnoissance & de considération....

Signé BECTHOMAS.

Lettre du même au même.

A Averton, ce Septembre 1776.

Grace à votre remède, ma santé va bien. Seulement dans les changemens de temps je me ressens quelques ressentimens que j'arrête par quelques cuillerées de votre Elixir prises en différens jours; ainsi grace à lui, je ne suis point arrêté par la Goutte: l'efficacité de ce remède, & vos attentions vous ont acquis les sentimens de reconnoissance & de considération avec lesquels je suis,

Signé BECTHOMAS.

P.S. Vous m'enverrez, s'il vous plaît, une boîte de six flacons avec vos ordonnances imprimées, je me suis chargé de cette commission pour différentes personnes de ma connoissance, témoins des heureux effets de votre Elixir sur une goutte aussi invétérée que la mienne. Le sieur D...., vous remettra six louis pour l'envoi que je vous mande.

Je vous dirai qu'ayant fait prendre à M. le Procureur-Fiscal, graveleux & hydropique, quelques prises de votre Elixir, il a rendu dans ses urines, qui sont devenues plus abondantes, plus de gravier qu'à l'ordinaire; peut-être s'il l'eût pris plutôt, il l'eût tiré de son état réellement si désespéré, que je crains bien que tous les remèdes blanchissent contre une santé aussi délabrée que l'est la sienne depuis plusieurs années.

Réponse de M. Charlemagne à une lettre de M. Gachet.

Au Bourget, ce 20 Avril 1776.

MONSIEUR,

Je vous suis très-obligé de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma situation, qui est meilleure qu'elle n'étoit il y a quelques jours. J'ai d'abord éprouvé maux, insomnies, manque d'appétit, gonflement d'estomach, que je sentoie fatigué comme d'indigestion, quoique sans manger. Voilà mes symptômes ordinaires précurseurs de la Goutte. Il m'étoit survenu au talon une grosseur douloureuse, au point de ne pouvoir marcher qu'avec

beaucoup de peine, ce qui me donnoit la plus vive appréhension d'un accès sérieux. Cette grosseur du talon se dissipoit, & le matin je me levois avec une douleur de Rhumatisme, qui me répondoit violemment de la pointe de l'épaule à la poitrine. Les douleurs par intervalle, étoient si vives, que sans remuer, la parole me manquoit subitement comme d'un coup d'épée, qui m'auroit traversé le corps. J'ai pris votre Elixir trois matins consécutifs, & présentement je suis presque sans douleurs, j'agis librement & dors bien, délivré de l'accès de goutte duquel je tremblois d'avance. J'ai cru que vous ne seriez pas fâché de ce petit détail qui vous prouve le bien que m'a procuré votre Elixir, j'ai l'honneur.....

Signé CHARLEMAGNE.



*Lettre de M. Desfains, Docteur en Médecine,
M. Gachet, Médecin.*

A Ham, en Picardie, le 7 Novembre 1783.

MONSIEUR,

Ayant eu connoissance de votre Elixir par M. le Comte de Brion, que j'ai eu l'honneur de voir dans ces cantons, & m'étant servi avec succès de celui qu'il m'a donné, je l'ai conseillé à plusieurs personnes, dont deux vous en ont demandé; les autres ont été épouvantés du prix (1). Le peu d'opulence qui règne dans notre pays, me privera d'un remède dont j'ai reconnu la bonté, à moins que vous ne vouliez le mettre à un taux où des personnes peu fortunées pussent atteindre. J'ai actuellement quelques goutteux pour lesquels je vous aurois demandé de votre Elixir, si vos phioles coûtoient beaucoup moins. M. le Comte de Brion, me parlant de la bonté de votre remède,

(1) On peut voir dans la préface, page 24, que ce prix, quoique d'un louis, n'est point excessif, vu l'efficacité du remède, & la quantité de 30 prises contenues dans chaque flacon.

étoit étonné que vous n'en ayez pas un plus grand débit. Je pense que la cherté en est la cause. Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, je vous promettrai bien de ne jamais m'adresser à vous pour des personnes opulentes. Je me contenterois de leur donner votre adresse; mais pour des pauvres, ou des gens médiocres, si vous voulez vous contenter d'un bien moindre prix, je ferai dans le cas de vous en demander souvent. Mon canton est inondé de gens à Rhumatismes. Je vous ferai obligé de m'honorer d'une réponse. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus distingués.

MONSIEUR,

V

Signé DESAINS, Docteur en Médecine.

Ordonnance concernant l'Elixir Antigoutteux, répandue dans le public, avec approbation de la Commission Royale de Médecine, & permission de M. le Lieutenant-Général de Police.

Elixir de M. Gachet, contre la Goutte & le Rhumatisme.

On trouve chez M. Gachet un Elixir, qu'il nomme *Anti-goutteux*, vrai spéci-

334 *Ordonnance de l'Elixir, &c.*

fique contre la Goutte & le Rhumatisme qu'il guérit radicalement. Ce remède n'a rien de désagréable ni de gênant, il se prend le soir, deux heures après un léger souper ou le matin à jeun. On ne prend rien après qu'au bout d'une heure & demie.

La dose est de quarante gouttes, prises au goût des personnes dans un demi verre de thé, de lait, de bouillon, ou d'eau tiède; on s'abstiendra seulement pendant l'usage du remède & jusqu'à la cessation des douleurs, de ragouts, fromage, salade, truids cruds, &c. on trempera bien son vin.

Après la guérison, il n'y a point de récidive à craindre avec l'attention de se purger trois ou quatre fois l'an, & de prendre de l'Elixir la veille, le lendemain & le surlendemain de la purgation. Le prix de chaque flacon, contenant trente prises est de 4 liv.

M. Gachet demeure quartier S. Denis, rue Beauregard, n°. 50, du premier. Il prie d'affranchir les lettres qu'on lui fera l'honneur de lui écrire.

Vu & approuvé à Paris, ce 17 Décembre 1773.

Vu l'approbation, permis d'imprimer, ce 19 Décembre 1773.

Signé DE SARTINE.

*Lettre de M. de Vaucresson, Marechal
général des Armées de la Cavalerie, à
M. Gachet, Docteur en Médecine.*

De l'Isle S. Domingue, au Lamentin,
ce 15 Février 1784.

Je vous fais un million de remerci-
mens, Monsieur, de l'envoi que vous
m'avez fait de vos flacons d'*Elixir An-
tigouteux*. Je vais le prôner dans les hô-
pitaux du Roi & dans la ville, de ma-
nière à en faire connoître le mérite. J'en
ai fait l'essai sur deux sujets bien rhuma-
tisés chez moi. Les douleurs se sont por-
tées au jambes, les sueurs ont opéré, à
la cinquième prise ils étoient dégagés,
& se sont fort bien trouvés depuis. J'exé-
cuterai l'ordonnance à chaque renouvel-
lement de saison, & ne doute point de
l'efficacité dudit Elixir, après les épreuves
que j'en ai faites; je réponds du succès
qu'il aura entre les mains du chirurgien-
expert que vous voulez procurer à notre
colonie (1).

J'ai l'honneur.

Signé TRÜTIÉ DE VAUCRESSON.

(1) Cette lettre prouve que mon élixir, sup-

Réponse de Madame la Marquise
de Chateau-Moran, à M. Gachez, Docteur
en Médecine, sur l'envoi de son
Médicament pour les Malades
Goutteux & des Rhumatistes.

Au Château de Marcouville, le
juillet 1785.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre
à votre livre que vous avez eu l'honneur
de m'envoyer. Je n'avois pas béneficié
de cette attention, pour faire de vous
le cas possible, & de votre remède
que je prône à tout le monde. Il est
certain & avéré, qu'il est parvenu à
détruire la Goutte, & qu'il m'a procuré
de l'espérance universelle que j'ai
acquise il y a trois ans. C'en est bien assez
pour motiver mon zèle à le faire valloir
pour vous obliger dans toutes les occasions
étant avec la plus parfaite connoissance
de son mérite.

Signé la Marquise de CHATEAU-MORAN.

Il porte les plus longs trajets sans rien perdre
de ses vertus, avantage inestimable pour
la plus étendue possible de ce spécifique.

L'année d'après cette cure, M. le Comte Démoncel, marié à la nièce de cette dame, se trouva attaqué d'un violent accès de Goutte, au fort de l'hyver, & lorsque la terre étoit couverte de glace & de neige. J'eus l'honneur de le voir. Il avoit les pieds & les genoux considérablement gonflés. Pourrois-je, me dit-il, pendant l'usage de votre remède, dont j'ai déjà usé deux prises qui m'ont un peu foulagé, tenter un voyage indispensable que j'ai à faire à Rouen? ne pouvant aller avec mes chevaux, sans courir risque de les perdre, je serai obligé de prendre la poste: le hasarderai-je? vous le pourrez, Monsieur, répondis-je, pourvu que vous vous absteniez seulement de prendre mon élixir le jour de votre départ & de votre retour. Sur ma parole M. le Comte se mit en route & arriva en un jour, malgré la difficulté des chemins; le lendemain, il reprit mon spécifique qu'il continua conformément aux heureux effets qu'il en éprouva, & revint douze à quinze jours après délivré de douleurs, d'enflures, & bien portant au milieu des excessives rigueurs de la plus affreuse saison.

*Lettre de M. le Comte le Begue à
M. Gachet, Docteur en Médecine.*

A Paris, ce 26 Mai 1786.

J'ai lu hier, Monsieur, votre Manuel des Goutteux, c'est ce que j'ai vu sur cette matiere, qui m'a fait le plus de plaisir. Je suis avec considération...

Signé, le Comte LE BEGUE.

M. le Comte le Begue a fait usage de mon élixir, & s'en est très bien trouvé, comme me l'a témoigné M. l'Ambassade de Malthe, qui l'ayant pris lui-même, en a éprouvé d'heureux effets, au fort d'un érépipèle qui a disparu avec la Goutte.

Autre.

De Montauban en Bretagne.

Ce 6 janvier 1786.

J'ai lu avec la plus grande satisfac-

tion votre *Manuel des Goutteux & des Rhumatistes*. J'y ai admiré vos profondes connoissances & l'enchaînement de tous vos raisonnemens.

Signé, CHANTREL, Procureur.

Autre.

De Chartres, ce 10 Mars 1786.

J'ai lu avec le plus vif intérêt, le *Manuel des Goutteux & des Rhumatistes*. Cet ouvrage joint à l'élégance du style, le plus grand avantage pour l'humanité. Jusqu'à présent on regardoit la Goutte comme un ennemi avec lequel il falloit vivre. Vous détruisez ce vieux préjugé par des argumens péremptoires. Persuadé que l'effet avantageux doit répondre à l'usage de votre Elixir, je m'empresse d'y avoir recours.

J'ai l'honneur d'être avec une estime respectueuse.....

Signé SENEUZE, Prieur - Curé de la Paroisse de Sainte Foy de Chartres.

Autre.

De Magny le Vexin, ce 25 Mars 1786.

MONSIEUR,

Votre réputation s'étant étendue jusque dans les plus petites villes de Province, j'ai levé tous les obstacles & les préjugés qui retiennent souvent & mal-à-propos, la confiance que l'on devoit avoir dans les personnes qui s'intéressent avec autant de zèle au secours de l'humanité affligée par des maladies que l'on a toujours regardées comme incurables, & qui jusqu'à vous, Monsieur, n'ont jamais été guéries radicalement.

La manière simple & naturelle dont vous vous annoncez, doit me faire espérer d'augmenter le nombre des certificats mentionnés à votre *Manuel des Gouteux*, &c. J'ai l'honneur d'être très respectueusement.....

Signé FASTIER, Bourgeois de Magny le Vexin.

Autre.

De Touchay en Berri, proche Lignieres,

MONSIEUR,

Je ne me ferois pas adressé si tard à vous, s'il avoit plû à l'Auteur du Journal de Genève que je lis, de vous annoncer plutôt. Il l'a fait néanmoins assez avantageusement pour inspirer toute confiance en vous, sur-tout quand on a lû votre excellent ouvrage; on ne peut qu'être persuadé de la possibilité de guérir toutes sortes de Rhumatismes, par votre remède; c'est dans cette espérance que j'ai recours à vous. Je suis avec toute la confiance possible.....

Signé, RICHER, Curé de Touchay en Berry.

Autre.

De Bar-le-Duc, le 26 Février 1786.

MONSIEUR,

Il m'est tombé entre les mains, il y
P ij

a quelques jours, une brochure bien consolante pour une partie de l'humanité affligée, où vous établissez la merveilleuse efficacité de votre spécifique anti-goutteux. J'ai lu votre ouvrage, Monsieur, avec l'attention & l'avidité du plus grand intérêt; & la justesse & l'érudition de vos chapitres n'ont fait qu'augmenter beaucoup la confiance que l'épigraphe avoit déjà fait naître en moi. C'est un sentiment délicieux pour moi de prévoir, que je pourrai être l'apologiste & le propagateur de votre élixir. Combien je serois flatté de voir établie entre nous une correspondance qui m'autorisât à vous présenter de la part de l'humanité & de mes compatriotes, une couronne civique ! J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect.

*Signé, GŒRY, Prêtre, Chapelain du
Chapitre Noble & Royal de St. Marc,
de Bar-le-Duc en Lorraine.*

Autre.

De Nantes, ce 24 Janvier 1786.

Agé de 43 ans, Monsieur, attaqué de

la Goutte, ainsi que mon pere, qui est dans sa soixante-dix-huitieme année, hors d'état depuis 20 ans ou environ de se servir de ses jambes & de ses pieds par les effets de la Goutte la plus caractérisée & la plus cruelle, j'ai recours à vous pour vous prier de vouloir bien m'éclairer de vos lumieres. La juste célébrité que vous avez acquise dans le traitement non équivoqué de cette maladie détestable, m'inspire la plus grande confiance en vos talens, & me flatte avec plaisir, qu'ils se signaleront en ma personne. Cette ville fourmille de Goutteux auxquels je vous prônerai comme mon libérateur. Je ne peux rien ajouter à la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être.....

Signé, POIRSSON, Marchand de modes.

Autre.

De Limoges, ce 13 Janvier 1786.

MONSIEUR,

Il n'y a pas 6 heures que j'ai reçu & lu votre *Manuel des Goutteux*, écrit avec tant de sagacité, & des observa-

tions si séduisantes qu'il m'a fortement persuadé de l'efficacité de votre Elixir; maintenant il faut m'en convaincre. Votre découverte, Monsieur, mérite des éloges & vous immortalisera; elle excitera la plus vive reconnoissance, & c'est avec ces sentimens comme avec respect, que je suis....

Signé, GANNY.

M. Ganny a été si content de mon remède que par zèle pour l'humanité, il m'en a demandé en différens tems pour le distribuer au public, & que pour lui donner la vogue, il l'a fait annoncer avantageusement dans la feuille de sa province.

Autre.

A Versailles, ce 10 Août 1785.

MONSIEUR,

La lecture que je viens de faire du *Manuel des Goutteux & des Rhumatistes*, m'a donné l'espoir de voir bientôt la fin

Lettres sur l'Elixir. 345

des douleurs que je ressens depuis cinq à six mois dans toutes les parties du corps. Je ne puis, pour obtenir ma guérison, m'adresser mieux qu'à vous, Monsieur, qui avez le bonheur de devoir le jour à un homme, auquel tous les cœurs devoient élever des autels. Je remets ma santé entre vos mains, j'ai l'honneur d'être avec considération.....

Signé, DESJARDINS.

Autre.

De Heuqueville en Vexin Normand, ce
14 Novembre 1785.

MONSIEUR,

J'ai lu avec beaucoup de satisfaction le *Manuel des Goutteux & des Rhumatistes*. La bonne logique qui regne dans ce livre, appuyée sur des preuves les plus authentiques, m'ont déterminé en conséquence d'en faire l'acquisition pour soulager les pau-

P v

vres de ma paroisse, qui sont
ment tourmentés & souffrants.
flatte que vous approuverez ma let
que vous m'accorderez une répo
vorable. J'ai l'honneur d'être a
plus parfaite estime.....

Signé JAILLIARD, Curé d'Heuq

UN Précis des différentes me
que les Journaux ont fait du *Man.*
Goutteux & des Rhumatistes, &
justifier les jugemens favorables
lettres, & d'une infinité d'autres q
cuperoient ici trop de place. Je
perai le tout par de nouveaux cer
aussi authentiques que les premiers.

Extrait du Journal général de l'
Man. des Gout. & des Rhum. ,

« Cette brochure est particulier
destinée à prôner les vertus de l'
Anti-goutteux, que M. Gachet re

comme un remède vraiment spécifique contre la Goutte. Il assure qu'il opère des miracles; & il faut en convenir si les Certificats qu'il produit sont exacts & fideles ».

Or, on voit dans la préface de l'auteur qu'ils ont été vérifiés sous les ordres de M. de Sartines, par M. le Grand Inspecteur de Police; & M. Gachet par la complaisance de M. Paté, successeur de M. le Grand, offre la connoissance de cette vérification, où l'on atteste, que toutes les cures se sont trouvées *radicales*; rien donc de plus avéré que l'efficacité de l'Elixir Anti-goutteux.

Extrait de l'année Littéraire, concernant le Man. des Gout. & des Rhum., &c. premier de Janvier 1786.

» Parmi les choses que renferme cet ouvrage, on remarquera deux dissertations, tendantes à prouver la possibilité de la cure même *radicale* de la Goutte. Une pratique consommée de l'art, des Certificats sans nombre & authentiques de guérisons, tout inspire la confiance

dans la découverte de l'*Elixir- Antiteux*, qui pour le bien de l'humanité souffrante, ne peut être trop connu.

Extrait du Journal de Genève, n^o.

13 Août 1785. Man. des Gouttes des Rhum., &c.

Cet ouvrage est le double fruit d'un amour filial. M. Gachet qui avoit son père de bonne heure, apprit l'âge des études, qu'une Goutte rétrogradée le lui avoit enlevé. Il s'appliqua alors à chercher un spécifique contre cette maladie. Cette circonstance déterminant son choix de son état. Il voulut prévenir les autres du malheur qu'il avoit éprouvé lui-même. Il imita cette tendre mère qui pour avoir perdu son fils au bord d'une rivière dans un bac, fit au même endroit bâtir à ses propres frais un pont pour soustraire les mères sensibles à ces grets éternels qui la déchiroient. Il essaya son remède sur les autres. M. Gachet en fit lui-même le grand usage, & c'est à 80 ans nous assure s'en être toujours trouvé. M. Gachet fils a cru ne

voir faire aux manes de son pere une plus digne offrande que de publier cet ouvrage , qui contient la description des propriétés du remède , le traitement & tout ce qui est relatif. Cette brochure est accompagnée des Certificats les plus authentiques & les plus propres à inspirer la confiance.

*Extrait de la Feuille de Flandre , du
mardi 28 Février 1786.*

Les Médecins anciens & Modernes n'ont pu jusqu'à présent trouver aucun remède curatif contre la Goutte & le Rhumatisme. Si les palliatifs qu'ils ont découverts soulagent ceux qui sont attaqués de ces cruelles maladies , ils ne les mettent pas à l'abri des accidens funestes , qui les font périr. M. Gachet , plus heureux , a trouvé un spécifique certain , qui guérit radicalement de la Goutte & du Rhumatisme. Ce précieux remède , qui n'a rien de désagréable , ni de gênant , a été approuvé par la Commission royale de Médecine , & la vente en a été permise par M. le Lieutenant-général de Police de Paris ,

après que l'efficacité de ce remède a été constatée par les informations les plus exactes; elles sont en partie rapportées dans le *Manuel des Goutteux & des Rhumatisés*. Dans cet ouvrage M. Gachet fait connoître les causes de la Goutte & du Rhumatisme, rapporte les preuves des guérisons opérées par son Elixir, donne la manière de le prendre, & indique le régime qu'il faut observer pendant que l'on en fait usage.

*Extrait de la Gazette Salulaire, n^o. 14,
du Jeudi 6 Avril 1786.*

Dès qu'aucun art ne peut nous démontrer les parties constitutives médicamenteuses d'un remède, ni nous enseigner les rapports du médicament avec l'organisation du malade, il doit être indifférent, ce nous semble, que ce remède soit un corps naturel ou un corps artificiel, un composé sortant du grand atelier de la nature ou du laboratoire de l'artiste. L'observation & l'expérience peuvent aussi bien nous guider, lorsqu'il s'agit d'apprendre à connoître les effets du verre ciré d'Antimoine, que lorsque

L'ipécacuanha est le sujet de nos recherches, & nous pensons qu'on peut essayer les propriétés de l'*Elixir Anti-goutteux*, du Rob Antisiphilitique, &c. d'après les mêmes principes qu'on a suivis en introduisant l'usage du Quinquina & des Mercuriaux. Il faut dans l'un & l'autre cas étudier les effets constans, ou du moins les plus ordinaires, raisonner les analogies, & tenter de nouvelles applications d'après les conclusions pratiques qu'on déduit de l'observation & de la comparaison.

Il nous importe donc peu, que M. Gachet s'étende ou non en réflexions sur le principe de la Goutte & du Rhumatisme, qu'il nous dise que son Elixir Anti-goutteux détruit la cause de ces maladies par une vertu antigoutteuse, ou qu'il nous donne des raisonnemens vrais ou faux sur les rapports des ingrédiens de son Elixir, avec le principe du mal: nous demandons des faits, & ensuite nous proposerons aux gens de l'art de suivre les effets qui résultent de l'usage du remède, afin de distinguer les circonstances qui influent évidemment sur son action ou déterminent ses divers effets. M. Gachet a satisfait à la première partie, il produit des faits qui peuvent exciter l'at-

tention & inspirer la confiance. Il joint des discussions théoriques; mais croyons que même sans elles, il a gagné tout autant de partisans à son cinquième.....

Nous remarquerons seulement encore que ce remède doué de propriétés sèves & diaphorétiques, semble convenir dans plusieurs autres maladies, qui demandent ces sortes de secours. Des tentatives faites avec prudence, décideront de l'utilité ultérieure de cet élixir, on ne prend que 40 gouttes une fois en 24 heures, lorsque l'accès est dans sa violence.

*Extrait de la Feuille Hebdomadaire
de la province d'Auvergne, n°. 1
8 Avril 1786, Man. des Gouttes
Rhum., &c.*

M. Gachet, distingué par une réputation des mieux méritée, répandu dans ce pays qui semble n'exiger que des connoissances partielles, des préceptes généraux de sagesse. Fondé sur une longue expérience dans l'art de guérir, il a analysé les principes des Anciens & des Modernes

autant de sagacité que de sagesse. Il a rassemblé dans un même foyer les rayons épars de lumière répandus dans leurs écrits, ce qui ne laisse rien à désirer dans le sien où une théorie simple & lumineuse se fonde sur les faits tant en indiquant les causes des maladies dont il disserte, qu'en faisant connoître les propriétés des remèdes qu'il leur oppose. Son ouvrage renferme des notions justes, des principes solides, au jugement des personnes de l'art, des développemens, des instructions nécessaires aux malades, qui peuvent se trouver en bien des circonstances, dans l'impossibilité de recourir aussitôt qu'ils le désireroient, au secours des Médecins. Ainsi l'Auteur en intitulant son livre: *Manuel des Goutteux & des Rhumatisés*, a bien indiqué son but & l'a bien atteint, en les conduisant comme par la main au terme de leur guérison, par un usage raisonné de son *Elixir Anti-goutteux*, découverte qui pourra être mise sinon au rang des plus brillantes, au moins des plus intéressantes, de notre siècle.



Lettre de M. Renous, Apothicair

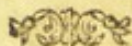
M. Cachet, Docteur en Med cin

De Château Gontier, ce 9 Septe
1786.

MONSIEUR,

Ayant donné une de vos phioles
la Supérieure des Urselines, la trois
prise, après un an de misère goutte
passé dans son lit ou à côté, après
évacuation de sueurs si fétides, qu
s'empoisonnoit elle-même, l'a mise
le cas d'occuper sa place comme :
Le directeur qui est un de mes
m'est convenu de ce fait, en disant
en prendroit lui même si pareille m
le détenoit au lit. Cette cure aussi pro
que merveilleuse, réunie aux autre
peut qu'aider à faire connoître vot
mède, que le tems accréditera
doute de plus en plus. J'ai l'ho
d'être.....

Signé, RENOUS, Apothicair



Autre.

De Lille, ce 16 Septembre 1786.

MONSIEUR,

L'annonce nouvelle que l'on a fait inférer dans la feuille de Flandres, de votre Manuel & de votre Elixir, ont influé sur leur vente. Ce dernier a fait du bruit dans le pays par les bons effets qu'il a produits. J'attens de suite un envoi de votre deuxieme édition, & vous prie de me croire avec une parfaite considération...

Signé, CARRÉ DE LA RUE, Marchand Libraire.

Autre.

A Fontainebleau, ce 19 Juillet 1786.

Je n'ai pas répondu, Monsieur, à votre premiere lettre, ni ne vous ai accusé la réception de votre Elixir, parce que je n'ai pas un moment à moi; mais ce que je puis vous dire avec vérité, c'est que souffrant de la Goutte, aussitôt que j'ai eu entre les mains votre

petite bouteille, j'en ai aussitôt fait usage pendant quatre jours. Après deux jours de repos, j'en ai repris pendant trois jours, ayant laissé un jour de repos; & enfin deux autres prises, ce qui fait neuf prises en douze jours. La douleur a cessé, le rhume également. J'ai été à même de vaquer à mes occupations si multipliées dans ce moment ci, que j'ai été forcé de retarder ce traitement. Mais l'effet que j'en ai éprouvé, ajoute à la confiance que m'avoit inspiré la lecture de votre Manuel. Je commencerai un traitement bien suivi dans le courant du mois prochain. Je compte me rendre à Paris, où sûrement je vous verrai, & je vous promets d'être fidèle observateur de votre régime. Je suis, Monsieur, avec estime....

Signé, MARRIER DE CHANTELOUP,
Commissaire de la Marine.

Autre.

A Blois, ce 10 Août 1786.

MONSIEUR,

Ayant lu plusieurs fois avec grande

fatisfaction votre Ouvrage sur la Goutte & le Rhumatisme, je vous avoue que j'ai été flatté que l'idée que je me suis formée, il y a plus de vingt ans de la cause matérielle de la Goutte, soit précisément celle que vous en avez vous-même. Votre autorité changera dans mon imagination, mon idée en principe; & comme je souffre depuis plusieurs années d'un rhumatisme très-douloureux dans les muscles qui font mouvoir l'épaule du côté droit, j'ai la plus grande envie de faire usage de votre Elixir. J'ai fait acheter votre livre & l'ai fait lire à quelques personnes auxquelles je me propose de conseiller votre remède. Je serois très aise de justifier par moi-même l'idée avantageuse que j'en ai, & de l'accréditer dans ce pays-ci, d'après ma propre expérience. Je suis avec la considération la plus distinguée.....

Signé, LAMOTTE, Docteur de l'Université de Médecine de Montpellier, ancien Médecin des Camps & Armées du Roi.

Tel est le jugement que bien des personnes de l'art ont porté du Manuel des Goutteux; on m'a mandé d'Arras que M. d'Elcourt, Médecin très renommé à Montpellier, d'après la lecture

de mon livre, ordonnoit l'usage de mon Elixir aux Goutteux & aux Rhumatistes.

Je crois devoir faire part à mes lecteurs d'une consultation intéressante qui m'a été envoyée sur les effets de mon remède, & d'y joindre pour l'utilité des Goutteux, la juste réponse qu'y a faite un Medecin chargé de me remplacer, lorsque je suis absent.

Autre.

De N....., ce 22 Avril 1786.

MONSIEUR,

Vous verrez par la consultation ci-incluse que je fais usage de votre remède & les effets qu'il m'a produit. Je vous prie de me faire une prompte réponse, & de m'indiquer ce qui pourra me soulager.

Signé, L.... de la P....

Consultation.

Le malade a eu une violente attaque de Goutte, il y a plusieurs mois. Il a fait usage du remède de M. Gachet. L'attaque a duré long-tems. Maintenant qu'il en est délivré, le malade est toujours incommodé de démangeaisons in-

tolérables, occasionnées par une éruption d'efflorescences cutanées, qui ont forti avant la fin de l'attaque de Goutte, & qui subsistent encore, même qui ont augmenté. Le malade a tout le ventre couvert de ces efflorescences; dans quelques endroits, elles sont rassemblées par placard en forme de dartres; dans le reste du corps & sur les extrémités, elles ressemblent à des boutons pforiques, & s'étendent dans l'interstice des doigts. En pressant les petits boutons, il'en sort une sérosité roulsâtre. — On demande dans ces circonstances quels sont les remèdes qu'il convient d'employer pour ne pas nuire à l'effet de celui de M. Gachet.

Peut-on sans risque faire usage des bains & des autres secours appropriés aux maladies de la peau!

Réponse.

MONSIEUR,

Je suis chargé par M. Gachet de répondre aux lettres qui lui arrivent en son absence, lorsqu'il est question de son Elixir. J'ai lu la vôtre ainsi que le Mémoire qu'elle renfermoit, & voici quel est mon avis à cet égard.

Vous avez été pris d'une attaque de Goutte violente, vous en avez été délivré au moyen de l'Elixir Anti-goutte; mais il est survenu une éruption cutanée qui s'est manifestée sur toute l'étendue de la peau, & qui est caractérisée par des boutons qui laissent échapper une eau roussâtre, lorsqu'on les ouvre. Je vous demande maintenant si l'on peut employer les bains &c, & en général les remèdes appropriés au traitement de ces maladies de la peau.

J'estime, Monsieur, que cette éruption à la peau, n'est autre chose qu'une matière gouteuse, qui a été transportée du centre à la circonférence par l'usage de l'Elixir de M. G. & l'efficacité de l'Elixir de M. G. dont vous avez fait usage; que l'on peut sans crainte employer les bains pour calmer les démangeaisons, & peut même les rendre émoulinaires, & faciliter encore mieux la sortie de l'humidité, & que si les démangeaisons devenoient considérables, rien n'est plus propre à les calmer que les fomentations réitérées, faites par l'eau de guaiac & de fleur de sureau; que les sucres & les dépuratifs & tous les autres remèdes qui facilitent la transpiration conviennent ici indistinctement, & qu'au contraire
répe

répercussifs seroient très à craindre. Lorsque la Goutte est défigurée, il faut s'aider des moyens que l'art nous fournit pour la combattre; mais vous le ferez bien plus puissamment, si vous avez soin de prendre de tems en tems quelques prises du remède de M. Gachet. Ayez recours à un Médecin pour l'administration de ces moyens auxiliaires; il seroit imprudent de voler ici de vos propres ailes. Voilà, Monsieur, tout ce qu'on peut vous répondre; mais soyez tranquille d'ailleurs; les effets de l'Elixir sont bien marqués & salutaires; tant que cette humeur psorique affectera l'habitude de votre corps, vous serez vous-même à l'abri des atteintes de la Goutte, & je le répète, je ne vois que l'usage soutenu de l'Elixir qui puisse en épuiser la source, le reste ne fera que lui aider.

Signé, M..... Docteur en Médecine.

Le Médecin qui a fait cette réponse, pouvoit d'autant plus assurer le bien qui devoit résulter de mon remède, qu'outre les heureuses expériences qu'il a vues sur nombre de personnes, il a été lui-même guéri, il y a cinq ans, d'une sciatique rhumatifante, par ce spécifique,

dont il s'est plu de suivre les b
en maintes circonstances.

Autre.

A Paris, ce 23 Mars 17

M. Joly a l'honneur d'assurer M
de son sincère attachement, &
former, que s'étant trouvé la tête
plus libre, il s'est dispensé de
la prise d'Elixir; il ne se souvi
combien M. Gachet lui a presc
prendre encore, ni l'intervalle c
mettre entre chaque prise; il
beaucoup d'obligation de voul
le lui mettre par écrit; il co
aller fort bien, & se persuade q
à M. Gachet l'obligation, sinc
délivré de la Goutte, au moir
fréquence des accès; il ne négli
cune occasion de lui en témo
reconnoissance. Il désireroit fav
Gachet est bien sûr que la vert
Elixir est de porter du centre à
conférence; cette qualité le
inappréciable.

La lettre précédente à celle de

est une réponse bien directe à sa demande; à toutes celles qu'on pourroit tirer des lettres & des observations antérieures, j'ajouterai encore les faits suivants.

Autre.

De Limoges, ce 8 Août 1786.

MONSIEUR,

Le préjugé est ici violent contre tout remède pour la guérison radicale de la Goutte. Je suis le premier qui ai fait connoître votre Elixir. Je le vante à tout le monde, non-seulement contre cette maladie, mais encore pour exciter une transpiration si avantageuse pour la santé même de ceux qui ne sont pas sujets à la Goutte. Quant à moi, voici où j'en suis. J'ai commencé votre remède le 14 Juin dernier. Je l'ai pris trois jours de suite, & me suis reposé trois autres jours gardant exactement le régime prescrit. Quand je l'ai commencé, j'avois l'humeur de la Goutte qui se portoit sur les côtés, sur le bras droit, mais surtout sur le cœur & la poitrine, par des secousses momentanées de suffocation,

Q ij

qui revenoient jusqu'à cinquante fois par jour; aujourd'hui je ne sens rien, ni au ventre, ni au cœur, ni au côté, ni au bras droit, mais seulement de tems en tems quelques légères douleurs à la jointure du gros doigt du pied par dessus & dessous. Je demande ce qu'il me reste à faire entierement, & si je dois me purger n'en sentant aucun besoin. J'attends votre réponse, & suis avec l'estime la plus sincere.....

Signé, CHABAND, Prêtre Missionnaire.

Autre.

De Chartres, ce 30 Juillet 1780.

MONSIEUR,

Le bien qu'a éprouvé de votre Elixir Antigoniteix M. Seneuze, Prieur de Sainte Foy; celui que ce remède m'a procuré à moi-même, sur-tout en me donnant aux pieds & aux jambes, une chaleur que depuis bien des années j'avois perdue, & en donnant à mon estomac un ton & une force qu'il n'avoit point, m'inspirent beaucoup de zèle pour le faire connoître. Je serai charmé

d'y contribuer; j'ai l'honneur d'être bien sincèrement....

Signé, DE TORIGNI, Vicaire Général.

Billet écrit à M. Gachet, Docteur en Médecine.

Ce 8 Février 1783.

» Monsieur le Comte de Brion, a indiqué & recommandé à une personne de sa connoissance, l'Elixir de M. Gachet. La personne en question a déjà fait quelque remède sans éprouver l'effet désiré, qui est de retirer de la poitrine l'humeur Goutteuse. Le malade est à sa quatrième rechute. Ainsi cette cure fera honneur à M. Gachet, si elle réussit. Il est donc prié d'envoyer un flacon de son Elixir, avec la petite cuiller, pour régler la dose. M. le Comte de Brion a dit que le prix est d'un louis, le porteur le payera en recevant le flacon & la cuiller».

Curieux de connoître l'état de la personne qui m'écrivoit ainsi, je suivis le commissionnaire; je trouvai le malade aussi oppressé que s'il eût été dans l'asthme le plus suffocant, ou l'hydropisie de poitrine la plus oppressante. A peine put-il à plusieurs reprises me dire quelques paroles, que je souffrois d'entendre par

la peine qu'il avoit à les proner. Je me hâtai d'administrer mon remède & me retirai, je l'avoue sans un espoir de succès, tant la foiblesse étoit grande & le danger extrême, vu le grand âge de la personne. Cependant je revins le lendemain à ce malade au quatrième jour. Que fut ma surprise en entrant dans sa chambre de le voir assis dans un fauteuil auprès de son feu! Je m'approche, il me parla avec toute la facilité de la personne la plus instruite & la plus éloquente, ce qui étoit en effet. La Goutte avoit descendu de la poitrine & étoit descendue aux reins & aux pieds qui étoient considérablement enflés. Il continua mon remède & y étant retourné au bout d'un mois je le trouvai si bien guéri qu'il me pria d'être d'une partie agréable, qu'il alloit faire à la campagne; je le remerciai & le vis monter dans sa voiture avec ses amis.

L'année suivante, il m'écrivit un second billet. M. Favier demeurant à Paris, rue des Bons-Enfans, n° 17, & qui a profité de tant de succès le remède de M. C. n'en ayant plus, le prie de lui envoyer un flacon, pour en user avec les précautions prescrites dans son

nance ; il obligera celui qui lui doit la santé & la vie.

Ce fait vaut mille commentaires, & prouve évidemment la vertu que mon Elixir a de pousser l'humeur arthritique & rhumatismale du centre à la circonférence, c'est-à-dire, des parties nobles aux extrémités.

[*Autre.*

De Bouillon, ce 19 Mars.

MONSIEUR,

Prévoyant la nécessité d'un second envoi de votre Elixir, je vous serai obligé de tirer sur moi. Je puis vous marquer que M. d'Awans à la fois Conseiller en notre Cour, Chevalier de Saint Louis, & Censeur des Ouvrages qui s'impriment ici, exalte les bons effets de votre remède, de même que Madame de la Motte, dont le mari est Commandant au Château pour le Roi, & le premier Magistrat de notre ville, M. Staffart.

Autre.

De Château Gonthier, ce 22 janvier

Billet mis dans une lettre de M. R.
Apothicaire.

Le pere Corneliau, Capucin à
Château Gonthier en bas Anjou, âgé
de 70 ans, ne souffre pas de si vives
douleurs depuis qu'il prend l'Elixir de
Gachet, qui le tient presque tou-
jours moëte. Il en a pris les trois qua-
rtiers de la phiole; il repose plus tranquillement
il a les jambes & les autres mem-
bres un peu plus souples; mais il n'a pas encore
beaucoup de force. Il demande s'il
qu'il continue de faire usage du remède
pour une parfaite guérison, & en-
fin il s'y soumet.

*Signé, P. CORNELIAU, Capuc.**Autre.*

De Fontainebleau, ce 24 Août 1701

MONSIEUR,

Le sieur Bidet attaqué d'une Goutte
Rhumatifante, continue de faire

de votre Elixir. Il en prend de deux à trois jours de suite, & se repose trois jours. Il fait usage de fumigations de deux jours l'un. Jusqu'à ce jour il s'est privé avec exactitude d'alimens cruds. Les douleurs sont moins fortes. Les jours qu'il prend l'Elixir, il semble qu'elles augmentent. Les premieres prises ont occasionné un peu de moiteur dans les jambes; il n'en ressent plus, même les jours qu'il en fait usage, à l'exception que les urines sont chargées & un peu sablonneuses. Le malade espère beaucoup du soulagement qu'il ressent; il commence à marcher, presque sans difficulté. Il sent de même beaucoup de soulagement d'une douleur, qui a été depuis le col, jusques dans l'épaule.

Il est bon de vous observer que le malade est matinal; sitôt son lever, il est dans son jardin. La chaleur étant recommandée dans votre livre, je craindrois que cela ne lui soit contraire, & ne prolonge sa guérison. Si vous ordonnez le contraire, vous pouvez être assuré, Monsieur, que dans la ferme confiance, qu'il a de la réussite de votre remède, il se conformera à ce que vous lui ordonnerez. C'est votre réponse qui lui fera la loi, j'espère que vous m'en ferez l'hon-

neur. J'ai celui de vous assurer d
pect avec lequel je suis....

Signé, RIMBERT

Autre.

De Magny en Vexin, ce 4 Juin

MONSIEUR,

La santé d'un citoyen tel que v
aussi précieuse qu'utile au public
fait prendre la liberté de m'en inf

A l'égard de la mienne, elle est
bonne pour le présent. L'humeu
m'avoit remonté à la tête à la fin
dernière attaque, après avoir pris
ques prises de votre Elixir, s'est d
en huit jours avec les douleurs. C
peut que chanter les louanges de
remède. On est venu me demande
votre adresse; je l'ai donnée avec p
& dans l'espoir flateur de la gu
de la personne. J'ai l'honneur d'être
respect,

Signé, FASTIER, Bourgeois de M

Autre.

De Bouillon, ce 31 Août 178

MONSIEUR,

Je n'ai plus chez moi que fix d

flacons, les autres ont été distribués à des personnes qui, comme je vous l'ai déjà marqué, s'en trouvent bien & en continuent l'usage. Le dernier que j'ai livré, a eu le meilleur succès sur une femme nourrice d'environ 40 ans, accablée d'une goutte universelle. M. Bretonneau, Chirurgien de son A. M^{te}. le Prince de Rohan, après avoir inutilement employé tout ce qui est d'usage en pareil cas, a eu recours à votre méthode, qui à mesure, n'a pas manqué de dissiper l'orage. Ce Monsieur, dont je crois avoir déjà eu l'honneur de vous parler, aura celui de vous voir, pour faire affaire avec vous aux mêmes conditions que moi. En me félicitant d'y avoir donné lieu, j'ai l'honneur d'être très parfaitement,

Signé, BEVIERE, Chirurgien.

M. Bretonneau a bien voulu en effet être un de mes correspondans, & n'en a été que plus persuadé de la vertu de mon remède, par une expérience soutenue, & dont il a même fait mention dans les papiers publics.

Autre.

D'Alençon, ce 8 mars 1786.

MONSIEUR,

J'ai été dans l'indispensable nécessité d'user de votre Elixir. Il y avoit environ un an que je n'avois été attaqué de la Goutte. Elle a d'abord entrepris le pied gauche, & trois jours après le droit & le genou du même sur la rotule & les parties circonvoisines. Je n'ai été qu'environ une semaine sans perdre le sommeil, sans rougeur ni inflammation, mais enflure & tention : le pied gauche m'a laissé tranquille, & toute la douleur s'est portée au pied droit & au genou après huit à dix jours; j'ai été obligé de garder la chambre; j'ai marché au bord avec un peu de difficulté; mon ventre a toujours été libre, mon appétit le même qu'auparavant; en suivant leurs le régime indiqué par votre Médecin & votre lettre. Comme il y a environ six ans, Monsieur, que je n'avois été guéri de la médecine que j'ai prise, après la cessation des douleurs & de l'enflure, votre Elixir a produit le meilleur effet. Je n'épe

plus maintenant qu'une espèce de lassitude, suite du repos, étant dans l'habitude de beaucoup marcher. J'ai remarqué, Monsieur, que les douleurs cette fois, n'ont pas été aussi vives que dans les années précédentes, de sorte que j'espère que, d'après l'efficacité de votre remède & une vie bien réglée, je pourrai me défaire de mon ennemie. J'ai l'honneur.....

Signé, l'Abbé de MAROLETTE.

De Chartres, ce 19 Avril 1786.

J'ai eu soin, Monsieur, de vous faire remettre dans le tems un louis, prix du flacon d'Elixir que vous m'avez envoyé par le carrosse de Chartres. Vous m'avez permis de vous informer des effets que j'aurois éprouvé. J'ai fait usage pendant trois jours consécutifs de votre Elixir, comme préservatif, avec toutes les précautions que vous prescrivez dans votre Manuel. J'ai rendu par les urines beaucoup de glaires & de petits graviers. J'ai regardé cet effet comme très salutaire. J'ai ressenti depuis quelques inquiétudes aux pieds & aux mains, avec quelques douleurs de Rhumatisme. Je regardois

ces symptômes comme des avant-coureurs d'une attaque qui n'a point eu lieu & que j'aurois chassé avec la ressource de l'Elixir que j'aurois pris alors comme curatif; mais ma bonne santé m'en a dispensé. J'ai l'honneur.....

Signé, SENEUZE, Curé de Sainte Foy.

Autre.

D'Amiens, ce 14 mars 1786.

J'ai tardé, Monsieur, à vous écrire pour vous parler de votre Elixir qui m'a fort bien réussi; l'effet de tout ce que j'en ai pris, est que je n'ai plus de Goutte dans la tête, ni dans l'estomac, que j'ai seulement les jambes & les pieds gourds avec un peu de douleur aux genoux & aux pieds, mais sans enflure, & très supportable; après quelques jours d'intervalle, j'ai recommencé d'hier d'en reprendre pour ma guérison complète. J'ai conseillé à mon fils, Chanoine de Noyon, de faire usage de ce remède, que j'annonce à tous mes confreres, les Goutteux.

Signé, MORGAN, Bâtonnier des
Avocats.

Autre.

De Nantes, ce 18 mars 1786.

MONSIEUR,

Nous avons reçu dans le tems, les lettres dont vous nous avez honoré & votre envoi de 12 flacons de votre Elixir Antigoutteux.

Nous n'avons tardé à vous répondre, que parce que nous voulions avoir à vous annoncer de bons effets de votre remède. Nous en avons placé 6 flacons, dont on a été très content. Nous espérons lui donner toute la célébrité qu'il mérite. Nous avons l'honneur.

Signé, LOUVRIER, MONLIENS,
Apothicaires.

De Nantes, ce 10 Mai 1786.

MONSIEUR,

J'ai reçu en son tems l'honneur de votre dernière, que j'attendois avec impatience pour savoir exactement tout ce que vous avez eu la bonté de m'y prescrire. J'ai même fait plus. J'ai pris sept

fois de suite au soir de votre remède
au bout duquel tems les douleurs ont
disparu, j'ai été quatre jours sans
prendre. Le cinquieme au matin en
veillant, j'ai senti une petite douleur
au poignet gauche, & après à la
main mais qui se dissipa vers le midi &
près-midi ainsi que le soir, je ne re-
tois plus rien; mais cela ne m'en-
cha pas de prendre le remède & de
continuer deux autres jours. Je l'ai
d'hier & me suis très bien porté &
sans douleurs. Je n'ai à me plaindre que
l'appétit qui me manque absolument
ne sais si je dois prendre médecine
ou non. J'attendrai votre réponse
sur ce sujet, en vous demandant, si au-
de me purger, ne pensant pas en
besoin, le grand air & l'exercice
à cheval ne me seroient pas meilleurs
que vous me direz & me conseillerez
relativement à ces deux choses, sur
ce que je ferai, ainsi que pour toutes
autres choses, concernant ma conduite &
régime pour la Goutte.

Depuis deux ou trois jours, j'ai été
en course; plusieurs de mes confrères
goutteux m'ont consulté pour savoir
moi-même ce que j'avois pris pour
si leste & si dispos que je leur parle

Ma réponse en a décidé plusieurs à prendre votre remède aussitôt la première attaque qu'ils auront, & j'ose assurer que si je continue à me porter comme je fais, qu'avant un an, il n'y aura pas un goutteux des environs, qui n'en fasse usage, & n'en ait une provision chez lui. Je veux commencer & en avoir toujours une phiole pleine chez moi; en conséquence je vous prie de m'en envoyer une. Je continuerai, Monsieur, à m'entretenir & à parler Goutte avec vous. Je vous prierai de me répondre toujours, d'autant plus que je vous représente ici, parce que Messieurs Louvrier & Monliens renvoyent à moi pour les renseignements, ceux qui leur font des questions; ainsi ils ont la distribution, & moi je conseille d'après vos avis; en sorte que l'autre jour deux de mes anciens confreres d'état & de Goutte, m'appellerent M. Gachet le cadet, & prirent copies sur toutes vos lettres des conseils que vous me donniez. Soyez bien assuré que je me prêterai en tout ce que je pourrai pour soulager l'humanité souffrante; c'est une chose innée chez moi que cette volonté; & ce sera une double satisfaction en même tems pour moi, de vous témoigner combien j'ai l'honneur d'être.....

Signé, DESHAIS.

Autre.

Je rends & rendrai authentique Monsieur, toujours le témoignage & fidèle des excellentes vertus salutaires effets que produit votre Elixir lorsqu'on en fait un usage régulier. C'est pourquoi vous trouverez ci-inclus un certificat, avec un mandat de 51 livres dont 48 livres pour deux flacons de votre Elixir, & 3 livres pour le sieur Manuel. J'ai l'honneur d'être avec vous, Monsieur, & votre famille, avec toute la reconnaissance & vénération.....

Signé, le Comte DE FERRAND.

Certificat.

Je dis & déclare, qu'ayant fait usage de l'Elixir Antigoutteux, je m'en suis bien trouvé, & qu'au vrai il m'a soulagé de l'immenfité des douleurs, du gonflement & des rougeurs, que j'éprouvois irrémisiblement avant l'usage de l'Elixir de M. Gachet, lequel m'a diminué, dissipé, ôté les douleurs & tortures que j'en avois souffertes. Et ce témoignage de vérité, je le rendrai continuellement à tous les Goutteux.

honnêtes, & qui font de ma connoissance à Paris, à Versailles, dans les pays étrangers, dans lesquels je suis en fréquentes relations. A Montfermeil, ce 30 juin 1786.

Signé, le Comte de FERRARY.

Autre.

Je déclare que j'ai été saisie d'une douleur de sciatique sur la cuisse gauche, il y a environ huit ans, & que malgré les remèdes de toute espee que j'ai pu faire depuis cette époque, jusqu'au mois d'octobre 1785, j'en avois senti les plus vives atteintes, au point que de tems en tems, j'étois réduite à des souffrances insupportables. Lassée de vivre dans un martyre de cette nature, j'eus enfin recours à l'Elixir de M. Gachet, & le soulagement que j'en ai ressenti a été si prompt, que dès la quatrieme prise, j'ai été singulierement soulagée & entierement guérie après la huitieme prise. Je certifie en outre, que depuis le mois d'octobre 1785, j'ai toujours vaqué à mes affaires & joui de la plus parfaite santé. A Paris, ce 22 février 1786.

Signé, femme CRETÉ, Marchande de Rubans, Fauxbourg Saint Denis.

Autre.

En 1776, je fus attaqué pour la seconde fois de vives douleurs de Goutte aux pieds & aux genoux, qui me firent garder le lit pendant six semaines. Après plusieurs remèdes que j'avois pris pour adoucir mes maux, mais qui ne firent que les accroître, je me décidai à faire usage du remède de M. Gachet, dont j'avois connoissance par les papiers publics. Je l'employai pendant un mois, au bout duquel je recouvrai une santé parfaite, n'étant retombé depuis dans aucun accès; ce que je certifie véritable. A Paris, ce 11 mai 1786.

Signé, SALLÉ, Marchand Epicier, rue de l'Arbre-Sec, du côté du Pont-Neuf.



Lettre à M. Gachet, Docteur en Médecine.

De Caen, ce 31 août 1788.

MONSIEUR.

J'ai vu avec admiration les bons effets que votre Elixir Anti-goutteux a produit sur deux personnes, dont l'une âgée d'environ 45 ans, étoit si cruellement vexée par un rhumatisme goutteux, qu'elle ne marchoit qu'avec la plus grande difficulté; l'autre est une demoiselle âgée de vingt ans, détenue au lit, ne pouvant exercer aucun mouvement depuis la ceinture jusqu'aux pieds. On ne peut trop faire connoître un remède aussi avantageux à l'humanité.

Signé, ADAM, Professeur de Philosophie en l'Université de Caen, et Chanoine du S. Sépulcre, en la même ville.
Je suis avec respect....

Extrait du Journal Politique, Année 1788.

Février deuxième quinzaine.

Les succès de l'Elixir de M. Gachet

se soutiennent. Nous avons vu des
authentiques de cette assertion. U
tre de M. le baron de S. Victor,
en Flandre, à un médecin qui lu
connoître ce remède; une autre
Lamotte, Docteur en médecine à
à M. Gachet; une de M. Fastier
geois de Magny en Vexin; une qua
signée Odea, curé du Bignon, y
Nantes; enfin une de M. Bardet d
dijon, Conseiller du Roi, et se
royal à Vermanton, choisies par
grand nombre d'autres en font fo
nous conterons de rapporter un
de cette dernière: » il falloit c
» domestiques me portassent,
» de Naudijon, me fissent manger
» et enfin me rendissent les serv
» l'on rend à un enfant de tro
» Un de mes amis me vint ve
» parla de votre Elixir, et me c
» niqua votre Traité des Rhumatif
» d'après la lecture que j'en fis
» mai que votre remède ne pou
» rendre pire que j'étois, exc
» mort, laquelle ne me faisoit p

(1) Le Manuel des Goutteux &
matistes, &c.

» tant mes douleurs étoient vives.
» Cet ami me remit un de vos flacons,
» j'en fis usage, & à la sixieme prise,
» je me suis promené sans le secours de
» personne, J'ai recouvré la liberté de
» tous mes membres et la fanté.

Autre.

De Biberstein, Canton de Berne en Suisse,
le 6 Mars 1789.

MONSIEUR,

Ayez la bonté de m'expédier le plus tôt possible deux flacons d'Elixir Antigoutteux, par la diligence de Bâle, me trouvant au mieux de ce remède, qui me soulage infiniment. Je vous prie de me dire, par un mot de réponse, s'il n'y a point d'inconvénient à continuer d'en user. Quoique depuis long-tems je ne sois plus incommodé de la goutte, je soupçonne néanmoins d'avoir encore du virus goutteux dans le sang, et voudrois en être délivré, et faire passer les nodus qui se sont formés aux pieds & aux mains qui paroissent s'amolir. J'ai l'honneur d'être.....

Signé, DE STURLER, Baillif à Biberstein.

Autre.

De Monclar d'Agenois, le 25 Avril 1789.

MONSIEUR ,

Le tems pascal m'a privé de vous écrire plutôt, pour vous faire part de l'usage avantageux que je crois très justement avoir retiré de votre Elixir que vous avez eu la bonté de m'envoyer, avec la réponse à une de mes lettres, dont vous voulûtes l'accompagner, et par laquelle vous me disiez de ne point faire de remède sans nécessité, et de suspendre jusques au moment que quelque attaque ou quelque malaise surviendrait. Je me suis très scrupuleusement conformé à cet ordre.

Vers les Rois, je sentis une attaque de goutte se manifester. J'en fus d'abord attaqué aux épaules, aux clavicules & à la gorge. Sans aucune préparation je pris l'Elixir consécutivement pendant quatre jours, me reposai deux, après lesquels je le repris deux jours avec pareil intervalle de repos; puis repris deux jours & deux jours de repos, même usage encore & même

même suspension ; après j'en usai trois prises de suite , ce qui fait treize prises en tout. Les premières déplacèrent l'humeur & me la fixerent aux pieds & aux mains sans grande douleur, sinon au pied droit pendant l'espace de huit heures, après lequel je fus soulagé, & tous les différens changemens s'opérèrent pendant les huit ou dix premières prises. Je vous observerai de plus que j'avois une suspension dans la circulation du sang, que je sentoie très fréquemment par une pulsation supprimée que le cœur me rendoit fortement sensible. Cette fréquence de suppression est fortement ralentie, en sorte que j'en ressens à peine de loin en loin quelque foible atteinte; mon attaque a été fort légère & m'a permis de descendre chaque jour de ma chambre dans mon salon, tandis que depuis dix ans il ne se passoit pas un hiver que je ne fusse retenu environ un mois au moins dans ma chambre, & l'hiver dernier, j'y ai été retenu trois mois entiers. Je marchois à la vérité avec peine dans ma dernière attaque; mais je pouvois disposer de moi et me déplacer sans trop souffrir, au lieu que par le passé, je ne pouvois sortir de mon lit qu'avec l'aide de plusieurs domestiques, & cela plus de

quinze jours ou trois semaines de suite. La lecture de votre livre est ma boussole, je le lis souvent, il satisfait celui qui vous doit toute reconnoissance.

J'ai l'honneur.....

Signé, l'abbé DELAVAISSIERE,
curé de Monclar d'Agenois.

Extrait du Journal général de France,

Du samedi 5 mars 1787.

Manuel des Goutteux & des Rhumatistes, &c.

De nouveaux témoignages, tant en faveur de ce traité de la Goutte, que du spécifique que M. Gachet oppose à cette maladie, rendent l'un & l'autre de plus en plus recommandables. Les goutteux & les rhumatistes trouveront dans cet ouvrage un code pratique des moyens de prévenir les maux qu'ils ont à craindre, de s'en délivrer lorsqu'ils en sont atteints, & de se mettre à l'abri de la récurrence. S'il est vrai que la connoissance du mal soit le premier pas vers sa guérison, le second, celle des remèdes curatifs, le troisieme celle du régime à tenir, tant dans le traitement, qu'après la gué-

rifon & dans la fanté; les personnes sujettes à la goutte, aux rhumatismes, ou à la complication de ces deux cruelles maladies, ne peuvent faire l'acquisition d'un ouvrage qui leur soit plus convenable.

Extrait de la Feuille Hebdomadaire de la Généralité de Limoges.

Du Mercredi 7 Février 1787.

Lettre au Rédacteur.

MONSIEUR,

Deux motifs louables ont dicté ma lettre, mon attachement à ma patrie & ma reconnoissance à l'égard de celui à qui je dois la guérison d'une maladie cruelle, & le recouvrement de la plus parfaite fanté. Je vous prie donc, Monsieur, d'insérer dans votre feuille l'annonce, & si vous le jugez à propos, l'analyse du livre que je vous envoie; qui, outre les excellents préceptes qu'il renferme sur l'art de traiter les maladies qui font son objet, instruit des propriétés d'un spécifique certain contre la goutte, le rhumatisme & leur compli-

cation. Je serois peut-être un peu réservé, si je n'étois fondé que sur la seule expérience de ma cure, mais le succès même a été le fruit de la confiance que m'ont justement inspiré les plus célèbres & les plus authentiques certificats de guérisons radicales. La lecture de votre Manuel des Goutteux & des Rhumatismes, vous convaincra de l'utilité de votre demande, qui prouvera à M. GANNY si vous rendez ma lettre publique, que mes sentimens de gratitude que je lui ai exprimés pour moi, & au nom de l'humanité entière, auquel l'ont consacré ses talents & ses veilles.

En conséquence, je me suis déterminé pour le bien de mes compatriotes à faire venir des exemplaires du Manuel des Goutteux & des Rhumatismes, & des flacons de l'Elixir Anti-goutteux, que l'on pourra se procurer chez M. GANNY au même prix qu'à Paris.

J'ai l'honneur, &c....

Signé, GANNY.

*Extrait des Annonces & Affiches du
Pays Chartrain.*

Mois de décembre 1787.

Manuel des Goutteux & des Rhumatis-
tistes, &c.

Nous nous faisons un devoir de publier les ouvrages qui peuvent procurer à la société des avantages réels. Celui que nous annonçons est de ce genre. Enseigner l'art de se guérir de la Goutte, c'est mériter essentiellement du public, où tant d'infortunés goutteux souffrent de cette maladie. Tel est l'ouvrage de M. Gachet. Il doit inspirer à ceux qui sont affligés de la goutte, la plus grande confiance dans ses remèdes, & l'espérance certaine de se délivrer de leurs longues souffrances.

Lettre à M. Gachet, Docteur en Médecine.

De Pontorson, le 28 janvier 1789.

MONSIEUR,

Je vous prie de m'envoyer par la
R ii,

messagerie un flacon de votre Elixir Anti-goutteux. Le malade qui en a déjà consommé une phiole, s'en trouve bien en ce que cet élixir a porté l'humeur à l'extérieur; les organes nécessaires à la vie ont été préservés depuis qu'il en fait usage. Je regrette que tous nos goutteux n'en fassent pas de même. Vous recevrez franc de port 24 livres, suivant le reçu ci-inclus du directeur des postes. J'ai l'honneur.....

Signé, ANQUETIL, Maître en Chirurgie, Apothicaire.

Autre.

De Saint-Mihiel en Lorraine, le 3 mai
1787.

Nous avons déjà essayé sur trois ou quatre malades de notre hôpital les bons effets de votre élixir contre un des plus cruels fléaux de l'humanité. Mais le prix excède les facultés de plusieurs individus qui en sont affligés; en ce moment je charge un avocat, connu même à Paris, pour plaider les causes des malheureux, & le prie de vouloir bien vous engager à diminuer du prix, ce que vous pour-

rez, fans comprometre votre bourse, vous ferez une charité bien grande ; c'est un égard que vous témoignerez aux personnes qui font les avances de ce remède, & qui me chargent de vous écrire. J'ose espérer cette grace d'un fils qui se complaît tant à rappeler les sentimens de la tendresse filiale, qui s'accorde si bien avec l'amour de la patrie & des hommes en général. J'ai l'honneur d'être avec la considération & l'estime que vous méritez.....

Signé, GOREY, Docteur en Médecine.

Autre.

De S. Barthelemy, près la Ferté-Gaucher.

Le 20 Avril 1789.

MONSIEUR,

Je n'ai tardé à répondre à votre dernière que pour avoir occasion de vous annoncer de nouveaux succès de votre Elixir que j'ai fait prendre à un *pauvre* & antique goutteux de ma paroisse, qui s'en est trouvé soulagé à la cinquième

R iv

prise. Comme c'est à votre charité
doit ce soulagement, je dois m'excuser
de vous en témoigner la reconnaissance & la mienne, en vous en
la modique somme à laquelle vous
bien voulu vous restreindre en faveur
la *pauvre* humanité souffrante, &
éloges de votre livre & de votre re-
si la publication de vos talens & de
vertus peuvent suppléer au prix
de vos flacons; je puis vous certifier
que celui que vous avez eu la
plaisance de m'envoyer pour mon
paroissien, ne vous fera pas le moindre
cratif. Car plusieurs personnes distri-
se proposent de vous en demander
prix énoncé, par la raison qu'un remède
aussi facile & aussi efficace, ne peut
mais être payé trop cher. D'après
honnêtes & généreux procédés
égard, je me ferai toujours un plaisir
de rendre les plus éclatants témoignages
à votre juste célébrité, & de vous
surer qu'on ne peut être avec plus de
time, de respect & de gratitude.

Signé, GUICHARD, Curé de
Barthelemi.

Aure.

De Munster en Westphalie, le 17 août
1787.

MONSIEUR,

Les trois flacons que vous envoyâtes à M. le baron de Schmising, étant arrivés trop tard ici, parce qu'entre tems, il eut une attaque d'apoplexie qui l'emporta; on en fit l'essai sur une dame incommodée d'un rhumatisme depuis neuf ans, & cela avec succès. Ceci me donna occasion de recommander votre remède à un seigneur goutteux, (M. le baron de Droste) qui vous prie très instamment de lui en envoyer quatre flacons, pour que je puisse les répandre ici, car je suis votre apôtre ! Soyez persuadé que je prendrai vos intérêts à cœur, & vous prouverai que c'est avec vérité que j'ai l'honneur.....

Signé LE PERS, Chanoine de Saint
Ludger, de Munster.

Autre.

MONSIEUR,

Ayant employé avec succès votre
xir Anti-goutteux , je désirerois
noître quelle est votre opinion sur l'
ladies pour lesquelles on doit l'ad
trer. Je suis avec une respectueuse
fidération.....

Signé, VERNERD, M
à Seurre en Bourgogne.

Autre.

De Dijon , ce 16 février 1788

Je n'ai différé si long-tems , Mo
de vous rendre témoignage des b
fets qu'a produit votre Elixir Anti
teux sur Madame Perrin , que pou
en faire des remercimens plu
fitits & plus complets....., en y aj
le certificat signé d'elle-même :

Je soussignée, déclare bien volo
qu'ayant été attaquée sur la fin d
de juin 1787, d'embarras dans les
bes, & sur-tout à la jambe gau

ayant ressenti des demangaisons vioientes vers les reins, par une quantité de petits boutons qui se portoient tantôt sur les jambes, sur les côtes & sur les reins, d'autrefois sur les cuisses; ayant ressenti quelques accès de fièvre au commencement de juillet, & ensuite une douleur permanente dans la région du diaphragme, qui malgré les remèdes pratiqués avec ménagement, par le Médecin auquel j'ai confiance depuis plusieurs années, pressée de plus en plus par la douleur qui me réduisit aux portes de la mort dans les derniers jours d'août; alors je pris le parti de faire consulter M. Gachet, qui m'envoya un flacon de son Elixir anti-goutteux avec son *Manuel*; j'ai fait usage de ce remède le 8 septembre & les jours immédiatement de suite, j'ai éprouvé dans les 36 heures des deux premières prises un soulagement considérable; les jambes se sont enflées, & suivant le régime & l'usage alternatif de ce précieux remède, elles se sont déinflées; j'ai été en conséquence parfaitement délivrée de mes vives douleurs & de la Goutte. Fait à Dijon, ce 16 février 1788.

Signé, PANÉY PERRIN, Présidente
de la Chambre des Comptes de Dole.

Trouvez bon, Monsieur, que je vous félicite de l'impression qu'a faite sur nous & sur beaucoup de monde, la cure de M. le Chevalier de Beauvernay, que nous avons pris pour exemple & vanté à bien des gens. Je suis.....

Signé, PERRIN, Président de la Chambre des Comptes de Dole.

Extrait du Journal Littéraire de Nancy.

Année 1786, no. XV.

Manuel des Goutteux & des Rhumatisques, &c.

De toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'en est point d'aussi cruelles que la Goutte. Les douleurs qu'elle fait éprouver sont inexprimables, & ses ravages sont d'autant plus affreux, que l'homme le mieux fait, devient souvent Pêtre le plus difforme, quand il en est affecté à certain degré. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à celui dont les recherches, pour parvenir à la détruire, ont été couronnées du plus brillant succès? laissons dans leur sentiment ces entêtés, qui même sans être en état de donner

une définition de la Goutte, prétendent qu'il est impossible d'en guérir. Plus sages qu'eux, écoutons celui qui vient armé du flambeau de l'expérience, calmer nos inquiétudes, ranimer nos espérances & terrasser cette hydre dont les têtes renaissantes n'ont plus, par ses soins, la faculté de se reproduire.

L'ouvrage que nous annonçons est à sa seconde édition. La première a été épuisée en peu de tems. Celle-ci est considérablement augmentée. M. Gachet, observateur scrupuleux, n'a rien laissé échapper de tout ce qui pouvoit contribuer à donner à cette précieuse découverte, le dernier degré de perfection. Son ouvrage n'a point la sécheresse que semble annoncer le titre. La lecture en est intéressante, il est écrit avec une noble simplicité. On voit que l'Auteur est plein de son sujet. Ses raisonnemens sont si bien enchaînés, que le lecteur impartial sent la persuasion se glisser dans son cœur. En effet, tout prouve que M. G. est fort instruit, & qu'il a long-tems, & mûrement réfléchi sur les moyens d'anéantir ce fléau destructeur.....

Lettre écrite à M. Gachet, Docteur en Médecine.

De Blois, le 11 juin 1787.

MONSIEUR,

J'ai eu lieu de me féliciter, ainsi que ceux auxquels j'ai fait faire usage de l'Elixir de votre composition, d'y avoir eu confiance; recevez l'assurance de l'estime particulière avec laquelle.....

Signé, LAMOTTE, Docteur en Médecine.

Autre.

Paris, ce 19 janvier 1788.

Je ne puis, Monsieur, vous devoir la cessation presque subite des douleurs vives & cruelles que j'endurois encore il y a huit jours, & depuis plus de six semaines, & après avoir envain fait des frictions accoutumées en pareil cas, & usage des flanelles &c....., sans rendre justice à l'efficacité prompte & comme miraculeuse de votre Elixir, dont je n'ai pris que cinq prises.

J'en dois d'abord la connoissance à un digne Maréchal de Camp, estimable par ses sentimens d'humanité & de loyauté, (M. le Comte de Wargemont) qui en ayant éprouvé plus d'une fois les heureux effets par la cessation de ses douleurs de goutte, a fixé ma confiance.

Mon obligation, Monsieur, est d'autant plus grande, que l'état foible de ma jambe & sa construction contre nature, me condamne à me servir le reste de mes jours de béquilles, & que je crois être dans un cas tout particulier, non suspect de goutte & de rhumatisme proprement dits. Mes douleurs fixées dans la hanche & le genou gauche, & répondant au même côté le long d'une jambe dont les os tibia & péroné ont été fracassés en 1751, par l'appui sur le pavé, d'un cheval renversé sur moi; si je hasarde de dire, Monsieur, que mon mal ne procédoit pas de goutte ni de rhumatisme proprement dits, c'est par l'observation que tant que je pouvois me tenir debout ou couché, je ne sentois aucune douleur & pouvois même debout marcher sans béquilles, & transporter un poids assez fort d'un lieu à un autre, descendre ou monter un escalier, ce qui me fait soupçonner que mon mal ne ve-

noit que d'un défaut de circulation des liqueurs, accru ou par l'humidité de la chambre par le séjour dans une maison qui n'a jamais été employé beaucoup de plâtre, & qui a été causé par quelques fraîcheurs printanieres.

Si je crois, Monsieur, devoir vous rendre ce témoignage à l'efficacité de votre Elixir, c'est à cause de ma situation qui est toute extraordinaire. Je vous en remercie encore un particulier, pour m'avoir fait connaître dans l'emploi, & m'avoir fait passer par les visites qui m'en ont fait tirer le parti que vous en attendiez.

Ce sont les vrais sentimens de reconnaissance avec lesquels je suis...

Signé, Baron DE T

Autre.

De Magny en Vexin, ce 16
1787.

Un citoyen aussi respectable & si utile à l'humanité que vous l'êtes, ne doit point être oublié de ceux qui ont eu confiance en votre remède, & qui lorsqu'ils en ont reçu un ample soulagement; or je puis dire, à votre l

que voilà 16 mois de passés sans avoir eu aucune attaque; malgré une marche de quatre à cinq lieues que j'ai été souvent obligé de faire à pied, je n'en ai ressenti aucune incommodité; bonheur que je n'ai pas eu depuis dix ans, la goutte ne m'ayant jamais manqué, surtout au printems; mais il faut dire que j'ai suivi exactement vos ordonnances.

Je demande au Seigneur qu'il vous accorde de longs & d'heureux jours, étant si précieux au genre humain; car je puis certifier qu'il y a guérison à la goutte & aux rhumatismes, moyennant qu'on lise bien votre *Manuel*, qu'on le suive très exactement, & qu'on mène une vie réglée. J'ai l'honneur d'être avec toute la reconnoissance qui vous est due.....

Signé, FASTIER, Bourgeois de Magny en Vexin.

Extrait du Journal Encyclopédique,

15 Novembre 1784.

Manuel des Goutteux & des Rhumatistes, &c.

Nous n'avons différé jusqu'à présent

de rendre compte de cet ouvrage, que parce qu'il nous a paru du nombre de ceux sur lesquels il est prudent d'attendre le suffrage des gens de l'art, à qui la connoissance en appartient de droit. Le jugement qu'un grand nombre de praticiens habiles en ont porté, nous fait aujourd'hui un devoir de contribuer autant qu'il est en nous à le répandre dans le public, où tant d'infortunés Goutteux pourront en tirer l'avantage de se délivrer de leurs longues souffrances.

Les Anciens & les Modernes ont beaucoup écrit & raisonné sur la Goutte. Plusieurs faits même rapportés à l'article de cette maladie, dans la première Encyclopédie, édition de Paris, prouvent qu'elle a été quelquefois guérie par divers remèdes; mais ces succès n'étoient dûs probablement qu'à des circonstances particulières. Il est certain du moins que les Anciens regardoient la goutte, comme incurable, comme le *nec plus ultra* de la Médecine.

Solvere nodosum nescit Medecina podagram, disoit Ovide. Le préjugé de cette incurabilité n'étoit pas moins répandu parmi les Médecins modernes; mais il est détruit dans l'ouvrage que nous annonçons. M. Gachet consacre toutes

ses études, tous ses travaux, toutes ses recherches, tous ses momens à découvrir une arme à laquelle la Goutte, ce Prothée barbare, ne puisse résister. Il est assez heureux pour la trouver..... Son Elixir est non-seulement un remède pré-servatif & curatif de la Goutte, du Rhumatisme & de leur complication, mais il est encore dépuratif de toute humeur nuisible, qui peut affecter notre frêle machine. Comme un de ses grands effets est d'exciter la transpiration, l'Auteur a guéri des sciaticques causées par une galle rentrée, & que son Elixir a porté sur la peau.....

Ce n'étoit pas assez au gré de son zèle; comme son spécifique étonne en guérissant, il a cru devoir instruire le public de ses vues dans la recherche de ce précieux Elixir, & lui faire connoître les principes sur lesquels il établit ses raisonnemens.....; ainsi l'humanité lui doit tout-à-la-fois, une théorie judicieuse contenue dans cet écrit, & un vrai spécifique contre une maladie terrible. Deux productions qui feront époques dans la Médecine, & rendront son nom célèbre dans un art, dont, comme il le dit lui-même, il a toujours fait ses devoirs & ses délices.

*Extrait du Journal politique, ou Gazette
des Gazettes.*

Première quinzaine de décembre 1786.

De Bouillon.

Lorsque nous avons annoncé dans la deuxième quinzaine de Novembre le *Manuel des Goutteux* de M. Gachet, nous ignorions quelques circonstances essentielles de la maladie qui a cédé à l'Elixir Anti-goutteux.

Malgré le régime & les secours méthodiques administrés le plus à propos, la femme nourrice dont nous avons parlé alloit devenir la victime d'une Goutte universelle, qui lui ôtoit entièrement l'usage de ses membres. La tête & la poitrine étoient également prises, ce qui lui a fait plus d'une fois courir le risque de la suffocation. Ce fut dans une de ces circonstances critiques, que M. Bretonneau, Chirurgien de Monseigneur le Prince de Rohan, lui conseilla l'Elixir Anti-goutteux. Dès la première prise les douleurs aiguës, qui sans relâche arrachotent des cris à la malade, se calmèrent; après la troisième, toute l'humeur fut

chassée aux extrémités, & ensuite spécifiquement dissipée par l'usage de ce remède souverain, ainsi que le prédit l'Auteur page 188, première édition, en parlant de la Goutte remontée.

Une autre circonstance qui doit ajouter un degré de confiance à ce spécifique, c'est que cette femme jouissoit à peine d'un mieux être, qu'elle eut l'imprudence de se laver les mains dans l'eau froide, & d'occasionner ainsi le retour de ses maux. Elle eut recours à l'Elixir dont une seule prise fit absolument cesser les douleurs. Dans la surprise d'un soulagement aussi prompt, elle s'écria qu'elle vendroit plutôt sa chemise que de se passer de ce remède. Les autres personnes de cette ville qui en font usage, continuent à s'en trouver soulagées.



Copie fidele & mot-à-mot du certificat de M. le Chevalier d'Avans sur l'Elixir Anti-gouteux de M. Gachet (1).

Je soussigné chevalier de S. Louis, ancien capitaine de dragons dans la Légion Royale, avec rang de major, certifie qu'au commencement de 1763, dans la trente-neuvieme année de mon âge, immédiatement après la guerre de six ans, où un repos trop perfide succédoit aux mouvemens presque convulsifs des troupes légères, je fus attaqué de la goutte d'une maniere cruelle, aux pieds, aux genou, aux mains & aux coudes: que cette attaque dura plus de six mois, & depuis j'en ai été attaqué assez régulièrement deux fois par an; que malgré l'espérance que plusieurs Chirurgiens-majors & plusieurs Médecins m'avoient donnée de voir diminuer la fureur de la goutte à mesure que j'avancerois en âge, je la voyois tous les jours faire de nouveaux ravages sur mon existence physique & mo-

(1) Ce certificat a été inséré dans la Gazette salulaire, du 5 mars 1789, n°. X.

rale ; & malgré la diette blanche qu'ils m'avoient conseillée & la sévérité du régime qu'ils m'avoient ensuite prescrit, toutes les articulations de mes doigts & de mes mains se nouèrent. Le 25 octobre je sentis les avant-coureurs d'une forte attaque ; je les combattis inutilement avec abondantes boissons de sureau, d'esquine & beaucoup d'exercices forcés. Je fus alité le 2 novembre suivant. Jamais attaque n'a été plus terrible ; les pieds, les genoux, les hanches, les mains, les poignets, les coudes, les épaules furent successivement les objets de sa fureur ; la tête dans toute sa capacité, les yeux, les oreilles, le nez, les dents, & la poitrine en furent le siège jusqu'au 24 janvier de 1786, que je fis usage de l'Elixir de M. Gachet ; j'en pris la dose à six heures trois quarts du soir ; je sentis en moins de cinq minutes une chaleur douce & bienfaisante se répandre dans toute la capacité de mon corps ; je m'endormis avant sept heures ; je ne me réveillai qu'une fois, pressé par les urines que je rendis en abondance ; je me rendormis ; le même besoin me réveilla le 25 à huit heures du matin ; je crus revenir d'un autre monde ; je respirois déjà plus facilement ; la tête étoit singulièrement soulagée, & toutes

mes douleurs moins aiguës. Je pris confiance à cet Elixir, & j'attendis avec impatience la révolution des vingt-quatre heures. J'éprouvai un nouveau degré de soulagement le 26 au matin; le 27, après une troisième bonne nuit, mes pieds devinrent plus douloureux, & le soir toute la goutte sembloit s'y être retirée. Je m'abstins de l'Elixir ce soir-là, ainsi que les 29, 28, 30 & 31 Janvier. Pendant ces 4 jours & les 13 premiers de Février, que je fis constamment usage de l'Elixir, je tins mes pieds enterrés dans de la flanelle. Le 14, je ne sentoie aucune douleur nulle part. L'humeur arthritique s'étoit dissipée par d'abondantes, mais douces transpirations générales, & par une poussière assez épaisse par la plante des pieds dont tous les calus sont tombés. Je pris médecine le 16; je sortis le 18, rendu à toutes mes facultés physiques & morales; & de tous les nodus dont les doigts de mes mains étoient travaillés, il ne m'en reste que le plus ancien au doigt annulaire de la main droite, encore puis-je le fermer; ce que je n'avois pas fait depuis plus de 70 ans. J'ai suivi avec exactitude les dires de M. Gachet dans son livre. Je n'ai pas eu la moindre rechûte, je n'ai pas ressenti de douleurs nulle part; je fais fort

fort bien mes trois lieues à pied sans me gêner & sans être fatigué, & dans un pays tuant par la roideur de ses montagnes; en un mot, je me trouve à près de 64 ans, aussi fort que lorsque je commençai la guerre de 57.

Je rends avec un vrai plaisir ce témoignage public. Je crois le devoir à la reconnaissance, à la vérité, à l'humanité. Je ne dis d'ailleurs rien qui ne soit au vu de toutes les personnes respectables de cette ville, & au sçu de toutes celles qui l'habitent.

La science la plus accréditée ne peut légitimement rien contre des faits aussi notoires que ceux que j'annonce. L'expérience est un maître devant qui tous les raisonnemens des écoles & leurs assertions doivent être anéantis.

Signé, le chevalier D'AWANS.



T A B L E
D E S M A T I E R E S.

D EDICACE,	pag. 1.
Préface.	8.
Addition à la Préface.	31.
CHAP. I. Division de l'Ouvrage.	35.
CHAP. II. Etymologie du mot de Goutte, définition de cette maladie, ses diffé- rens noms.	37.
CHAP. III. Sentimens des Anciens & des Modernes, sur les causes de la Goutte.	40.
CHAP. IV. Des Tempéramens.	48.
CHAP. V. D'où vient la Goutte chez les femmes?	57.
CHAP. VI. Comment se forme la Goutte? d'où procèdent ses douleurs? quels sont ses symptômes, ses effets, ses suites?	60.
CHAP. VII. Des causes de la Goutte.	67.
SECT. I. Le défaut d'émanation, cause générale de la Goutte.	69.

T A B L E 382

SECT. II. <i>Des causes particulieres de la Goutte.</i> 1 ^{re} . CAUSE. <i>Le défaut de transpiration.</i>	76.
SECT. III. 2 ^e . CAUSE. <i>Les excès vénériens.</i>	95.
SECT. IV. 3 ^e . CAUSE. <i>Les excès dans le manger.</i>	98.
SECT. V. 4 ^e . CAUSE. <i>Les nourritures animales.</i>	102.
SECT. VI. 5 ^e . CAUSE. <i>Les excès du vin.</i>	113.
SECT. VIII. 6 ^e . CAUSE. <i>L'usages des liqueurs.</i>	118.
SECT. VIII. 7 ^e . CAUSE. <i>L'acide vital & autres ferments ou levains.</i>	121.
SECT. IX. 8 ^e . CAUSE. <i>Les passions.</i>	125.
SECT. X. 9 ^e . CAUSE. <i>L'intemperie des saisons.</i>	136.
SECT. XI. 10 ^e . CAUSE. <i>La vieillesse.</i>	146.
SECT. XII. 12 ^e . CAUSE. <i>L'hérédité.</i>	150.
CHAP. VIII. <i>Détermination du résultat des différentes causes de la Goutte.</i>	
<i>Résultat du défaut d'émanation & de transpiration.</i>	157.
CHAP. IX. <i>Résultat des autres causes.</i>	159.
CHAP. X. <i>Démonstration théorique de la cure.</i>	162.
CHAP. XI. <i>Régime.</i>	192.

D E S M A T I E R E S. 383

CHAP. XII. *Observations générales & particulières.* 210.

CHAP. XIII. *Dissertation relative à mon Elixir sur la possibilité de la cure de la Goutte & du Rhumatisme.* 265.

CHAP. XIV. *Autre dissertation pareillement relative à mon Elixir, sur la cure radicale de la Goutte & du Rhumatisme.* 282.

CHAP. XV. *Manière de faire usage de mon Elixir contre la Goutte & le Rhumatisme.* 290.

PIECES concernant l'Elixir Antigoutteux & le Manuel des Goutteux & des Rhumatistes. pag. 303 & suivantes.

Fin de la Table.

E R R A T A.

Dédicace, pag. 6. lig. 10^e. *seconde*, lisez, *troisième*.
 (Ib. id.) lig. 11^e. *la première*, lisez, *les premières*.
 pag. 13. lig. 1^{ere}. *à la gloire*, lisez, *à gloire*.
 pag. 45. lig. 25^e. *articles*, lisez, *articulations*.
 pag. 88. lig. 3^{eme}. *de personnes*, lisez, *des personnes*.
 pag. 65. lig. 23. *qu'il ait*, lisez, *qu'il y ait*.
 pag. 218. lig. 8 & 22. *pannier*, lisez, *panier*.
 pag. 264. lig. 7^e. *intention*, lisez, *attention*.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour titre: *le Manuel des Goutteux & des Rhumatistes*, par M. GACHET, Docteur en Médecine. Le régime & autres moyens réfléchis que l'Auteur indique dans cette seconde édition, ne peuvent être que très utiles aux personnes pour lesquelles il a pris le parti de la faire paroître. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 10 Octobre 1786.

Signé LEBAS, Censeur Royal.

P R I V I L E G E D U R O I .

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillif, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le sieur GACHET, Docteur en Médecine, Nous a fait exposer qu'il désireroit imprimer & donner au Public, *le Manuel des Goutteux & des Rhumatistes*, s'il Nous plaisoit lui ac-

corder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis et permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilège, pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne, & cependant s'il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilège que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les contrefa-

çons. A la charge que ces présentes seront en-
registrées tout au long sur le Registre de la
Communauté des Imprimeurs & Libraires de
Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que
l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre
Royaume & non ailleurs, en beau papier &
beaux caractères, conformément aux Regle-
ments de la Librairie, à peine de déchéance
du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en
vente, le manuscrit qui aura servi de copie à
l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le
même état où l'Approbation y aura été donnée,
ès-mains de notre très cher & féal Chevalier le
Garde des Sceaux de France, le sieur HUE
DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Or-
dres; & qu'il en sera ensuite remis deux exem-
plaires dans notre bibliothèque publique, un
dans celle de notre château du Louvre, & un
dans celle de notre très-cher & féal Chevalier
Chancelier de France, le sieur DE MAU-
PEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE
MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des
Présentes; du contenu desquelles vous mandons
& enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses
hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir
qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêche-
ment. VOULONS que la copie des présentes,
qui sera imprimée tout au long, au commen-
cement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue
pour dûment signifiée, & qu'aux copies colla-
tionnées par l'un de nos amés & feaux Conseil-
lers-Secretaires foi soit ajoutée comme à l'ori-
ginal. COMMANDONS au premier notre Huif-
sier ou Sergent sur ce requis de faire pour
l'exécution d'icelles, tous actes requis & né-
cessaires, sans demander autre permission &
nonobstant Clameur de Haro, Charte Nor-
mande, & Lettres à ce contraires. Car tel est

notre plaisir. Donné à Paris le neuviem
du mois de juin, l'an de grace mil sept
quatre-vingt-quatre, & de notre Regn
onzieme. Par le Roi en son Conseil.
Signé LEBEGUE.

*Registré sur le registre XXII de la C
bre Royale & Syndicale des Libraires &
primeurs de Paris, n° 3288, fol 109,
formement aux dispositions énoncées de
présent Privilège: & à la charge de ren
à ladite Chambre les huit exemplaires pré
par l'art. CVII du règlement de 172
Paris le 11 juin 1784.*

Signé VALLEYRE, Adjoint.

